E 14.747
4

Chota Roustavéli

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Le Chevalier à la peau de panthère

E 14.747
4

Le Chevalier à la peau de panthère, chef-d'œuvre de la littérature géorgienne, est l'unique création de Chota Roustavéli qui nous soit parvenue. Son influence sur la littérature géorgienne est comparable à celle que le *Livre des rois* de Firdûsi exerça sur les littératures orientales, le *Dit de la campagne d'Igor,* sur les littératures slaves, la *Chanson de Roland* et *Tristan et Iseut,* sur les littératures occidentales.

Précurseur des idées de la Renaissance, Chota Roustavéli a magnifié l'amour pur et élevé, l'amitié et la fraternité, le courage et la bravoure.

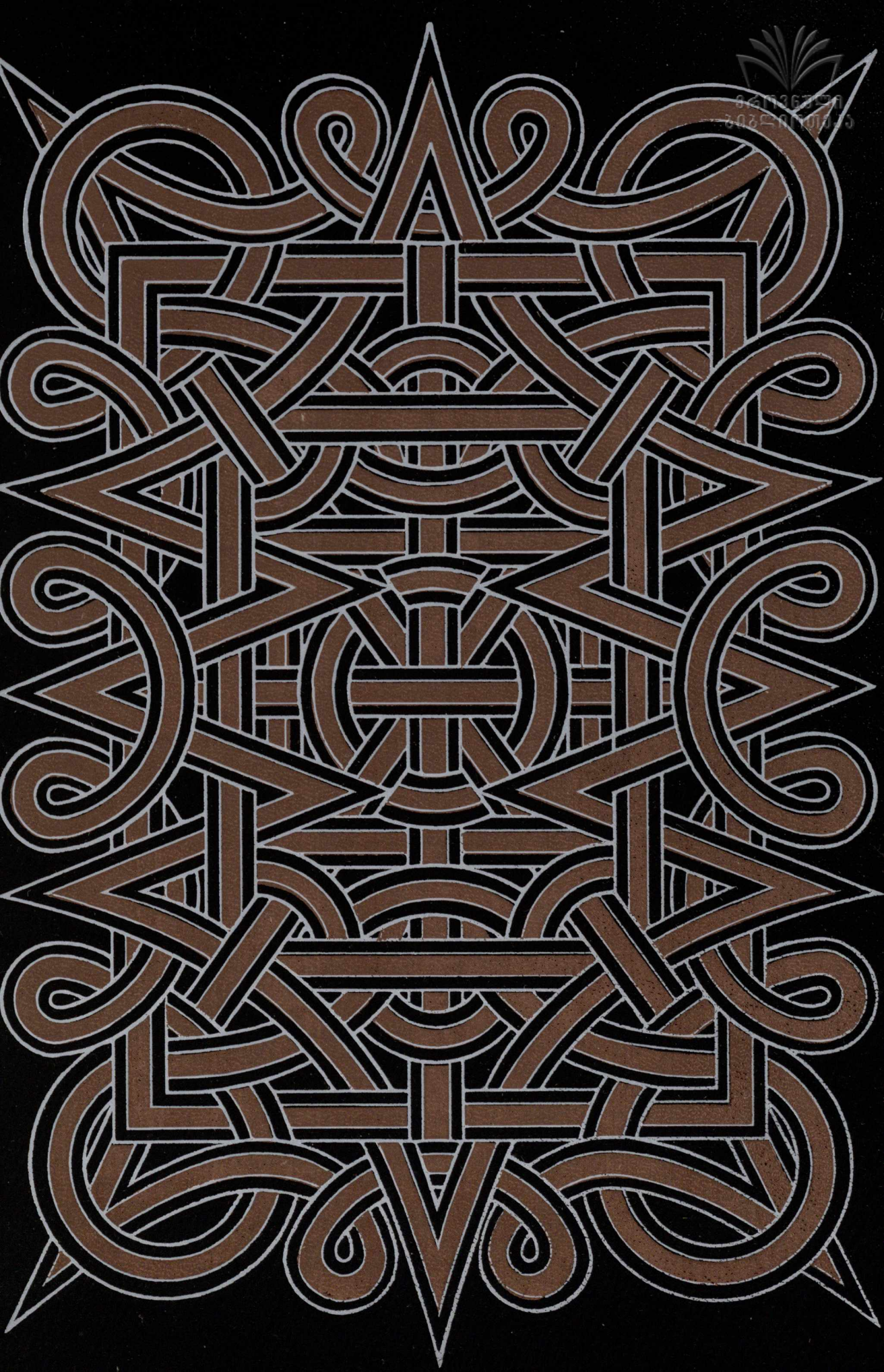
Le temps ne nous a conservé que peu de données authentiques sur l'auteur de ce roman de chevalerie. La source principale de ces données se trouve dans l'œuvre même.

Nous ignorons les dates de naissance et de décès de Chota Roustavéli qui vécut vers la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle, à l'époque de la reine Tamar, marquée par l'apogée de la puissance du royaume de Géorgie, et l'épanouissement de sa culture. On suppose que le poète est natif du village de Roustavi au sud-ouest de la Géorgie, dans la province de Meskhétie.

Selon la légende, Roustavéli aurait voué un amour sans espoir à sa souveraine, la belle et intelligente Tamar. Les dernières années de la vie du poète se seraient passées loin de sa patrie, au monastère de la Sainte Croix à Jérusalem où il serait décédé et enseveli. Un des piliers du monastère porte l'effigie du poète en grand âge.

ISBN 5-05-001633-9

ეროვნული
ბიბლიოთეკა



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Chota Roustavéli

Le Chevalier à la peau de panthère

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

შოთა რუსთაველი

ვეფხისტყაოსანი

ШОТА РУСТАВЕЛИ

ВИТЯЗЬ
В БАРСОВОЙ ШКУРЕ

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Chota Roustavéli

LE CHEVALIER A LA PEAU DE PANTHÈRE

Traduit du géorgien, préfacé et commenté
par Gaston Bouatchidzé

Illustrations
de Roussoudane Petviachvili

PUBLICATIONS ORIENTALISTES
DE FRANCE

ÉDITIONS «RADOUGA»
MOSCOU

8СГ-13

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Traduction revue par MM. Philippe Dumaine et Bernard Outtier.

Présentation d'Alexandre Youlikov

Titre original :

Vepkhis-tkaoṣsani

© Éditions « Radouga », Moscou, 1989, pour la traduction, l'introduction, le glossaire, les illustrations et la présentation.

Р $\frac{4702170100\text{-}363}{031(01)\text{-}89}$ без объявл.

Гос. Республиканская
библиотека ГССР
им. К. Маркса

ISBN 5-05-001633-9

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

LA NUIT ENSOLEILLÉE

Un nom, une œuvre : l'absence de faits et l'abondance d'hypothèses, croisant leurs lames, nous y réduisent. L'artiste se nomme à deux reprises au *Prologue* et se rappelle autant de fois à notre attention à l'*Épilogue.* Il est vrai, par un toponyme seulement : de Roustavi (*Roustavéli* en géorgien). Quelques documents nous révèlent son prénom : *Chota.* Pour situer le roman dans le temps, on se réfère à la reine Tamar magnifiée par le poète. Il en résulte que Chota de Roustavi vécut vers la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle.

Une existence exceptionnelle, même aux méandres effacés, déborde le cadre de son pays d'origine. Alors on cherche les confrères de Chota de par le monde. Surtout en Europe, le patrimoine chrétien de la Géorgie confluant avec le sien. Les contemporains de Roustavéli furent Bernard de Ventadour, Bertran de Born, Wolfram von Eschenbach et Chrétien de Troyes. D'un bout à l'autre du continent un air de parenté enveloppe les pérégrinations de Perceval le Gallois, alias Parzival, de Lancelot du Lac et de Lohengrin, d'Avtandil et de Tariel, le *Chevalier à la peau de panthère.*

Un titre est un départ. Et que présage cette connivence de l'homme et du fauve ? La belle Nestane-Daredjane évoquant pour Tariel une panthère noble et fière, c'est en l'honneur de sa bien-aimée que le preux revêtira la peau de l'animal. N'est-ce pas une époque où l'homme côtoie et, au besoin, affronte les bêtes ? Quoi d'étonnant à le voir se définir par elles ? Tels le *Chevalier au lion,* Richard Cœur de Lion, le roi de Géorgie Vakhtang Gorgassal ou Tête de Loup...

Gardons-nous de ne les juger que sur apparence. L'étranger à la peau de panthère, aperçu de loin par le roi d'Arabie Rostévan, son capitaine Avtandil et sa suite pendant une partie de chasse, se montrera un rude adversaire au combat. Pourtant son cœur est vulnérable et, assis au bord de l'eau, il verse des larmes à flots. Courage physique et diversité d'émotions s'additionnent dans une harmonie suprême. Quant aux larmes, elles baignent abondamment plus d'un quatrain du roman. Dans la scène de l'entrevue du Chevalier, elles rejoignent une rivière. Ailleurs elles se jettent dans la mer. Pour se laisser porter par l'hyperbole roustavélienne, il importe d'en repérer la cible. L'homme et l'univers sont ici des vases communicants, et l'affliction de l'un trouble la quiétude de l'autre.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Fuyant le commerce de ses semblables, le Chevalier éperonne son coursier et disparaît en un clin d'œil, méprisant l'invitation de se rendre auprès du roi des Arabes et malmenant ses guerriers. L'orgueil de Rostévan en souffre et sa curiosité demeure insatisfaite.

Par amour filial et afin de contenter son père, Tinatine envoie Avtandil à la recherche de l'inconnu. Sans sortir de leur réserve, astres et planètes favorisent la démarche. A l'instant où la décision royale est prise, deux soleils décrivent en sens inverse des courbes parallèles : découchant de Rostévan et le soleil levant de Tinatine. C'est le mouvement ascendant qui transmet son impulsion à la quête. De tonalité majeure, l'ouverture annonce et préfigure l'apothéose du finale.

Mais, en attendant, une nuit symbolique tombe sur terre. Le narrateur nous a déjà rendu familière la présence du soleil lorsque la nuit fait son apparition. Elle traduit les tribulations des protagonistes. Soucis, peines et privations en tissent la substance. La vision du solitaire rebelle plonge le roi Rostévan dans de noires pensées. La séparation de Tinatine et d'Avtandil livre au tourment les deux amants. La longue quête infructueuse ne contribue qu'à épaissir le mystère de l'étranger. Enfin, lorsqu'Avtandil retrouve Tariel et apprend comment le sort l'a privé de sa bien-aimée, au lieu de se dissiper, la nuit devient encore plus opaque.

Toutefois, l'obscurité n'est pas totale et, tant qu'il y a des cœurs aimants et généreux, une lueur point à l'horizon. Le firmament est traversé d'astres lumineux. Soutenue par les forces célestes, l'entreprise humaine ne sera efficace que dans la mesure de son abnégation et de son dévouement. Rien ne se passerait jamais sans cette conviction : *Ce que tu donnes t'appartient, ce que tu détiens est perdu.*

Pour fêter son intronisation, Tinatine distribue largement les richesses du trésor royal. Geste appréciable, mais qui n'ébranle pas la paix de son âme. Par contre, lorsque Tinatine autorisera le second départ d'Avtandil allant rejoindre un amant en détresse, la jeune reine donnera bien plus que de l'or et des joyaux : c'est sa propre félicité qu'elle mettra en jeu. La fermeté de sa parole, tout comme la vigueur de la dextre d'Avtandil, attesteront que des amants conscients ne sauraient accéder au bonheur, sachant d'autres amants aux prises avec l'adversité.

D'amour naissent solidarité et justice. Et de solidarité naît amitié. La saine loi de la nature habite Tariel se portant au secours de Pridon persécuté par ses cousins dégénérés, Avtandil compatissant aux infortunes de Tariel et souffrant de sa plaie. L'entraide forge leur fraternité, et les trois chevaliers s'unissent pour l'assaut de la forteresse du mal.

De ce mal omniprésent que les ténèbres abritent sournoisement. À la clarté croissante des astres de le chasser. Le jour s'imposera à la nuit vorace, mais la victoire du bien passe par des conflits sanglants et des guerres. À travers ces affrontements se dessine l'échelle relative des valeurs : une *âme bien née* vaut des milliers de spadassins anonymes. Tariel immolera sans scrupules son rival (dont le crime principal, sinon unique, est de s'être involontairement mis en travers de ses projets matrimoniaux), et Avtandil se débarrassera, dans des circonstances similaires, d'un impertinent galant de basse condition.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Le récit se maintient dans un registre élevé, atteignant une tension suprême et frisant le désespoir. L'auteur ne néglige pas pour autant la réalité terre à terre, et l'orchestration dramatique cède volontiers le pas à la peinture de mœurs, l'ironie légère suspend le flux de larmes. Nous entrevoyons alors le florissant port marchand de Goulancharo. Le vert tendre des pelouses chasse les ombres du crépuscule. Avtandil, dans l'intérêt de la cause, se travestit en négociant et condescend aux amours charnels de Fatmane. Le sourire reprenant ses droits, Tariel et Avtandil jouent un tour innocent à Pridon.

Le mal engendre le mal et le bien procrée le bien, et l'attitude personnelle détermine le comportement des masses. Ainsi Tariel, Avtandil et Pridon règnent sur des royaumes de justice et de prospérité, tandis que Ramaz, mû par d'ignobles instincts, corrompt son peuple.

Un artiste qui peint de grands sentiments, voit grand. Malgré les noms géorgiens des dames et des seigneurs, le roman nous transporte hors de Géorgie et nous fait découvrir d'immenses territoires tant réels qu'imaginaires : l'Arabie, l'Inde, le Cathaï ou la Chine, ainsi que, fruits de la fantaisie du poète, les pôles du bien (Mulgazanzar) et du mal (La Kadjétie).

Non seulement le puissant souffle balaye les frontières entre les peuples (par miracle, Avtandil, Tariel et Pridon, censés s'exprimer dans des idiomes différents, s'entendent à demi-mot, parlant tous trois le langage du cœur), entre la réalité et la fiction, mais encore il débarrasse notre morale du poids des préjugés. Les commentateurs évoquent inévitablement l'affirmation de l'égalité des lionceaux mâles et femelles, allégorie de l'égalité des sexes. Effectivement, il y aurait beaucoup à dire, sur le plan de la distinction, des rapports des personnages féminins — Nestane, Tinatine, Asmath — entre elles et avec les courtisans.

Mais, pour en revenir à notre interrogation initiale, n'y a-t-il pas de contradiction entre le Tariel désespéré, rodant en fauve, et les hautes aspirations du Chevalier à la peau de panthère ? Le contraste est voulu, appelé à illustrer la thèse selon laquelle sans amour élevé l'homme ne fait que végéter et se perd dans une nuit bestiale. L'équilibre dans la dignité ne va pas de soi, mais est journellement à conquérir ou à reconquérir. La violence d'un lion ou d'une panthère n'est pas de trop dans cette lutte sans merci. Avec l'amour, le soleil dispensera aux amants trempés par l'épreuve la sagesse de Platon, d'Aristote, de Plotin, de Pseudo-Denys l'Aréopagite et de tout un aréopage de philosophes. Et Roustavéli, qui ne dissocie guère poésie et sagesse, distillera pour qui voudra l'entendre la quintessence de leur enseignement.

Les longs chemins brûlés dans une chevauchée effrénée tendent à l'extrême sentiments et actes, affermissent et ennoblissent *l'amour au loin,* en font vibrer les cordes les plus intimes et émouvantes.

La ligne horizontale de l'intrigue, épuisant son parcours terrestre, débouche sur l'étendue maritime pour s'y prolonger à perte de vue. Or, c'est la verticale qui apporte le dénouement. Là encore, plutôt qu'une, deux verticales s'élèvent dans une poussée irrésistible. L'une d'elles va solliciter les puissances célestes. Avtandil, le preux raisonnable et conscient, les consulte constamment. Sa fervente prière s'adresse

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

successivement aux sept planètes et s'assure de leur concours. La seconde verticale, se nourrissant de la première, ne quitte pas le sol : elle conduira les héros jusqu'à la forteresse redoutable, se hissant sur le sommet d'une montagne qu'ils enlèveront aux Kadjis.

La belle Nestane arrachée des mains des monstres, c'est aussi le soleil délivré des entrailles du serpent géant. La nuit, illuminée par les clartés concordantes de la pléiade des astres triomphants, se dissipera, faisant place au jour et à la joie.

Les amants réunis se délectent d'autant mieux d'azur insigne qu'ils viennent de traverser une *Nuit* d'angoisse que la volonté divine et l'espoir ont discrètement *ensoleillée.*

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Chota Roustavéli

Le Chevalier à la peau de panthère

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

CHOTA ROUSTAVÉLI

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

PROLOGUE

1 Celui qui créa l'Univers par Sa puissante volonté,
Insufflant aux êtres, des cieux, l'esprit divin et la bonté,
Nous donna le monde aux couleurs multipliées à volonté.
De Lui détient tout souverain son image et sa royauté.

2 À Ton image, unique Dieu, en toutes choses l'on s'attend,
Accorde Ta protection afin de bafouer Satan,
Initie-moi au fol amour qui de mortels enlaça tant,
Soulage-moi de mes péchés que l'au-delà n'efface à temps.

3 Guerrier au sabre et bouclier, lion vaillant, soleil ou ange,
Gardant Tamar aux joues-rubis, cheveux-torrent de jais où nage
Le regard indiscret, comment oser élever ta louange?
Te contempler, c'est accéder aux joies sereines sans nuages.

4 Louons Tamar la souveraine et reine de mes pleurs sanglants,
Humble chantre non maladroit, j'ai dit sa beauté me cinglant,
Mon encre fut un lac de jais et ma plume un roseau pliant,
Fais donc justice, javelot, du cœur de l'entendeur si lent!

5 En son honneur on m'ordonna de composer ce doux poème,
De louer cheveux et sourcils, cils indociles, lèvres-gemmes,
Rangée cristalline de dents, perles serrées, d'attrait suprême.
Un étau flexible de plomb brise la pierre la plus ferme.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

6 Pour porter ma parole au loin, du cœur et de l'art secondée,
Ô, force par Toi octroyée, ô, raison par Toi fécondée,
Daignez évoquer Tariel, beauté du ciel et de l'ondée,
Trois astres liés, trois héros, fidèle amitié insondée.

7 Venez verser pour Tariel des flots jamais séchés de larmes.
Quel est le mortel qu'épargna la froide lance de ses charmes ?
Moi, Roustvéli, je viens rimer, le cœur pour lui percé de l'arme,
Ce récit ancien, depuis, en perles sonnant son alarme.

8 Moi, Roustvéli, j'ai assumé ce que notre métier comporte,
Pour elle mort, je sers pourtant celle qui conduit les cohortes.
Je défaillis, pour les midjnours, point de baume d'aucune sorte,
J'implore guérison, sinon à être enseveli j'exhorte.

9 La présente histoire persane en géorgien fut transposée,
Perle solitaire, avec soins de mains en mains redéposée,
Je l'ai trouvée, redite en vers, j'y ai mon âme déposé.
La ravisseuse de mes sens dira : l'a-t-elle indisposée ?

10 Mes yeux, à sa vue aveuglés, rêvent de revoir la fautive,
Mon cœur épris à travers champs prend une course intempestive.
Si elle délivrait l'esprit, ne brûlant que ma chair rétive ?
En son honneur poindraient des vers teints aux trois couleurs électives.

11 Que chacun suive son destin, du sort échu qu'il se contente,
Le travailleur en travaillant, le guerrier en quittant la tente,
Le midjnour faisant de l'amour la plus délicieuse attente,
Ni décrié ni décriant, du gai savoir la joie le tente.

12 La poésie depuis toujours est l'occupation du sage,
Divine, à divin entendeur offrant un sublime partage,
Dans son commerce trouvera l'homme de bien son avantage,
Un long propos se dit en bref, du chaïri c'est l'apanage.

13 Course effrénée et long parcours mettent le coursier à l'épreuve,
De la maîtrise d'un joueur l'envoi de la balle est la preuve,
De même, un poète inspiré à un long poème s'abreuve,
Pour peu qu'un vers vienne à manquer, il ne va pas suspendre l'œuvre.

14 C'est là qu'il faut voir le rimeur, l'art qu'il déploie au chaïri :
Langue donnée au chat et vers caduc au point que chat y rit
Font sourde oreille au géorgien, le flot de mots soudain tarit,
Mais ajustant alors sa lyre, il doit relever le pari.

15 Poète n'a pour nom celui qui dit parfois un vers ou deux,
Jalouse les vrais créateurs, à tort se place à côté d'eux,
Bâclant un vers par-ci, par-là, inanimé et hasardeux ;
« Mon trait saillant est hors de pair », affirme cet âne ombrageux.

16 D'autres auteurs au souffle court font aussi partie de ce chœur,
N'atteignant la perfection et ne pouvant toucher les cœurs.
Manquant le farouche animal, tel jeune chasseur sans rancœur
Endossera pareillement menu gibier, souris moqueurs.

17 À la chanson et au banquet le troisième genre s'apprête,
À jouer des tours aux amis, à plaisanter, conter fleurettes,
Vous y trouvez de l'agrément lorsque la clarté vous en prête.
Un poète n'est pas celui qu'une longue tirade arrête.

18 Un poète doit se garder de gaspiller des mots sans âme,
De son éclat le serviteur, seule il courtisera sa dame,
À son service apportera son art, son hommage, sa lame,
La musique de son propos, sans espoir de retour — sa flamme.

19 Apprenez mon cas à présent : ma belle j'ai chantée et chante,
Sans fausse honte, j'en suis fier, mon obligation m'enchante,
Elle est ma vie, en cruauté passant la panthère méchante,
Dans le secret de mes écrits son nom dissimulé me hante.

20 Je glorifie l'amour premier qui est de nature céleste,
Difficile à interpréter, intraduisible en langue leste,
Germe secret, mystérieux, il nous élève et nous déleste,
Le tente l'amant patient quand l'existence le moleste.

21 Renfermant son essence en soi, cet amour défie la raison,
La langue s'émoussant en vain, lasse de ses péroraisons ;
J'ai dit les chemins de la chair, j'en entrevis la floraison,
Imite l'amour élevé non le rut, mais la déraison.

22 Le mot arabe de « midjnour » désigne « le fou », « le dément »,
Il se démène de dépit : amour entendement dément.
Les uns fatigués d'un long vol, frôlent de près le Dieu clément,
D'autres se contentent de moins : beauté facile est leur aimant.

23 Le midjnour se doit d'être beau, égalant la beauté solaire,
Sage, fortuné, généreux, jeune et disponible pour plaire
Et puis tolérant, éloquent, vainqueur des preux qui sur sol errent.
Mais sans tout cela, un midjnour n'a pas de morale exemplaire.

24 De rude, difficile accès, l'amour est d'un genre sublime,
Le sentiment ou la débauche élève son homme ou l'abîme,
Amour est un, licence est autre, entre eux s'étend un grand abîme.
De les confondre gardez-vous, croyez-en mon conseil ultime.

25 Un amant doit être constant, non dévoyé, vil et coureur,
Éloigné de sa bien-aimée, il se lamente en sa douleur,
Son cœur à la seule attaché, lui vouant toute son ardeur.
Je hais une attache sans cœur, les embrassades, la langueur.

26 Un midjnour ne doit désigner ces ébats du nom de l'amour,
Désirant celle-ci, puis l'autre et les consolant tour à tour,
Pareil aux jouvenceaux légers, volant au plaisir chaque jour.
Qui ne cède aux tentations, celui-là est un bon midjnour.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

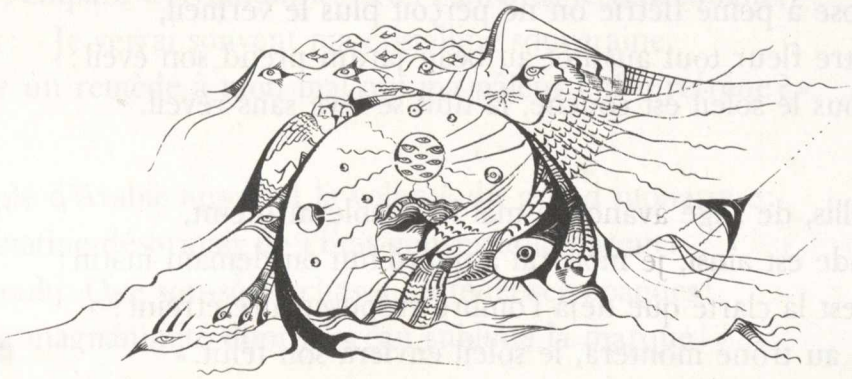
27 Un amant refoule, avant tout, et dissimule sa tourmente,
Cherche partout à s'isoler et n'oublie jamais son amante,
Se meurt au loin, languit au loin, au loin s'émeut et se lamente,
Affable, déférent, pour lui du pardon l'amour s'alimente.

28 Il se doit de ne dévoiler devant personne son élan,
De ne médire de sa belle et de ne paraître dolent,
De ne manifester l'amour, se maîtrisant, se consolant,
Acceptant maux et feu, joyeux, et tel au festin s'en allant.

29 A part un fou, qui se fiera au midjnour dévoilant qui l'aime ?
Quel en est le profit, sinon de nuire à elle et à soi-même ?
Comment louer en médisant, n'est-ce pas là un faux dilemme ?
Pourquoi blesser un cœur aimant, voir sa belle de courroux blême ?

30 Je m'étonne quand un amant feint la passion amoureuse :
Pourquoi s'obstiner à noircir sa bien-aimée meurtrie, honteuse ?
Qu'il méprise, s'il n'aime pas, sans calomnie avant-coureuse !
L'homme méchant prise surtout une parole vénéneuse.

31 Si l'amant pleure son amante, on compatit à sa souffrance,
La solitude au midjnour sied, lui sera comptée comme errance,
Le souvenir de son amie éloigne seul l'irrévérence,
Auprès des autres le midjnour cache l'amour de préférence.



ეროვნული ბიბლიოთეკა

I. HISTOIRE DE ROSTÉVAN, ROI DES ARABES

32 En Arabie était un roi heureux de par Dieu, Rostévan,
Grand, généreux, condescendant, aux nombreux chevaliers servants,
Juste, clément, compréhensif, à la fois sage et bon vivant,
Lui-même guerrier sans pareil, interlocuteur captivant.

33 Le roi n'a guère d'héritier, mis à part une fille unique,
Astre, elle éclaire l'univers, avec les soleils communique ;
À sa vue on perd la raison, l'âme et puis le cœur impudique.
Un sage au verbe foisonnant trouvera sa juste réplique.

34 Son prénom est à retenir : elle s'appelle Tinatine !
Le soleil s'éclipse devant sa naissante beauté mutine.
Le roi convia ses vizirs, calme, dispos, il leur destine,
Les asseyant à ses côtés, sa douce parole argentine.

35 Il dit : « Sur un point délicat je veux avoir votre conseil :
De la rose à peine flétrie on ne perçoit plus le vermeil,
Une autre fleur tout aussitôt au beau jardin prend son éveil :
Pour nous le soleil est couché, la nuit se lève sans réveil.

36 « Je vieillis, de l'âge avancé le mal incurable m'atteint,
Le monde est ainsi, je mourrai aujourd'hui ou demain matin ;
Quelle est la clarté que déjà l'ombre crépusculaire étreint ?
Ma fille au trône montera, le soleil enviera son teint. »

37 Les vizirs de lui rétorquer : « Sire, pourquoi parler vieillesse ?
Rose déclose ne s'en va, on la sert, point ne la délaisse :
Son parfum, sa vive couleur surpassent tout par leur noblesse.
À la lune au déclin vit-on l'étoile reprocher faiblesse ?

38 « Sire, ne dites pas ainsi, votre rose n'est pas fanée,
Autrement justes, vos erreurs ne se sont jamais pavanées ;
Mais les visées de votre cœur ne sauraient être profanées :
Soit la dompteuse du soleil au trône pour bien des années !

39 « Quoique femme, Dieu la désigne au pouvoir depuis la mamelle,
Elle sait régner, son esprit juge une cause et la démêle,
Comme le soleil, sa présence octroie à nos désirs flamme, ailes,
Les lionceaux naissent égaux de nature mâle ou femelle. »

40 Le jeune Avtandil est spaspeth et fils de l'amir-spassalar,
Cyprès élancé, du soleil et de la lune il a les dards,
Encore imberbe, du cristal il est la lumineuse part ;
L'armée des cils de Tinatine occit le preux, le rend hagard.

41 Au fond du cœur dissimulé, il porte un amour indicible,
L'éloignement brouille sa vue et pâlit la rose sensible ;
Présente, son aimée le brûle et ce mal est irréversible.
Pitié pour l'homme dont le cœur au tir de l'amour sert de cible !

42 Quand le roi ordonne l'accès de sa fille à l'état de reine,
La joie s'empare d'Avtandil, les feux contenus le reprennent ;
Il se dit : « Je verrai souvent ma cristalline souveraine,
Serait-ce un remède à mon mal qui ma pâleur enfin refrène ? »

43 Le peuple d'Arabie apprend la volonté du grand monarque :
« Ma Tinatine désormais de l'État gouverne la barque.
Je l'ai voulu. Que son soleil chasse les ténèbres opaques !
Voyez la magnanimité dont le sceau sublime la marque ! »

Гос. Республиканская библиотека ГССР им. Н. Маркса

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

44 De partout les nobles seigneurs à l'appel affluent sans encombre :
Visage solaire, Avtandil, spaspeth des milliers, est du nombre,
Aux côtés du roi son vizir Sograte se meut comme une ombre.
Qui voit le trône reconnaît : « Devant lui toute splendeur sombre. »

45 Tinatine au bras de son père avance et répand la clarté,
Le roi l'assoit et de sa main la couronne, plein de fierté,
Remet le sceptre et la revêt d'habits que reine doit porter.
La femme au regard pénétrant ensoleille les invités.

46 Le roi et l'armée en retrait, rendant un solennel hommage,
L'ont bénie et intronisée ; elle reçut divers messages ;
Le son des cymbales, du cor agréait à l'ouïe des sages.
Abaissant l'aile de corbeau, elle offre aux larmes son visage.

47 Du trône paternel indigne elle se croit, le sort s'en joue,
Les sanglots l'étouffent, s'emplit de larmes le rosier des joues ;
Le roi dit : « Tout père en l'enfant renaît et le néant déjoue,
Le feu qui me rongeait s'apaise, à nouveau l'espérance joue. »

48 Il ordonna : « Ne pleure pas, prête l'oreille à mon récit :
Ma fille, reine d'Arabie avec mon accord te voici,
De ce royaume désormais on te confiera les soucis,
Sois sage, sereine, tranquille, évite de froncer sourcil !

49 « Sur la rose et sur le fumier le soleil impartial roule,
Sois égale sans te lasser, humbles et grands viendront en foule :
Préserve la fidélité et les rébellions refoule.
Donne largement, en son sein la mer reçoit l'eau et l'écoule.

50 « Le roi et l'octroi, le cyprès et l'Eden se sont confondus ;
À son souverain généreux un traître obéit, confondu ;
Boire et manger nous font du bien, à quoi sert l'or non répandu ?
Ce que tu donnes t'appartient, ce que tu détiens est perdu ! »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

51 La fille écoute sagement tandis que le père devise,
Prêtant une oreille attentive, elle est patiente et soumise ;
Le roi s'adonne au vin, au chant, les joies de la table le grisent ;
La reine éclipse le soleil, mais le soleil tinatinise.

52 Elle appela son précepteur, dévoué et fidèle à celle
Qui lui ordonne : « Apporte-moi les richesses que tu recèles,
Tout mon héritage royal en or, rubis ou rubacelles. »
On l'apporta. Elle donna, sans garder la moindre parcelle.

53 Elle distribue ce jour-ci les biens reçus dès son jeune âge,
Comblant le vilain et le grand, éblouissant son entourage.
Puis elle dit : « Ainsi je suis le conseil paternel et sage,
Qu'on ne s'avise de cacher ni le trésor ni l'héritage. »

54 Elle ordonna : « Allez ouvrir autant que j'ai de coffres-forts !
Écuyer, amenez ici troupeaux, destriers au prix d'or ! »
On amena. Elle donna largement, sans faire de tort.
Tel guerrier prit plus de bijoux qu'un pirate monté à bord.

55 On s'empare de ses trésors comme du bien des Turcs infâmes ;
Le coursier arabe s'ébat : choyé, la chevauchée l'affame ;
La reine, en tempête du ciel, balaye ce qui la diffame,
Mains vides ne la quittera aucun convié, homme ou femme.

56 Un jour s'est écoulé : fruits, vins se succédèrent au festin,
La multitude des guerriers buvait, bénissant le destin ;
La tête du roi s'inclina, on s'aperçut de son chagrin.
« À savoir quel est son ennui ? » se demandaient ses paladins.

57 De l'éclat solaire Avtandil resplendit en son bel arroi,
Assis en tête est le spaspeth, tel un tigre, un lion adroit,
Sograte, le vizir âgé, siégeant à côté de bon droit.
Ils disent : « Quel est le chagrin qui alourdit le cœur du roi ? »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

INTRONISATION DE TINATINE

58 Ils disent : « Le roi a plongé soudain dans de noires pensées,
Tandis qu'à ce joyeux festin la gaîté seule est dispensée. »
Avtandil dit : « Seigneur Sograte, ouvrons une plaie mal pansée,
Évoquons en termes plaisants sa quiétude menacée. »

59 Sograte et le svelte Avtandil de concert se lèvent enfin,
Emplissent chacun une coupe exhalant un exquis parfum.
S'agenouillant devant le roi, aux lèvres un souris non feint,
Alors le vizir éloquent en douce approche de ses fins.

60 « Te voilà attristé, ô roi, se tait ton rire étincelant.
Tu as raison ! Votre trésor s'évanouit de but en blanc,
Ta fille prodigue son bien, autant en emporte un milan,
Si tu ne l'avais couronnée, il y en aurait pour mille ans. »

61 Ayant entendu ce propos, le roi sourit et le regarde
Tout étonné : qui ose ainsi parler de ce qui le regarde ?
« Merci de ta sincérité, que Dieu te préserve et te garde,
Mais qui pour avare me prend, ment de son gré ou par mégarde.

62 « Ceci ne me pèse, vizir, mais voici ce qui me tourmente :
L'âge me talonne, j'ai bu les jours de l'aube tant clémente
Sans voir dans mon vaste pays une âme fidèle et aimante
Qui de moi apprendrait les us d'une bravoure véhémente.

63 « Élevée dans les menus soins, je n'ai qu'une fille ici-bas ;
Dieu ne m'a pas donné de fils, et je me résigne tout bas :
Point de tir à l'arc, point de jeu à la balle ou de fols ébats ;
Seul Avtandil que j'ai formé marche plus ou moins dans mes pas. »

64 Le chevalier altier entend les propos du roi ; déférend,
Il sourit, la tête inclinée, et le souris plus beau le rend,
La blanche lueur de ses dents par les vaux verdoyants s'étend.
Le roi demande : « Es-tu froissé ? Quelque chose en moi te surprend ? »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

65 Puis : « Par ma foi, pourquoi ris-tu ? Pourquoi m'adresses-tu ce blâme ? »
Le preux hasarde : « J'avouerai mon mouvement du fond de l'âme,
Mais promets-moi qu'à cet aveu soudain ta fureur ne s'enflamme,
Que l'on ne juge impertinent qu'ainsi ton repos nous troublâmes. »

66 Le roi dit : « Venant de ta part, un propos ne peut me blesser ! »
Sur Tinatine il jure alors, le soleil en est surpassé.
Avtandil dit : « Je parlerai sans redouter de t'offenser :
Ne vante pas, ô roi, ton tir, un propos doux est plus sensé.

67 « Poussière à vos pieds, Avtandil n'est pas un moins habile archer,
Parions, prenons à témoin les preux qui vous sont attachés ;
Parole donnée, on la tient, rien ne peut nous en détacher.
Désormais à l'arc de parler et à la flèche de trancher ! »

68 « De m'avoir lancé ce défi tu auras à te repentir.
Soit ! Nous allons nous mesurer, mais sans nous en dédire, au tir.
Prenons à témoin les guerriers qui sauront nos coups répartir.
On entendra par monts et vaux le nom du vainqueur retentir. »

69 Le débat est clos. Avtandil observe une pause discrète.
Riant, folâtrant, plaisantant, avec prévenance ils se traitent.
Bientôt on arrête l'enjeu, et la solution est prête :
« Le vaincu se résignera à marcher trois longs jours nu-tête ! »

70 Le roi ordonna aux chasseurs : « Parcourez les bois et les champs,
Dépistez partout le gibier, je l'aime abondant, alléchant. »
On lance l'appel aux guerriers : « Soyez équipés sur-le-champ. »
Ainsi s'achève le banquet, cessent la gaîté et les chants.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

II. LE ROI ROSTÉVAN ET AVTANDIL À LA CHASSE

71 Au point du jour se présenta le lis élancé et subtil,
Corps d'écarlate revêtu, traits de cristal et de rubis,
Un camail d'or le protégeait et lui seyait le fourreau bis.
Le cavalier héla le roi, et le blanc destrier bondit.

72 Le roi enfourche le cheval, tous deux se rendent à la chasse,
Les rabatteurs cernent le val et, tel un joyau, ils l'enchassent,
Couverts d'un joyeux brouhaha, les champs de guerriers s'empanachent
Les flèches, selon le pari, criblent les cibles, se pourchassent.

73 Aux écuyers on ordonna: « Vous serez douze à notre suite,
Nous offrant flèche ou arc tendu, soyez attentifs et tacites,
Comparez le nombre de tirs, évaluez les réussites. »
Le gibier commence à paraître autour du champ, à ses limites.

74 Le gibier en troupe surgit, aussi varié que nombreux :
La chèvre, l'onagre, le cerf, le chamois au saut périlleux.
L'avance des maîtres et serfs forme un spectacle merveilleux !
Voici la flèche et voici l'arc, servis par deux bras vigoureux.

75 Puis la poussière du galop ravit au soleil ses rayons.
Le tir abat les animaux, le sang arrose les sillons,
Près du seigneur le serf se dit : « À servir les flèches veillons. »
Sans faire un pas, la bête tombe au milieu de ce tourbillon.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

76 On franchit en trombe le champ, traquant une troupe de daims,
Le gibier fut exterminé, Dieu courroucé d'un tel dédain.
Le sang versé teignit les champs, et la terre en rougit soudain.
On s'écrie, voyant Avtandil : « C'est le cyprès, arbre d'Eden ! »

77 Le vallon ainsi traversé, on assista au rembucher :
Un cours d'eau limite le champ, au bord de l'eau sont des rochers,
Le gibier entre en la forêt où l'on ne saurait chevaucher.
Dispos et las, les deux rivaux ont alors brides relâché.

78 Aussitôt : « C'est moi le meilleur » se lancèrent-ils en riant.
Ils s'égayaient et folâtraient, en amis se contrariant.
Survinrent les serfs, et le roi les interpela, confiant :
« Annoncez-nous la vérité, exemptez-nous de faux-fuyants. »

79 Les serfs : « Voici la vérité, pourvu qu'elle ne te déplaise :
Te comparer à ton vassal, nous met, ô roi, fort mal à l'aise.
À toi de nous exécuter si notre franchise te lèse...
Le gibier par lui abattu fut rivé sur la terre glaise.

80 « Le gibier tué par vous deux constitue en tout dix fois vingt,
Mais Avtandil a abattu vingt de plus, ainsi il advint :
Parmi ses flèches il n'y eut aucune qu'au but ne parvînt.
Nous dûmes déterrer parfois les vôtres, décochées en vain. »

81 Ce propos à l'ouïe du roi est le chant doux du jeu de table,
La performance du disciple, entre toutes, lui est aimable :
Devant les attraits d'une rose un rossignol est vulnérable.
Oubliant son chagrin, il rit et se détend, d'humeur affable.

82 Au pied d'un arbre tous les deux vinrent se délasser au frais.
Plus nombreux qu'épis dans un champ, les guerriers à la vue s'offraient.
Douze serfs hardis se tenaient aux aguets comme des orfraies.
On s'ébattit, on contempla l'eau, la lisière, la forêt.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

III. LE ROI D'ARABIE ENTREVOIT LE CHEVALIER À LA PEAU DE PANTHÈRE

83 On vit un chevalier étrange assis pleurant au bord de l'eau.
Ce héros au noir palefroi, ce lion déplore son lot,
Et les diamants du harnais entourent l'homme d'un halo.
La rosée du cœur embrasé glace la rose de son flot.

84 Son corps s'affaisse, hérissé d'une pièce en peau de panthère,
La même peau couvre le chef de ce farouche solitaire ;
De sa main ferme un fouet forgé, plus gros qu'un bras, descend à terre.
Qui le voit veut à l'infini admirer ce spectacle austère.

85 Un serf avance vers le preux au cœur brisé, le feu au sang,
Pleurant tête basse, abîmé, au regard éteint et absent.
Sur les cils de jais le cristal des larmes pleut, se déversant.
Près du chevalier, interdit, le serf se résigne, impuissant.

86 Le serf n'ose prononcer mot, saisi soudain d'un grand effroi.
Longtemps il contemple, étonné, puis sa timidité décroît,
Reprenant cœur, il prie le preux de se rendre au-devant du roi,
Mais l'autre pleure et n'entend rien, submergé par son désarroi.

87 Le chevalier ne réagit aux paroles du messager,
Restant sourd aux cris des guerriers que les bois iront propager ;
Des sanglots confus s'échappant d'un cœur par la flamme rongé,
Il mêle ses larmes au sang sans voir sa peine soulagée.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

88 Sur sa tête on pourrait jurer : son esprit vagabonde au loin !
De répéter l'ordre du roi le serf désemparé prend soin.
Le preux ne cesse de pleurer et ne l'en ignore pas moins,
Et les pétales de sa rose aussi tacitement il joint.

89 Sans réponse le messager retourne auprès du souverain,
Dit à Rostan : « Cet inconnu se passe d'ordres, ne vous craint :
Il m'aveugla comme un soleil, mon cœur à pâtir fut contraint,
De mon discours, de mon propos il n'a pas entendu un brin. »

90 Le roi s'étonne : l'inconnu sema en son cœur le courroux ;
Il dépêche douze écuyers, dont les chevaux fougueux s'ébrouent,
Leur ordonnant : « Armes au poing, pressez le pas pour périr ou
Pour mener devant moi le preux, m'évitant un ordre d'écrou. «

91 Les gardes vont cerner le preux dans le cliquetis des armures,
Le chevalier, pris d'un sursaut et le cœur gros de larmes pures,
Promène un regard alentour, voit les guerriers sous les ramures,
Ne s'écrie que : « Malheur à moi ! » — sans un mot de plus, sans murmure.

92 Il passa la main sur ses yeux, essuya ses larmes brûlantes,
Secoua l'épaule, ajusta le carquois et l'épée ballante,
Enfourcha le cheval — doit-il ouïr parole humiliante ? —
Puis dirigea son pas ailleurs, laissant les serfs la plaie saignante.

93 Ceux-ci étendirent la main, voulant saisir le chevalier,
Mais sans pitié il malmena ces impertinents cavaliers :
L'un contre l'autre il les cogna sans prendre Dieu pour allié,
Fendant certains de haut en bas d'un coup de son fouet déplié.

94 Le roi s'indigna, s'emporta, envoya l'armée à sa suite,
Mais le chevalier méprisa et le danger, et la poursuite ;
Celui qui l'approche aussitôt est terrassé, l'âme le quitte,
Le choc des corps navre Rostan, la garde en poussière est réduite.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

«ON VIT UN CHEVALIER ÉTRANGE...»

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

95 Alors le roi et Avtandil tentent de rattraper le preux.
Lui, balançant son svelte corps, s'en va, distant, insoucieux,
Tel un soleil brûle les champs Mérani, le coursier fougueux.
Le preux voit approcher le roi, perçoit son dessein audacieux.

96 Sous le nez du roi l'inconnu effleure du fouet son cheval
Et disparaît au même instant, délaissant à vue mont et val,
On croirait que chu en enfer ou monté au ciel il dévale.
On cherche, mais sans retrouver sa trace en amont ou aval.

97 On s'étonna de ne revoir du chevalier la moindre trace.
A-t-on jamais vu un mortel qui sans bruit comme un dev s'efface ?
Les guerriers pleurent leurs défunts, bandent les blessures voraces.
Le roi dit : « C'est sans doute ainsi que nous abandonne la grâce ! »

98 Lors il dit : « Dieu a eu assez de ma si longue quiétude,
Me rendant la douceur amère, Il me montre l'inquiétude,
Mon mal incurable à jamais me livre à l'âpre solitude !
Dieu merci ! Ainsi Il voulut, j'assumerai ma servitude ! »

99 Ce disant, il se retourna et repartit plein de tristesse,
Ne parut point dans le tournoi, soupirant à part soi sans cesse.
La partie de chasse prend fin, les chasseurs, pensifs, se dispersent ;
Certains de dire : « Il a raison ! », d'autres : « Que Dieu ne le délaisse ! »

100 Dans sa chambre à coucher le roi pénètre, morne et affligé,
À titre de fils, Avtandil suit le monarque aux traits figés,
Sans un mot, d'un tacite accord les courtisans prennent congé,
Harpe et viole se taisant, fini le passe-temps léger !

101 Entendant son père gémir, Tinatine approche du seuil,
Rivale de l'astre du jour, sa clarté passe le soleil.
Elle demande au trésorier : « Veille-t-il ou a-t-il sommeil ? »
Il lui répond : « Le roi est las, la pâleur chasse le vermeil.

102 « Seul Avtandil devant le roi est invité à prendre un siège ;
La vision de l'étranger hante notre maître et l'assiège. »
Tinatine dit : « Je m'en vais. De quel droit m'y introduirais-je ?
S'il demande, dis : « Un instant sur le palier je vis la vierge. »

103 Du temps passa, le roi s'enquit : « À savoir que devient ma fille,
Mon allégresse, mon joyau, l'eau vive ici-bas qui scientille ? »
Le trésorier répond : « L'ennui la tourmente de ses aiguilles,
Apprenant votre désarroi, elle repart, pâleur l'habille. »

104 Sur ce le roi : « Va la quérir ! Car son éloignement me pèse.
Dis-lui : « Lumière de mes yeux, ainsi tu t'en vas et me lèses ?
Viens et dissipe mon chagrin, soigne un cœur en proie au malaise,
Entends pourquoi je me morfonds, pourquoi les banquets ne m'apaisent... »

105 Tinatine se lève alors, suit la volonté paternelle,
De clarté lunaire reluit son beau visage et sa prunelle,
La faisant asseoir près de lui, il embrasse sa tourterelle,
Lui dit : « Tu pars et ne reviens que lorsque mon valet t'appelle ? »

106 La fille dit : « Celui, ô roi, qui te surprend dans le chagrin,
Aussi altier soit-il, s'en va et de lever les yeux il craint !
La tristesse d'un souverain rend même les astres chagrins !
Mieux vaut aux affaires vaquer et garder son esprit serein. »

107 Il dit : « Quel que soit mon tourment, aussi amer soit le calice,
De tous mes vœux je tends vers toi, te voir, mon enfant, m'est délice,
Sur la plaie tu verses du baume et tu soulages le supplice.
Je pense que tu m'absoudras, me voyant au fond, sans malice.

108 « J'ai rencontré un chevalier d'un aspect étrange et superbe,
Sa clarté emplit l'univers telle une lumineuse gerbe.
J'ignore pour qui il pleurait, quel chagrin le rendait acerbe ;
Il ne vint pas auprès de moi, disparut comme un frisson d'herbe.

109 « En me voyant, il saute en selle, essuie ses yeux et court la grève !
J'envoie mes gardes le saisir, il les extermine sans trêve,
Puis disparaît tel le Malin. Devant cette vision brève
J'ignore toujours : l'ai-je vu ou ne fut-ce que dans un rêve ?

110 « Mon étonnement dure encor d'un écho neuf retentissant !
Il vint à bout de mes guerriers, versa à larges flots leur sang.
Dirait-on un simple mortel, ce phénomène évanescent ?
Dieu se détourne de celui dont Il combla jadis les sens.

111 « À la fin Ses douces faveurs me sont devenues bien amères,
J'oubliai les journées de joie qui, octroyées, se consumèrent,
Lasse du commerce des gens, sans apaisement mon âme erre,
Désormais la vie me sera triste marâtre et non plus mère. »

112 La fille dit : « De moi, indigne, accepte un propos peu hautain :
Ô roi ! Pourquoi en voudrais-tu soit à Dieu, soit à ton destin ?
Pourquoi accuser d'être amer Celui qui est doux et lointain ?
Voit-on le créateur du Bien créer le Mal un beau matin ?

113 « Voici mon conseil, roi des rois, régnant sur un royaume immense
Que ta loi parcourt jusqu'au loin et que domine ta puissance ;
Envoie tes messagers chercher du preux étrange la présence :
Tu seras tantôt renseigné si femme lui donna naissance. »

114 On convoqua les messagers, on les envoya aux confins
Du pays : « Partez, n'évitez ni les épreuves ni la faim,
De découvrir le chevalier ayant pour mission et fin.
Touchez par lettre chaque lieu que n'atteint brave ni malin. »

115 Toute une année les messagers marchèrent de l'aurore au soir,
S'enquérant et cherchant le preux, tâchant de faire leur devoir,
Mais aucun mortel né de Dieu n'a jamais pu l'apercevoir.
Ils rentrèrent désespérés, sans la moindre lueur d'espoir.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

116 Les messagers dirent au roi : « Nous avons fait le tour du monde,
Sans retrouver le chevalier tant sur la terre que sur l'onde ;
Aucun mortel ne l'ayant vu, notre regard plus rien ne sonde.
En prescrivant d'autres moyens, que votre grandeur nous confonde ! »

117 Le roi dit : « Ma fille a raison, son sage verdict ne varie :
Certes, je n'ai vu que du bleu, ce ne fut qu'une diablerie,
Des ombres que le ciel bannit et que notre terre charrie ;
Adieu tristesse, désormais à la joie mes jours se marient. »

118 Ce disant, il multiplia jeux et ébats ensorceleurs,
Pour le plaisir on fit venir troubadours, jongleurs et vielleurs,
De riches présents on combla du royaume la fine fleur,
Quel autre roi, issu de Dieu, l'égale en bonté ou valeur ?

IV. TINATINE ENVOIE AVTANDIL À LA RECHERCHE DU CHEVALIER

119 En tunique, assis sur son lit, serein et affranchi de l'ire,
Avtandil s'adonnait au chant, touchant les cordes de sa lyre.
L'esclave noir de Tinatine interrompit son doux délire :
« Seigneur, la lune au corps-cyprès vous voir incontinent désire. »

120 Avtandil entend prononcer le nom de celle qui le mande,
Il revêt son habit brodé que la circonstance commande,
S'empresse de joindre sa rose à la vue livrée en offrande :
Quel présent est plus précieux que la présence de l'amante ?

121 Rayonnant de joie, Avtandil avance d'un pas noble et fier,
Il verra celle qui le fit verser des flots de pleurs amers.
L'incomparable le reçoit, le sourcil froncé en éclair,
Même ombragée, elle ravit à l'astre nocturne son clair.

122 Nu, son corps ondule, épousé par le chatoiement de l'hermine,
Un voile de gaze léger sur ses épaules s'achemine,
Ses cils noirs transpercent les cœurs, mais qui jamais les incrimine ?
Sous le torrent de ses cheveux un cou d'albâtre s'illumine.

123 La sombre gravité des traits tranche avec le voile écarlate,
Mais l'accueil rassure Avtandil, un geste déférent le flatte.
L'esclave approche un escabeau, l'hôte s'assied, ses tempes battent,
Face à face afflue le tourment reflété par des yeux d'agate.

124 La femme lui dit : « Je n'osais te parler, la peur m'étouffait,
Mais la contrainte m'épuisa, j'en ressens le néfaste effet.
J'ai beau m'insurger, tu es là sur mon appel et rien n'y fait.
Sais-tu pourquoi l'esprit défaille et pourquoi mes sens sont défaits ? »

125 Le preux répond : « Désignerai-je un mal cuisant comme tison ?
Le soleil éclipse la lune à peine il poind à l'horizon ;
Je ne sais guère que penser, l'angoisse obscurcit ma raison,
Dites vous-même votre mal ou le moyen de guérison. »

126 La femme a le verbe courtois, doucement coule sa parole.
Elle dit : « Séparé de moi, à l'amour au loin tu t'immoles,
Tu es étonné de me voir te dévoiler ma pensée folle,
Mais je veux t'apprendre d'abord mon ennui que rien ne console.

127 « Te souviens-tu, avec Rostan chassant le gibier dans les champs,
Vous avez vu un chevalier pleurant et la tête hochant ?
Depuis, son image me suit, me minant et me desséchant.
Je te prie d'aller le chercher par monts et par vaux chevauchant.

128 « Pour être tu, le sentiment ne bat pas moins de sa propre aile,
J'écoute ton cœur à distance et son attache n'est pas frêle,
Tes larmes martèlent le sol de coups désespérés de grêle,
Tu es prisonnier de l'amour, cet état avec grâce agrée-le.

129 « Tu sais me devoir ton service à deux raisons ayant égard :
Premièrement, tu es vassal, aucun mortel n'est ton égal,
Et puis en t'appelant midjnour je dis vrai et point ne m'égare.
Va donc chercher le chevalier, scrutant les pays du regard.

130 « Affermis ainsi ton amour et l'ascendant de ton pouvoir,
Maîtrise l'ignoble Malin, apaise mon âme en émoi,
Parsème de roses mon cœur, de violettes de l'espoir,
Puis nos soleils se rejoindront, mon lion reviendra vers moi.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

131 « Pendant trois ans cherche celui qui se moqua de vos paris,
L'ayant trouvé, rentre vainqueur, avec aux lèvres un souris ;
Le cas échéant, je croirai qu'un invisible vous surprit.
Intacte tu me trouveras, bouton de rose non flétri.

132 « Si je préfère un autre à toi, soit-il doré par Lucifer,
Soit-il le soleil incarné à ma vue éblouie offert,
Que je n'accède au paradis et que m'engloutisse l'enfer,
Que me condamne ton amour, que mon cœur crève sous ton fer ! »

133 Le chevalier répond : « Soleil, qui transforma en cils le jais,
Oserais-je tergiverser ou à un sort meilleur songer ?
J'imaginais trouver la mort, tu rends la vie à ton sujet.
Comme un esclave j'obéis, je pars de ton devoir chargé. »

134 Il poursuit : « Puisque le Seigneur en astre du jour te fit naître,
Les étoiles s'effaceront t'apercevant à la fenêtre.
Par ton indulgence élevé, je me sens grandi en mon être,
Ma rose ne se fanera tant que ta clarté la pénètre. »

135 Le chevalier et son hôtesse à nouveau se prêtent serment,
Les propos se multipliant confirment leur engagement
Et viennent alléger le mal qui opprimait les deux amants.
Lançant de blancs éclairs, leurs dents illuminent le firmament.

136 La joie centuple le propos, le débordant comme l'écume,
Le cristal, le rubis, le jais, brisant la contrainte, s'allument,
Le preux dit : « Celui qui te voit cède son esprit à la brume,
Ton feu enveloppe mon corps, ronge mon cœur et le consume. »

137 Le preux prend congé, surmontant de l'éloignement le vertige,
Il se retourne et du regard sa propre folie il fustige :
La grêle frappe le cristal, la rose transit sur sa tige.
Un amant donne cœur pour cœur, l'amour ignore le litige.

138 Il se dit : « Soleil, de l'exil ma rose se ressentira,
Naguère cristal et rubis, plus que l'ambre elle jaunira.
Que faire si dérobe aux yeux ton image mon sort ingrat ?
Pour son aimée il faut mourir, c'est la loi que servent mes bras. »

139 Il pleure affalé sur son lit, les larmes ne sèchent point, tremble
Son corps agité, tourmenté, comme plie sous le vent le tremble.
L'amante, à peine il clôt les yeux, lui rend visite, ce lui semble.
Le preux sursaute et pousse un cri, en proie à vingt douleurs ensemble.

140 Du chagrin de l'éloignement le preux éprouve la mainmise,
Les larmes perlent sur la rose et leur flot son éclat tamise.
À l'aube il revêt ses habits, qui le voit admire sa mise,
À cheval il va au palais où son audience est admise.

141 Avtandil dépêche l'edjib, chargé d'une mission brève,
Dire au monarque : « Permettez que ma voix près de vous s'élève :
La terre entière se soumet à la puissance de ton glaive.
Il sied désormais qu'alentour des rebelles ne se soulèvent.

142 « Annonçant le règne nouveau, je ferai le tour des frontières,
Je réduirai tes ennemis, ceux de Tinatine la fière,
Aux fidèles portant la joie, soumettant les âmes altières,
T'adressant de nombreux présents, me rappelant à tes prières. »

143 Le roi le fit remercier lorsque le messager se tut,
Disant : « Il sied à un lion d'être ferme, au combat têtu,
Et ton conseil est le reflet de ton héroïque vertu.
Va donc ! Séparés, nous serons de patience revêtus ! »

144 Le preux entra et salua disant au monarque merci :
« Sire, vous m'étonnez : pourquoi louer votre vassal ainsi ?
Si Dieu m'octroie de vous revoir et si ma nuit Il éclaircit,
J'oublierai en vous contemplant dans la joie mes menus soucis ! »

145 Le roi l'étreignant par le cou, le serre en fils contre son cœur,
Personne ne peut égaler le disciple ou le précepteur !
Le chevalier se lève et part, de se séparer sonne l'heure,
Le cœur généreux de Rostan verse à profusion des pleurs.

146 Avtandil quitte le palais, le noble preux son chemin suit,
Sans trève il chevauche vingt jours, veillant de jour comme de nuit.
Il est la joie de l'univers, son trésor et son sûr appui,
Sa Tinatine ne le quitte, et sa brûlure ne lui nuit.

147 À son retour se répandit l'allégresse dans le royaume,
De présents comblèrent le preux les nobles et les gentilshommes,
D'aspect solaire, il ne perdit son temps en halte ni en somme,
À ceux qui purent l'approcher il versa le bienfaisant baume.

148 S'élevant parmi les rochers, servant à protéger les uns,
Son château-fort plus d'une fois tint en respect d'autres voisins.
Le preux chassa trois jours, frôlant parfois d'exhubérants fusains.
Puis il convoqua Chermadin, sautant bas de son cheval zain.

149 Il lui dit : « Chermadin, en ta présence je me sens confus :
Fidèle témoin et acteur de mes entreprises tu fus,
Mais tu ne connaissais mes pleurs secrets se tenant à l'affût.
Eh bien, celle qui m'attristait me comble de joie sans refus !

150 « Tinatine aimée, désirée, occit mon cœur, mes jours noircissent,
Sur les roses flétries en flots coulent les larmes des narcisses,
Je dissimule mon angoisse, et par son feu mes sens périssent,
Mais elle me redonne espoir, ma joie, ma gaîté s'en nourrissent.

151 « Elle me dit : « Va découvrir le preux parti sans un aveu,
À ton retour j'accomplirai de ton cœur l'indicible vœu,
D'un autre que toi — soit-il même un cyprès — mari je ne veux ! »
Ce fut du baume pour mon cœur jusqu'alors brimé par ses feux.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

152 « D'abord, en vassal conscient, je veux partir servir mon maître,
Un vassal agit en vassal, à son roi il doit s'en remettre.
Puis, l'amante éteignant le feu, mon cœur s'imagine en somme être.
L'homme doit braver le malheur sans broncher et sans s'y soumettre.

153 « Vassal et suzerain, tous deux nous sommes liés sans méchef,
Partant, daigne prêter l'oreille à l'acte arrêté derechef :
Te subordonnant mes guerriers, en mon lieu je te ferai chef,
Je ne saurais les confier à aucun autre de mon chef.

154 « Conduis mes armées, commandant aux nobles dont tu auras cure,
Envoie des messagers au roi qui des nouvelles te procurent,
Écris aux courtisans pour moi, que toujours aient les présents qu'eurent
Mes vassaux. Et que mon départ n'appelle de pensées obscures.

155 « Essaye de me ressembler à la chasse comme au combat,
Préserve trois ans le secret de nos propos, de nos ébats,
Peut-être pourrai-je rentrer, si mon aloès ne s'abat.
Si je ne reviens, prends le deuil, morfonds-toi, pleure mon trépas.

156 « Alors seulement va au roi, la triste nouvelle lui livre,
Représente que j'ai péri, titube et chancelle comme ivre,
Disant : « C'est mal inévitable et personne ne s'en délivre. »
Donne aux mendiants mon trésor, distribue or, argent et cuivre.

157 « Tâche de me servir au mieux, de m'épargner discrédit, blâme.
Vouerais-tu ton maître à l'oubli ? Contre mon destin crie et clame !
Songe à mon repos éternel, prie pour le salut de mon âme,
Et en retour de mes bontés morfonds-toi en mère ou en femme. »

158 L'esclave s'étonne à ces mots, désemparé et sans soutien,
Des larmes perlent de ses yeux, entrecoupant leur entretien.
Il dit : « Sans toi, ô mon seigneur, mon triste cœur ne m'appartient !
Mais ton dessein est arrêté, je me plie et ne te retiens.

159 « Je te laisserai en mon lieu », dis-tu, et j'ai un soubresaut.
« Comment pourrai-je t'imiter, comment commander aux vassaux ?
Plutôt que de te savoir seul, que la terre soit mon berceau !
Mieux vaut que nous partions tous deux, marqués par un unique sceau ! »

160 Le preux lui dit : « Daigne écouter la vérité, pas le mensonge :
Un midjnour se doit d'errer seul, qu'il passe les champs ou les longe.
Sans marchander et sans payer, à prendre la perle qui songe ?
À un traître ou à l'homme faux sans hésiter sa lance on plonge.

161 « À qui dirai-je mon souci ? À toi mon âme s'est ouverte.
Qui assumerait le pouvoir ? Ton honnêteté m'est offerte.
Veille à consolider nos forts pour que l'ennemi les déserte.
Peut-être pourrai-je rentrer, si Dieu ne décide ma perte.

162 « Il dépend du sort de tuer un seul combattant ou bien cent.
La solitude épargnera le protégé des cieux puissants.
Si dans trois ans je ne suis là, ton deuil alors sera décent.
Voici une charte pour toi, ton pouvoir ira grandissant. »

V. MESSAGE D'AVTANDIL À SES VASSAUX

163 Il écrivit : « Ô mes vassaux, disciples et précepteurs sages,
Fidèles, passés à l'épreuve, ayant fait votre apprentissage,
Telle une ombre vous me suiviez, je vous trouvais sur mon passage,
Ô vous, ensemble réunis, veuillez entendre mon message !

164 « Poussière à vos pieds, Avtandil, oyez ce que je vous écris :
De ma propre main je le fais et vous livre mon manuscrit,
Pour quelque temps j'ai préféré au chant, au vin le chemin gris,
La flèche et l'arc me fourniront le pain quotidien et l'abri.

165 « Je quitte ma patrie à un projet défini engagé,
Une année je devrai errer, gens et pays interroger.
Je vous adresse une prière, une chère espérance j'ai :
De retrouver mon beau royaume intègre et non point ravagé.

166 « En mon absence Chermadin exercera le plein empire
Jusqu'à ce qu'il me sache mort ou apprenne que je respire.
Que son soleil luise pour vous sans flétrir la rose ou l'occire,
Qu'il confonde le criminel, comme sur le feu fond la cire.

167 « Je l'élevai en frère, en fils, apprécié par vous soit-il,
Votre maître vous servirez comme si c'était Avtandil.
Au son du cor vous l'aiderez, obéissant à votre édile.
Si je péris, vous prendrez deuil, oubliant le rire futile. »

168 Sa lettre terminée d'un ton persuasif et déférent,
D'or se ceignit et s'équipa le noble chevalier errant,
Puis dit : « Ma monture m'attend. » Les guerriers s'alignent en rangs.
Sans atermoyer un instant, le cavalier le chemin prend.

169 Il dit : « Regagnez vos maisons, que personne ici ne piétine. »
Il éloigne les écuyers, à demeurer seul il s'obstine.
Faisant demi-tour à cheval, il frôle buissons, églantines,
Emportant au fond de son cœur l'image de sa Tinatine.

170 Se détachant de ses guerriers, il franchit au galop le pré,
Quel mortel l'admira depuis, entre l'aurore et la vesprée ?
Sa dextre est l'espoir d'Avtandil parti dans ce jour diapré,
Emportant le poids de l'angoisse et son souvenir empourpré.

171 Après la chasse les guerriers ne cherchent pas moins leur seigneur,
Abandonnés par le soleil ils se recouvrent de pâleur,
La joie fragile se dissipe et cède le pas au malheur.
En vain à travers la futaie la recherche prend de l'ampleur.

172 « Dieu peut-il élever, lion, quelqu'un de pareil à ta place ? »
Les serfs questionnent les passants, vont alentour, ne se prélassent ;
N'apprenant rien à son sujet, ils reviennent, de guerre lasse.
Les guerriers répandent des pleurs dont le feu réduirait les glaces.

173 Chermadin rassemble les grands, les dignitaires, la noblesse,
Leur montre le mandat reçu à mettre en œuvre sans faiblesse.
Les gens demeurent sidérés, le départ du maître les blesse,
Ils se morfondent apprenant que leur protecteur les délaisse.

174 Ils disent : « Certes, en partant, Avtandil le cœur nous démit,
Mais à qui d'autre, Chermadin, aurait-il le trône remis ?
À tes consignes désormais sans fléchir nous serons soumis ! »
Et le vassal devint seigneur au su d'amis et d'ennemis.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

VI. DÉPART D'AVTANDIL À LA RECHERCHE DU CHEVALIER

175 Le sage Denys et Ezros seront témoins de ma pensée :
Plaignons la rose épanouie qu'à l'aube le givre a glacée,
Pitié pour le roseau rompu, le rubis de teinte passée,
Ils ressemblent au pèlerin qui délaisse sa vie passée.

176 Avtandil traverse le champ, menant son cheval au galop,
Il franchit la frontière arabe et l'immense univers éclôt,
Mais le soleil qu'il a quitté une part de sa vie enclôt.
Il se dit : « Auprès de l'aimée je n'aurais ni pleurs ni sanglots ! »

177 Rosée et neige l'étreignant, la rose à l'aventure vague,
Il pense s'en prendre à son cœur, parfois il empoigne sa dague,
Puis dit : « En centuplant mon mal, le monde me lie, je divague,
J'ai fui la viole et le luth, est-ce ainsi qu'un arbre on élague ? »

178 La rose éloignée du soleil perd son éclat et dépérit.
Il dit au cœur : « Résigne-toi ! » — le cœur se tait, endolori.
L'étranger erre à l'étranger, sans trêve, sans toit ni abri,
Il questionne les voyageurs, se lie d'amitié sans mépris.

179 Le torrent des larmes du preux coule et va rejoindre la mer,
De couche lui sert l'univers, son bras est un coussin amer.
Il dit : « Amante, auprès de toi mon cœur connaît ses seuls amers,
Mourir pour toi me réjouit, et d'autre joie je ne requiers. »

180 Avtandil parcourut la terre, explora ses coins reculés
Sans avoir omis sous les cieux d'endroit que son pied n'ait foulé,
Mais personne n'avait ouï du preux mystérieux parler,
Cependant sur les trois années trois mois restaient jusqu'au délai.

181 Il se retrouva en pays stérile et au soleil ardent.
Un mois passa sans qu'il ne vît âme qui vive, fils d'Adam.
Ni Vis ni Ramin n'ont connu de malaise plus obsédant :
Nuit et jour il se souvenait de sa belle, en larmes fondant.

182 Pour faire une halte il choisit la cime éminente d'un mont,
À son pied s'étend une plaine à sept jours de marche en amont,
Une rivière y a son lit qu'on passe sans pont ni sermon,
La forêt cache le rivage et l'envahit jusqu'au limon.

183 Comptant les jours près de l'abîme, il voit d'un œil distrait les vaux,
Deux mois le séparent du terme, en son cœur l'angoisse prévaut :
« Hélas, manquerai-je au devoir ? — se répercute en son cerveau.
On ne change le Mal en Bien, on ne peut naître de nouveau. »

184 Méditant sur sa mission, il est assailli de pensers,
Il se dit : « Comment revenir, le temps sans fruit ayant passé ?
Que dire à l'astre lumineux, évoquant les jours dépensés,
Si au sujet de l'inconnu je n'ai pu nul fait recenser ?

185 « À terme si je ne reviens, de la quête étendant le temps,
Sans rien apprendre sur celui qui reste invisible ou distant,
Le délai passé, Chermadin versera des pleurs, s'attristant,
De dire la nouvelle au roi ce sera le pénible instant.

186 « Selon mon souhait Chermadin relatera au roi ma mort,
Il y aura sanglots et pleurs, chagrin indicible, remords.
Soudain j'apparaîtrai vivant, mon cheval mordillant le mors ! »
Ainsi il médite en pleurant, et sa peine point ne démord.

187 Il dit : « Mon Dieu, pourquoi avoir détourné de moi Ta justice ?
Pourquoi avoir déprécié une recherche non factice,
Chassant de mon cœur la gaîté pour que de détresse il pâtisse ?
Que jamais le torrent de pleurs au cours de ma vie ne tarisse ! »

188 Puis il poursuit : « Mieux vaut parer l'épreuve par la foi profonde,
Pour éviter la mort précoce et afin que le cœur ne fonde.
Sans Dieu je serais impuissant, quoiqu'affecté je me morfonde,
On n'abolit pas le destin, n'adviendra pas ce qu'il ne fonde.

189 « J'ai visité le genre humain ici-bas par le ciel régi,
Mais la trace de l'étranger mystérieux n'ayant surgi,
Ceux-là, je crois, avaient raison qui le prenaient pour un Kadji.
Désormais les pleurs seraient vains, car de pleurer il ne s'agit. »

190 Avtandil redescend des monts, traverse les eaux et forêts,
Son coursier marche lentement, le cavalier triste paraît.
Sa dextre ferme s'affaiblit, son orgueil fléchit, disparaît,
Un duvet de jais embellit le champ cristallin de ses traits.

191 Poussant un sanglot étouffé, pour tourner il prit bride en main,
Se dirigea vers le vallon, parcourut des yeux le chemin ;
Depuis un mois il n'avait vu dans ce pays un être humain,
Les fauves effrayants gardaient leur quiétude à l'examen.

192 Devenu sauvage, Avtandil, soupirant et marchant sans somme,
Néanmoins eut faim comme il sied aux descendants d'Adam, aux hommes.
Sa flèche abattant le gibier dépassait le bras de Rostome.
Près des buissons, de son silex il porta l'étincelle au chaume.

193 Tandis que rôtit le gibier, que le cheval débridé broute,
Il voit six cavaliers venir vers lui, chevauchant sur la route.
Il pense : « Voici arriver des brigands. Ma foi, point de doute !
Homme de chair s'écarterait de ces lieux qu'un mortel redoute. »

194 Alerte, il va au-devant d'eux, tenant en main l'arc et la flèche.
Deux hommes barbus, soutenant un jeune imberbe, se dépêchent :
Blessé au chef, évanoui, le sang coule de sa plaie fraîche,
Ses compagnons fondent en pleurs, son souffle tient aux lèvres sèches.

195 Il cria : « Frères, qui va là ? Je vous ai pris pour des brigands ! »
Ils dirent : « Calme-toi. Peux-tu éteindre le feu qui est grand ?
Du moins partage notre peine, adopte notre mal flagrant,
De mousse couvre ton visage et pleure avec nous, divaguant. »

196 Avtandil pose aux malheureux des questions. Leur sang bouillonne.
D'échos de leur propos cruel les oreilles du preux bourdonnent :
« Tu vois trois frères devant toi dont deux aux pleurs amers s'adonnent.
Au royaume de Cathaï nos châteaux et nos forts foisonnent.

197 « Chasser dans des lieux réputés une fois nous sommes allés,
Accompagnés de nos guerriers, nous vîmes fleuve et défilé,
L'endroit nous plut, et tout un mois dans ce cadre s'est écoulé,
Nous abattîmes du gibier sur les monts et dans la vallée.

198 « Nous confondîmes à nous trois nos amis, habiles archers,
Puis parmi nous trois l'un voulut à l'autre la palme arracher.
« Je te surpasse pour le tir », nous nous entendîmes prêcher.
Sans établir la vérité, nous tombâmes dans ce marché.

199 « Aujourd'hui nous fîmes partir nos gens chargés de peaux de cerf.
« Voyons qui de nous est adroit, proclamâmes-nous de concert,
Demeurons seuls, n'ayons recours ni à nos soldats ni aux serfs,
Chacun abattra son gibier, à ces fins son propre œil le sert. »

200 « Nous choisissons trois écuyers pour voir lequel de nous trois vainc,
L'armée se replie sans soupçon : l'ordre du départ la convainc.
Nous chassons à travers le champ, dans la forêt et le ravin,
Abattant volaille, gibier et croyez-moi qu'il en survint !

201 « Soudain parut un chevalier, renfrogné, triste, rembruni,
Chevauchant un noir palefroi, son coursier fougueux Mérani,
La peau de panthère couvrait son chef et ses membres brunis.
Qui médira de sa beauté à tout jamais soit-il honni !

202 « Nous le fixâmes sans pouvoir supporter ses regards-éclairs,
Nous dîmes : « Voici le soleil sur terre, non pas dans les airs ! »
Puis nous voulûmes le saisir, ou du moins nous en eûmes l'air,
D'où notre état humilié, nos sanglots et nos pleurs amers.

203 « Moi, l'aîné, je déconseillai de le tenir pour une proie,
Le second frère convoita du chevalier le palefroi,
Seul le cadet voulut le vaincre, aux yeux il n'avait pas eu froid.
L'inconnu chevauchait serein, nous l'approchâmes sans effroi.

204 « Le cristal mêlé au rubis céda à la rose ses dards,
Le preux balaya nos projets d'une colère sans égard,
Sans avoir prononcé un mot, sans nous accorder un regard,
À coups de fouet il répondit à notre propos de vantards.

205 « Nous nous retirâmes, laissant l'adversaire au frère cadet,
En saisissant le cavalier, « Halte ! » osa-t-il lui commander.
Ne touchant au glaive, le preux fit ce que le moins on cuidait :
Fouetta notre frère, de sang son visage fut inondé.

206 « Le fouet lui balafre la tête, incisif comme un cimeterre,
Tel un cadavre inanimé, poignée de terre, il gît par terre !
L'inconnu punit l'insolent, l'abat, l'humilie et l'atterre,
Puis, libre, sévère et altier, il s'éloigne en coup de tonnerre.

207 « Sans se retourner il s'en va, paisible de cap en orteil,
Tu le vois au loin, au soleil et à la lune il est pareil. »
Les malheureux le désignaient au-delà des champs de méteil,
On percevait le coursier noir et son cavalier, le soleil.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

208 Desormais les joues d'Avtandil les larmes n'enneigeront plus,
Il n'aura pas erré en vain, persévérant et résolu.
Si l'homme atteint ce qu'il cherchait, si la lassitude ne l'eut,
Il n'aura guère à déplorer épreuves, malheurs révolus.

209 « Je suis un pèlerin sans toit, ainsi aux inconnus il dit,
Je quittai pour chercher ce preux le doux pays où je grandis,
Vous me dévoilez un secret pas facile à percer, pardi,
Et j'implore notre Seigneur de consoler vos cœurs hardis.

210 « De même que j'atteins le but à l'instant où j'y crois à peine,
Que Dieu ait pitié du blessé et qu'Il lui allège sa peine ! »
Désignant son abri, il dit : « Avancez retenant les rênes,
Déposez le souffrant là-bas, soufflez à l'ombre souveraine. »

211 Avec ces mots il part, donnant au coursier un coup d'éperon,
Son envol serait comparable à celui d'un libre faucon.
Le soleil éclipse la lune, éteint son clair ou le corrompt,
À son instar le preux réduit son feu cuisant d'un geste prompt.

212 Chemin faisant il médita à l'abord du preux glorieux :
« Un propos maladroit rendrait un furieux plus furieux !
Un homme raisonnable doit être posé, ingénieux,
Fuir la précipitation d'esprit — vice pernicieux.

213 « Puisqu'il a perdu le bon sens, que la démence l'endurcit
Au point qu'il évite les gens et qu'il ne fait pas de récits,
Si j'essayais de l'aborder, si je m'en approchais et si
Je lui parlais, il me tuerait ou par moi il serait occis. »

214 Avtandil se dit : « Gardons-nous d'être par un fou agoni.
N'importe qui soit-il, il doit posséder quelque part un nid,
Qu'il aille où bon lui semblera, l'obstacle sera aplani,
Mes moyens d'action seront près de son logis définis. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

215 Ils marchèrent, l'un suivant l'autre, or et argent en un lamé,
Deux jours et deux nuits sans manger, brisés de fatigue, affamés,
Sans atermoyer un instant dans des lieux bien ou mal famés.
Les larmes coulaient de leurs yeux, les champs en étaient parsemés.

216 À la tombée du jour on vit des rocs sur un plateau juchés,
En bas coulait une rivière, en haut une grotte nichait,
Au bord de l'eau l'herbe touffue au terrain abrupt s'accrochait,
À perte de vue élancés, des arbres frôlaient les rochers.

217 Le preux passe l'eau et les rocs et vers la grotte se dirige,
Avtandil à terre met pied et repère un arbre prodige.
Attachant le cheval au tronc, il grimpe sur l'arbre, s'y fige,
De là il observe le preux qui verse des pleurs et s'afflige.

218 Lorsque traversa la forêt le preux à la peau de panthère,
Une femme vêtue de noir vint à lui de la grotte austère,
Elle sanglotait, et ses pleurs allaient se jeter dans la mer.
Le preux saute de son cheval, le cou de la femme il enserre.

219 Le chevalier dit : « Sœur Asmath, dans la mer s'effondrent nos ponts :
À la recherche de l'aimée en vain le temps nous occupons. »
Il verse des pleurs, et son poing lui fend le cœur comme un harpon.
Ils essuient les larmes de sang l'un à l'autre. Elle ne répond.

220 La forêt vierge s'épaissit quand ils s'arrachent les cheveux.
Ils s'embrassent : le preux étreint la femme et celle-ci le preux,
Ils se lamentent, alentour les rochers résonnent en creux.
Avtandil observe, étonné, leur comportement douloureux.

221 La plaie de son cœur ravivée, la femme ses sens reprenait,
Dans la caverne elle rentra le coursier, tirant le harnais,
Enleva l'armure du preux, la ceinture et l'arme engainée,
Puis la grotte les abrita, on ne les vit de la journée.

AVTANDIL APERÇOIT TARIEL

ეროვნული ბიბლიოთეკა

222 « Comment, se demande Avtandil, percer cette énigme, la leur ? »
À l'aube la femme paraît, vêtue de la même couleur,
Va brider le noir destrier que d'un pan du châle elle effleure,
Le selle, apporte le haubert, calme, dominant sa douleur.

223 Suivant son usage, le preux à l'aube quitte la caverne,
S'arrachant les cheveux, la femme au cœur se frappe, se prosterne,
Et puis le chevalier l'étreint, remonte en selle le teint terne,
Asmath, qui était consternée, alors plus encor se consterne.

224 Avtandil regarde le preux sans être vu, le dévisage :
« Moustachu, imberbe, des cieux nous vient du soleil ce visage ! »
Il sent le parfum du cyprès apporté par le vent volage :
« Il est au lion ce qu'un fauve est au bouc sur le pâturage. »

225 Le preux rebrousse le chemin familier parcouru la veille,
Il traverse l'herbe touffue, emprunte les champs qui s'éveillent.
Demeuré derrière le tronc, Avtandil mire la merveille,
Se disant : « Dieu a arrangé cette rencontre sans pareille.

226 « Désormais, exaucé par Dieu, de moi seul le reste relève,
Je saisis Asmath et j'apprends de son maître l'histoire brève,
Et puis je lui relate mes pérégrinations sans trêve,
N'ayant pas à tuer le preux ni à m'immoler à son glaive. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

VII. DANS LA GROTTE, AVTANDIL CONTE SON HISTOIRE À ASMATH

227 Détachant son cheval de l'arbre, Avtandil s'éloigna en fraude,
Chevaucha et vit la caverne ouverte et d'un accès commode.
La femme en sortit le cœur gros et inondée de larmes chaudes,
Elle crut au retour du preux, rose et cristal qui par monts rôde.

228 Voyant un visage étranger, la femme ressentit un choc,
Elle voulut fuir en lançant un appel aux bois et aux rocs.
Le preux saisit et lie sa proie, comme le sol serre le soc,
Les rochers se rendent l'écho d'un bloc abrupt à l'autre bloc.

229 Méprisant de le regarder, la prisonnière se débat,
Comme dans les griffes de l'aigle une perdrix, elle s'ébat,
Appelle un certain Tariel, fixant la route en contrebas.
Avtandil supplie à genoux, de sa témérité rabat.

230 Il lance : « Folle ! Qu'ai-je fait ? Je suis un homme, un être humain,
Rose et violette je vis pâles comme le parchemin,
Dis-moi qui est ce corps-cyprès, son éclat défie l'examen.
Je ne te ferai pas de mal, de cris ton visage est carmin. »

231 La femme lui parle en pleurant d'un air posé, de parti pris :
« Si tu n'es fou, éloigne-toi, si tu es fou, recouvre esprit !
Tu exiges à la légère une histoire qui n'a de prix.
Sans faire fausse route, va, le secret tu n'auras surpris ! »

232 Elle poursuit : « Que me veux-tu et quel souhait ta bouche émet ?
La plume alerte ne saurait rendre l'histoire que j'omets.
À chacun de tes « conte-moi » cent fois j'opposerai : « jamais »,
Je préfère au rire les pleurs, je bannis le chant à jamais. »

233 « Femme, tu ne sais d'où je viens, ni les obstacles que j'affronte,
D'avoir des nouvelles du preux depuis combien de temps j'escompte !
Au moment où je te rencontre, à me refouler tu es prompte,
Je ne saurais y renoncer, livre-moi ton récit sans honte. »

234 La femme repond : « Qui je vois ? Qui m'es-tu, qui suis-je pour toi ?
Sachant mon soleil loin d'ici, tu m'humilies, car il ne t'oit !
Au propos long et ennuyeux préférons le bref et courtois :
Tu n'entendras pas mon récit, que tu sois cruel ou matois ! »

235 Avtandil supplia encore à genoux, tel sous le licou,
Mais le silence l'accueillit, et sa fierté reçut un coup.
Il se relève furibond, par les cheveux il la secoue,
Les yeux en sang, à la victime il porte le poignard au cou.

236 Il dit : « De cette affliction comment pourrais-je faire grâce ?
Verserais-je à nouveau des pleurs, humilié par ta disgrâce ?
Parle, je te ménagerai si ma volonté tu embrasses,
Sinon que Dieu tue mon rival comme j'effacerai ta trace ! »

237 La femme dit : « Tu fais erreur, choisissant un tel procédé :
Si tu ne m'occis, je survis, vigoureuse et non décédée.
Sans la menace d'un danger pourquoi devrais-je te céder ?
Si tu choisis de me tuer, sans tête à quoi me décider ? »

238 La femme poursuit : « À quoi bon me questionner ? Je ne me vante :
Ma langue taira le secret pendant que je serai vivante !
Par toi je mourrai volontiers, sache : la mort ne m'épouvante,
Tu pourras me mettre en lambeaux comme une lettre décevante.

239 « Ne crois pas que par mon refus j'exaspère ta patience,
La mort me délivre des pleurs, à l'oubli elle me fiance ;
Le monde a le poids et le prix de paille dans ma conscience.
Comment, inconnu, prétends-tu mettre à tribut ma confiance ? »

240 Le chevalier se dit : « Je fais piètre figure de parleur,
Mieux vaut autre chose trouver qui ait un sens et de l'ampleur. »
Relâchant la femme, il s'assit, versant d'abondants flots de pleurs,
Puis dit : « Je te mis en fureur, je suis perdu, à moi malheur ! »

241 La femme, renfrognée, s'assied, elle fronce encor le sourcil,
Avtandil pleure, résigné, sans dire mot il est assis ;
Amassé dans la roseraie, un étang de larmes grossit.
Soudain la femme fond en pleurs, son cœur touché se radoucit.

242 Elle eut pitié du preux en pleurs, de ses chaudes larmes versées,
Mais, étrangère à l'étranger, elle ne livra sa pensée.
Le preux se dit : « Elle apaisa de sa colère la poussée. »
Il la supplia à genoux, en pleurs et la tête affaissée.

243 Il lui dit : « Je sais, désormais tu ne peux devenir ma sœur,
T'ayant courroucée, à tes yeux je suis orphelin et rôdeur,
Je te demande néanmoins la confiance et la douceur,
Car il est dit de pardonner sept fois le péché au pécheur.

244 « Quoique je t'aie importunée par mon comportement peu tendre,
Il sied de plaindre le midjnour, et c'est à toi de le comprendre,
Je n'ai d'autre aide à espérer ni d'autre secours à attendre,
Pour ton cœur je donne mon âme, elle est à laisser ou à prendre. »

245 La femme entendant un midjnour de l'amour évoquer l'empire,
Centuple le flot de ses pleurs et du fond de son cœur soupire,
Elle rehausse la clameur, bannissant loin d'elle le rire,
Dieu comble le vœu d'Avtandil, et son être la joie respire.

246 Il se dit : « À ces quelques mots, son visage change et pâlit,
Sans doute, éprise de quelqu'un, ses larmes elle multiplie. »
Il dit : « Un midjnour fait pitié même à l'ennemi avili,
Sœur, tu sais qu'il cherche la mort, ne s'y soustrait et n'y pallie.

247 « Je suis un midjnour, un dément que la vie lasse et exténue,
Mon soleil m'envoya quérir le preux à l'étrange tenue,
Dans les lieux où je l'ai cherché n'aurait pénétré une nue !
Je trouve vos cœurs débordant de compassion contenue.

248 « J'ai gravé dans mon cœur ses traits comme ceux d'une sainte image,
Je suis un fou errant pour lui, renonçant aux joies de mon âge.
L'un des deux : fais-moi prisonnier ou bien libère ton otage,
Rends-moi à la vie ou tue-moi, accroissant mes maux davantage. »

249 La femme adresse au chevalier un propos empreint de douceur :
« Voilà un meilleur procédé que celui d'un triste farceur,
Naguère tu semas la haine et tu te moquas de mon cœur,
Maintenant tu as une amie et la plus fidèle des sœurs.

250 « Puisque pour me faire parler à l'amour tu as eu recours,
À ton esclave il ne sied pas de te refuser le secours,
Je m'emploierai à t'éviter dépit, chagrin sur ton parcours.
Je mourrai pour toi ! Dit-on mieux ? À ton premier appel j'accours !

251 « À présent, si tu m'obéis, si tu veux suivre ma consigne,
Tu atteindras certainement ce que pour terme tu t'assignes,
Sinon, tu auras beau pleurer, tu n'en trouveras aucun signe,
Boudant le monde, tu mourras désespéré, de mort indigne. »

252 Le preux repond : « Ça fait penser à ce qu'une histoire traduit :
Deux hommes suivent un chemin sans savoir où il les conduit,
Celui de derrière aperçoit le premier tombé dans un puits,
Il s'approche et pousse des cris, à se morfondre il est réduit.

253 « Ami, dit-il, ne bouge pas, attends-moi là, je t'y exhorte,
Je voudrais bien te retirer, je m'en vais chercher une corde ! »
L'autre sourit au fond du puits et, interloqué, lui accorde :
« Mon ami, si je ne t'attends, où chercher la miséricorde ? »

254 « Sœur, tu tiens la corde en tes mains, son nœud sur le cou m'est passé,
Sans ton concours lever les bras en prière suis-je censé ?
C'est à toi de me secourir et de guérir un insensé,
Car tête saine soigne-t-on, l'a-t-on vu bander ou panser ? »

255 La femme dit : «Ô chevalier, ton langage a su me toucher,
Les sages devraient te louer, n'ayant rien à te reprocher.
Puisque tu as, jusqu'à ce jour, supporté les maux sans broncher,
Sache que tu viens de trouver celui que tu as tant cherché.

256 « Nulle part l'histoire du preux n'est connue et ne se retrouve,
Si lui-même ne vous la dit, on en doute, rien ne la prouve.
Aussi longtemps qu'il le faudra attends qu'il revienne et qu'il s'ouvre,
Épargne à la rose tes pleurs, la neige des larmes l'éprouve.

257 « Je puis te livrer sans tarder, si tu veux les savoir, nos noms :
Tariel est le nom du preux dont la folie fait le renom,
Je m'appelle Asmath, et les feux brûlants de répit pour moi n'ont.
Des milliers de fois je soupire et non pas une fois, ô non !

258 « Je ne saurais te dire plus et je me tais le cœur battant :
Le preux promène par les champs son corps élancé, éclatant,
Je ne mange que du gibier par lui rapporté en tout temps.
Il va revenir tôt ou tard, moi, patiente, je l'attends.

259 « Je te prie de rester ici, de te consacrer à l'attente,
J'implorerai, quand il viendra, qu'à te recevoir il consente,
L'un à l'autre vous présentant, s'il t'agrée, je serai contente,
Tu tiendras de lui le récit qui réjouira ton amante. »

260 Le preux entendit le conseil et ne se le fit répéter.
Du côté du proche ravin leur parvint un bruit éventé,
Ils virent la lune inonder l'eau et les prés de sa clarté
Et regagnèrent, alertés, l'abri d'un pas précipité.

261 La femme lui dit : « Chevalier, Dieu t'envoie à temps ton salaire,
Sois invisible et inaudible un instant ou deux pour me plaire,
Le preux ne connaît d'être en chair dont l'inconvenance il tolère ;
Permets-moi de le préparer et de détourner sa colère. »

262 La femme cacha Avtandil, se montrant prudent, non narquois,
L'autre preux sauta du cheval, serti du glaive et du carquois,
Ses larmes rejoignaient la mer, il pleurait sans dire pourquoi,
Par une fenêtre Avtandil l'observait en se tenant coi.

263 Le cristal transformé en ambre, en un bain de pleurs il plongeait.
Le chevalier, la femme en noir longtemps ensemble s'affligeaient,
Puis son armure elle emporta, mena le cheval vers l'auget.
Ils se turent, les pleurs tranchés par le fil des poignards de jais.

264 De sa fenêtre prisonnier, Avtandil, contraint à se taire,
Voit la femme étendant aux pieds de l'hôte la peau de panthère.
Le chevalier s'assied dessus, sanglots amers il réitère,
Suspendues à ses cils de jais, les larmes par le sang s'altèrent.

265 La femme frotte le silex, et l'étincelle s'en évade,
Dans l'espoir qu'il y goûtera elle prépare une grillade,
En offre un morceau à son hôte indifférent la trouvant fade,
N'ayant de force pour manger, il n'y touche comme un malade.

266 Il s'assoupit un court instant, mais dans un tel état dort-on ?
Il sursauta comme un dément, se leva, marcha à tâtons,
Avec des cris il s'assénait pierre au cœur, au chef un bâton.
La femme se griffe la face : ô, quels maux nous ne supportons !

267 La femme demande : « Dis-moi à revenir ce qui t'engage. »
Le preux répond : « J'ai rencontré un roi chassant dans le bocage,
De nombreux guerriers le suivaient transportant de pesants bagages.
Il chassait dans un champ cerné le gibier dû au rabattage.

268 « Mon feu redoubla, je fus triste à la vue des êtres humains,
Je voulus éviter ces gens, les laisser suivre leur chemin,
Je me suis caché dans le bois, pâle comme le parchemin.
Je me dis : « S'ils ne me voient pas, je repars à l'aube demain. »

269 La femme centuple les pleurs, son mal cuisant elle n'innove,
Elle dit : « Seul dans la forêt tu fraies avec les bêtes fauves,
Voyant au loin un être humain, las, sans sourciller tu te sauves.
Crois-tu la servir ce faisant ou lui garder ton âme sauve ?

270 « De la terre tu fis le tour, ton regard les pays survole,
Comment ne pas avoir trouvé âme vive qui te console,
Quelqu'un qui soit auprès de toi sans que sa présence t'affole ?
Si tu meurs et qu'elle périt, sers-tu celle dont tu raffoles ? »

271 Il dit : « Tes paroles, ma sœur, viennent du cœur, inconsolées,
Mais il n'y a pas de remède en ce monde traitant ma plaie !
Où trouver un homme pas né, par qui l'herbe ne fut foulée ?
Joie m'est le trépas séparant de la chair mon âme exilée.

272 « Dieu n'a donné sous mon étoile à personne d'autre mon sort,
Quoique je veuille m'épancher, je ne trouve point de consorts !
Qui supportera sans broncher de mes malheurs le triste essor ?
Je n'ai point d'attache à part toi, point d'être en chair ni de ressort. »

273 La femme dit : « Sois patient, j'appréhende ton déplaisir :
Puisque le Seigneur a voulu désigner en moi ton vizir,
Te cacher ce que je connais de meilleur, il ne m'est loisir,
La démesure ne te sied, tu dois la mesure choisir ! »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

274 Le preux dit : « Je ne te comprends, tes mots me tuent et me ravissent.
Comment sans Dieu puis-je créer un compagnon à mon service ?
Malgré mes efforts, Dieu voulut que sur moi les malheurs sévissent.
Fauve, ces rocs me sont ce qu'est le coquillage à la clovisse. »

275 La femme reprit : « Te priant, peut-être parfois je maugrée !
Mais si je t'amène quelqu'un qui veut te suivre de son gré,
Veut demeurer auprès de toi, recevras-tu son don sacré ?
Jure de ne pas le tuer, dis-moi si ton âme l'agrée. »

276 Le preux dit : « Je jubilerai si tu veux bien que je le voie,
Je prends à témoin mon amour et les folies de son convoi !
Je ne lui ferai point de mal, je n'élèverai pas la voix,
Il ne connaîtra qu'agréments, tu peux t'en remettre à ma foi. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

VIII RENCONTRE DE TARIEL ET D'AVTANDIL

277 La femme va quérir le preux, profitant de l'heure opportune,
« Il ne se fâche point, » dit-elle, annonçant sa bonne fortune,
Conduit par la main Avtandil resplendissant comme la lune.
Tariel croit voir le soleil emplir de lumière la brume.

278 Tariel va à son devant, deux soleils se trouvent si près
Ou bien deux lunes déversant des cieux leur clarté sur le pré.
Auprès de leurs corps élancés un cyprès n'est plus un cyprès.
Les sept planètes, dirait-on, à quoi d'autre les comparer ?

279 Ils s'embrassèrent, étrangers, mais sans ressentir de contrainte,
Lèvres entrouvertes, leurs dents reluisent, de pétales ceintes.
Croisant leurs cous, ils ont versé des pleurs dans l'amicale étreinte,
Égalant les rubis, en ambre on voit se muer leurs jacinthes.

280 Passant son bras à Avtandil, le preux fit un geste d'accueil,
Ils pleurèrent, assis ensemble, à chaudes larmes leurs écueils.
Les mots magnifiques d'Asmath surent les calmer à vue d'œil :
« Ne vous tuez pas de chagrin, le soleil en prendrait le deuil. »

281 De la rose de Tariel le givre ne gela les traits.
Il dit au preux : « Épanche-toi, j'ai hâte d'avoir ton secret.
Qui es-tu, d'où es-tu venu, de quel pays as-tu regret ?
De moi la mort ne se soucie et à son pouvoir me soustrait. »

282 Avtandil répond, son récit est à la fois beau et complet :
« Tariel, héros et lion, ton accueil chaleureux me plaît.
Je suis Arabe, en Arabie on voit s'élever mes palais,
Le feu de l'amour sans répit me brûle comme il me brûlait.

283 « J'aime d'un amour éperdu la fille de mon suzerain,
Les sujets admirent leur reine et la servent avec entrain.
Un jour tu me vis. Ton image en moi fut gravée au burin.
Tu massacras alors nos serfs et versas leur sang purpurin.

284 « Nous t'aperçûmes dans le champ, nous chevauchâmes à ta suite,
Tu exaspéras notre maître et tu eus sur le dos sa suite,
Nous t'appelâmes sans succès, nous entreprîmes ta poursuite,
Du sang que ton bras répandit tu rougis la vallée ensuite.

285 « Ton sabre chôme, mais ton fouet décapite et de sang se lave.
Le roi enfourche son coursier, tu pars sans trace ni entrave,
Tu disparais comme un Kadji en terrifiant nos esclaves,
En allumant notre fureur, nous échauffant comme la lave.

286 « Tu sais, un roi est sourcilleux, on lui doit constamment égard,
Sur son ordre on alla chercher l'irrévérencieux fuyard,
Mais personne ne t'avait vu, homme ou femme, jeune ou vieillard.
Celle qui passe le soleil et l'éther voulut mon départ.

287 « Elle m'ordonna : « Apprends-moi où le chevalier se retire,
Alors je réaliserai ce qu'au fond du cœur tu désires. »
Elle me dit d'errer trois ans, mon chagrin en larmes traduire.
Ne te demandes-tu comment puis-je exister sans son sourire ?

288 « Je ne rencontrai à ce jour d'homme qui t'aurait aperçu,
Mis à part des Turcs arrogants que par ton accueil tu déçus.
L'un d'eux s'effondra comme un mort sous un coup de fouet qu'il reçut ;
C'est par les frères du mourant qu'à la fin ton chemin je sus. »

289 Tariel s'étant souvenu de leur escarmouche d'antan,
Lui dit : « Ma mémoire retient cette affaire, malgré le temps.
Je vous vis, toi, ton précepteur, vous chassiez en vous ébattant,
Et je pleurai, imaginant celle pour qui je meurs, distant.

290 « Qu'avions-nous de commun, pourquoi aller me chercher dans mon havre ?
Vous vous en donnez à cœur joie et de larmes mes joues se lavent.
Enhardis et aiguillonnés, vous me déléguez vos esclaves,
Faute de me saisir, ma foi, vous n'emporterez que cadavres.

291 « Je me retournai et je vis près de moi surgir ton patron,
Par égard à sa royauté j'évitai de lui faire affront.
Sous ses yeux sans un mot je pars d'un coup rapide d'éperon,
Mon coursier me rend invisible en son envol soyeux et prompt.

292 « En un clin d'œil et même avant que le cil n'effleure le cil
Je déjoue les tours qu'on ourdit, fuir un ennemi m'est facile.
Et quant à ces Turcs, je n'avais point de grief contre eux, et s'ils
Tentèrent de me subjuguer, ils briguaient le sort des fossiles.

293 « Tu viens en messager du bien, et j'aime voir ce doux présage,
Brave héros, svelte cyprès, du soleil tu as le visage.
Tu connus, certes, des méfaits, tel est du genre humain l'usage,
Mais il est rare que le ciel vous délaisse et rien n'envisage. »

294 Avtandil dit : « Tu es, ô preux, digne des louanges des sages.
Par quoi ai-je pu mériter ton inappréciable hommage ?
Tu descends du ciel éclairé, du soleil unique l'image,
Les pleurs ne purent t'altérer ni aux traits causer de dommage !

295 « Ce jour me fera oublier celle qui provoque mes maux,
Désormais je ne la sers plus, et tu auras le dernier mot.
Un rubis éclipse l'émail le plus beau parmi les émaux,
Je n'ai qu'un souhait : de pouvoir t'accompagner jusqu'à la mort ! »

296 Tariel répond : « La chaleur de ton cœur emplit ce discours,
Je m'étonne : que me dois-tu pour le rendre ainsi de retour ?
Il est de règle qu'un midjnour compatit à l'autre midjnour,
Mais de l'aimée te séparant, puis-je récompenser tes jours ?

297 « Tu es parti me rechercher pour le service de ta dame,
Dieu aidant, tu m'as retrouvé, ayant agi en brave, dame !
Mais comment faire le récit de mes propres épreuves d'âme ?
J'en serais en cendres réduit par la plus cuisante des flammes ! »

298 Asmath lui dit : « Lion, tes pleurs sont sans effet sur ce brasier,
Comment t'obliger de parler quand de t'en prier il messied ?
Je vois, ce chevalier dément braverait pour toi feu, acier,
S'il connaît tes plaies, tu pourras de son aide bénéficier.

299 « Tantôt il me sollicita, espérant quelque confidence.
Que Dieu t'inspire, quant à moi, je me tais, craignant l'imprudence,
Mais s'il t'entendait, il se peut que s'ensuive joie, concordance.
Le meilleur est de se plier à la Céleste Providence. »

300 Tariel ne broncha, livré au feu cuisant et rabougri,
Puis il dit à Asmath : « Depuis que tu me sers et ne t'aigris,
Ne sais-tu pas que cette plaie, ouverte à jamais, ne guérit ?
Et voici que vient me brûler de ses pleurs ce preux aguerri. »

301 Il dit au preux : « Si l'on choisit pour soi un frère ou une sœur,
On affronte pour l'être élu épreuve ou mort en sa noirceur.
Dieu qui donne la vie à l'un, retire à l'autre sa douceur,
Quoi qu'il m'advienne, je me fie à toi comme à un confesseur ! »

302 Il dit à Asmath : « Assieds-toi à mes côtés avec de l'eau,
Si je défaille, asperge-moi, chasse du cœur le sombre sceau,
Mais si je viens à trépasser, verse des larmes à vau-l'eau,
Creuse une tombe près d'ici, que la terre soit mon berceau. »

303 Dégageant son cœur, il s'assied, et ses épaules se soulèvent,
Longtemps il n'émet de rayon : de la nue le soleil se lève.
Point disposé à converser, il ne put desserrer ses lèvres,
Puis soupira, poussa un cri, versa des larmes dans la fièvre.

304 Il se lamente : « Mon amour, ô toi, disparue bien-aimée,
Ma vie, mon espoir, ma raison, mon âme et mon cœur abîmés,
Arbre d'Eden, qui t'a coupé, qui a osé te supprimer ?
Comment le feu t'a épargné, ô cœur mille fois enflammé ? »

IX. TARIEL RACONTE À AVTANDIL SON HISTOIRE

305 Prête l'oreille à mon propos, entends mon récit déchirant :
Ma langue résiste devant les événements effarants !
De joie sereine je n'attends de celle qui dément me rend,
De celle pour qui je versai de larmes le sanglant torrent.

306 « Chacun a entendu parler des sept rois de l'Inde. Et bien, dans
Six de ces royaumes régnait en seul souverain Pharsadan.
Roi des rois, il fut généreux, exerçant un grand ascendant,
Lion à face de soleil, au combat jamais ne cédant.

307 « Mon père était septième roi (ainsi tu sais où ma souche est),
Il avait pour nom Saridan, l'ennemi il effarouchait.
Contre lui on ne complotait et en vain on n'escarmouchait,
Il chassait pour son bon plaisir, sans se soucier d'émouchets.

308 « Solitaire et blasé, son cœur fut envahi par la tristesse.
Il se dit : « J'ai pu élargir mes États, guerroyant sans cesse,
Débarrassé des ennemis, je vis, puissant, dans l'allégresse.
Je veux apprendre à Pharsadan qu'à son service je m'empresse. »

309 « Il décida de dépêcher à Pharsadan un messager,
Lui faisant dire : « Souverain, l'Inde sous ton sceptre est rangée,
Fondé sur la force du cœur, un lien j'aimerais forger,
Qu'on dise : « Au service du roi, Saridan n'a rien négligé. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

310 « A la nouvelle Pharsadan se réjouit, point ne se guinde,
Il répond : « Que Dieu soit loué, désormais l'État ne se scinde,
Puisque tu agis de la sorte, étant, toi aussi, roi des Indes.
Fais-moi le plaisir de venir, frère, nous porterons des brindes. »

311 « Il lui octroya un royaume, offrit le titre d'amirbar,
L'amirbar aux Indes ayant les droits d'un amir-spassalar.
Le roi intronisé régna avec dextérité et art,
Il fut un maître incontesté, sauf qu'il ne se nomma César.

312 « Le roi des rois considéra mon père comme son égal,
Il répétait : « Mon amirbar, je parie, n'a pas de rival ! »
Saridan chassait, combattait, et son triomphe était fatal.
Je ne lui ressemble pas plus qu'un autre à moi, en bien ou mal.

313 « Le roi et la reine, n'ayant d'enfants, par le chagrin sont mus,
Advient le jour où les guerriers à leur tour se sentent émus.
Maudit le jour où l'amirbar dans la joie générale m'eut !
Le roi dit : « Je l'élèverai comme un fils à mon rang promu. »

314 « Le couple royal m'adopta en enfant de leur union,
On m'éleva en souverain, en commandant de légions,
Des sages m'apprirent les us, le port des rois, leur action.
De visage je ressemblais au soleil, de corps au lion.

315 « Témoin de mon declin, Asmath, tu avais vu mes traits éclore.
Le soleil le cédait à moi comme le soir cède à l'aurore.
Ceux qui me voyaient s'écriaient : « Le rayon de l'Eden le dore ! »
Ombre de ce que j'ai été, je me fane et me décolore.

316 « Lorsque j'eus cinq ans accomplis, la souveraine fut enceinte. »
Ce disant, le preux soupira : « Fille naquit de leur étreinte. »
Le preux défaillit, et Asmath l'aspergea d'eau, saisie de crainte.
Il reprit : « De beauté solaire alors mon âme fut atteinte.

317 « Pour la louer ne suffit point mon inepte propos présent.
Pharsadan donna un banquet, il fut joyeux et complaisant,
De partout sont venus les rois, chargés de somptueux présents.
Les combattants furent comblés, de cadeaux reçus se grisant.

318 « Après la fête on commença à élever garçon et fille.
Dès lors à un tiers de l'éclat du soleil luirent ses pupilles.
Le roi et la reine en égaux aimaient leur fille et leur pupille.
Et maintenant je vais nommer celle par qui mon cœur pétille ! »

319 Mais à l'instant de prononcer ce nom le chevalier se pâme,
Avtandil pleure de ses pleurs, et son cœur brûle de sa flamme.
La femme lui versa de l'eau et ranima ainsi son âme.
Il dit : « Voici mon dernier jour, prête-moi l'oreille sans blâme.

320 « Nestane-Daredjane, ainsi se prononçaient ses deux prénoms,
À l'âge de sept ans acquit l'intelligence et le renom,
Elle ressembla à la lune, égala le soleil, sinon
L'éclipsa. Cœur de diamant ne briserait pas son chaînon.

321 « Elle grandit et, quant à moi, je pouvais me rendre à la guerre.
Sa fille en âge de régner, des souverains devenue paire,
Le roi profita du moment pour me renvoyer à mon père.
Je jouais, tuais tels des chats des lions ne m'échappant guère.

322 « Pour sa fille le roi bâtit un inégalable château :
L'alcôve y était de rubis, de bézoard murs et linteaux,
Un parterre vous accueillait, et puis un bassin empli d'eau
De rose et, en ces lieux enclos, mon cœur flambait comme un chanteau.

323 « Le myrte brûlait nuit et jour, son parfum embaumait la plaine,
Quittant sa tour, dans le jardin se promenait la châtelaine.
La veuve Davar, sœur du roi, rentrée de Kadjétie vilaine,
Assuma l'éducation de l'enfant à la pure haleine.

324 « Le château était tapissé d'étoffes rares, de brocart,
La rose de cristal croissait ici à l'abri des regards.
Jouant aux dés avec Asmath et ses deux esclaves en quart,
Svelte aloès du Gabaon, elle grandit sans un écart.

325 « Le roi m'élevait comme un fils, ainsi atteignis-je quinze ans,
Jour et nuit j'étais près de lui, mon éloignement lui pesant.
Lion à face de soleil, un arbre d'Eden séduisant,
J'étais inégalé au tir, loué et de reproche exempt.

326 « Les flèches que je décochais atteignaient gibier et volaille ;
Lancer la balle dans le champ il fallait ensuite que j'aille.
J'offrais un banquet au palais où l'allégresse était sans faille.
Depuis le cristal de ses joues m'éloigne des gens, je défaille.

327 « Lorsque mon père est décédé, arriva la journée de deuil,
Pharsadan suspendit les chants et cessa les joyeux accueils.
Ceux-là jubilaient qui avaient jadis souffert de son orgueil,
Les fidèles versaient des pleurs, les rivaux fêtaient le linceul.

328 « Meurtri par ce triste univers, je restai un an dans le noir,
Nuit et jour poussant des soupirs, sans réconfort et sans espoir,
Des nobles vinrent de la part du roi qui désirait me voir,
Ordonnant : « Mon fils, Tariel, tu dois quitter tes habits noirs.

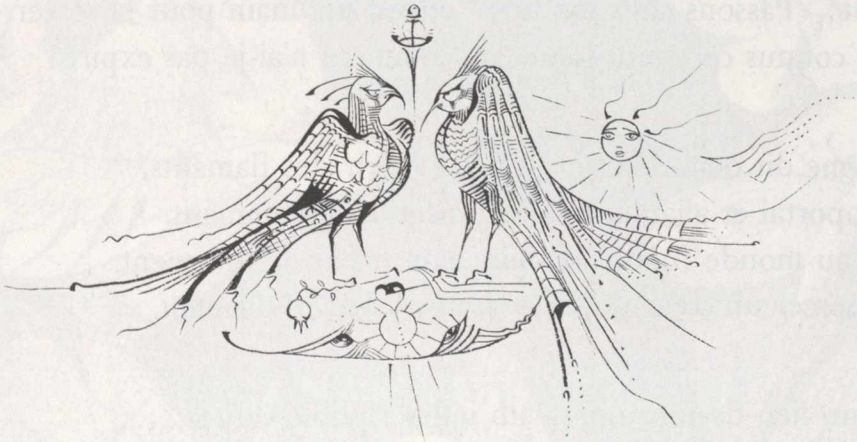
329 « Notre égal nous manque beaucoup, vive est la douleur de sa perte. »
Envoyant cent trésors, le roi dit que le deuil le déconcerte,
Que la fonction qu'assurait le père, au fils était offerte :
« Désormais tu es amirbar, ton action sera experte. »

330 « Le regret du père défunt me brûlait d'un feu dévorant,
Les nobles vinrent me tirer de mon noir si désespérant,
Les maîtres de l'Inde ont fêté mon retour d'un banquet vibrant,
Tous deux vinrent pour m'accueillir, m'embrassant comme des parents.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

331 « Ils me reçurent comme un fils, ma place fut près de leurs trônes.
À mon père de succéder en des propos calmes ils prônent,
Je me rebelle à leur désir, à la fonction qu'ils ordonnent,
Mais on décide : en amirbar je devrai servir leurs couronnes.

332 « Avec le temps, certains détails deviennent la proie de l'oubli,
Je te dirai ce qui m'advint, la tâche est lourde et j'en pâlis !
Le monde inconstant fait le mal et d'amertume nous remplit,
Ses étincelles sur ma chair brûlent d'un feu qui ne faiblit. »



ეროვნული ბიბლიოთეკა

X. TARIEL RACONTE LA NAISSANCE DE SON AMOUR

333 Le preux poursuivit son récit quand il eut cessé de pleurer :
« Le roi et moi, ayant chassé, revenions un beau jour du pré,
Il me dit : « Passons chez ma fille » et prit ma main pour la serrer.
Moi qui connus ce temps heureux, comment n'ai-je pas expiré ?

334 « Le roi me dit qu'il désirait à sa fille offrir des flamants,
Je les apportai et allai au-devant du feu m'enflammant.
Je paye au monde fugitif, depuis, mon tribut de tourment.
À transpercer un cœur de roc sert une lance en diamant.

335 « Je vis un lieu de tout repos, un indescriptible verger,
Mieux que des sirènes chantaient à l'ombre des oiseaux légers,
Dans l'eau de rose des bassins on pouvait se baigner, nager.
Des rideaux de velours brodés voilaient le seuil à l'étranger.

336 « Cachant l'égale du soleil, le roi n'aimait pas qu'on la voie,
Écartant du seuil le rideau, Pharsadan dégagea la voie,
Sans rien voir, j'entendis de loin me parvenir le son des voix.
Sur l'ordre du monarque Asmath à notre humble offrande pourvoit.

337 « Asmath releva le rideau, et je demeurai en regard,
Celle que je vis transperça mon cœur et mon esprit d'un dard.
Je flambais, Asmath s'approcha, prit les flamants avec égard.
Malheur à moi ! D'un feu constant me brûle depuis ce regard.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

RENCONTRE DE NESTANE ET DE TARIEL

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

338 « De l'adversaire du soleil je ne percevrai plus l'éclat ! »
Ne supportant son souvenir, le preux soupire, tombe las,
Aux pleurs d'Avtandil et d'Asmath l'écho de loin renvoit le la.
« Sa dextre ferme, dirent-ils, retombe sans vigueur, hélas ! »

339 D'eau de source Asmath l'aspergea, et Tariel reprit les sens,
Longtemps il demeura muet, la volonté le délaissant ;
Puis il s'assit, amèrement soupira, des larmes versant,
Dit : « Seulement en la nommant quel mal terrible je ressens !

340 « Qui se fie au monde évasif, n'embrasse que de l'éphémère,
Il se réjouit, mais au bout l'attend la trahison amère,
Je loue du sage la raison qui s'y oppose, téméraire.
Prête l'oreille à mon récit, si mes dons ne se consumèrent.

341 « Lorsque je remets les flamants, ma raison s'effrite en parcelles,
Avant de m'affaisser, je perds la force des bras, je chancelle,
Reprenant mes esprits, j'entends pleurs et sanglots qui me harcèlent :
Mes parents se sont attroupés comme pour monter en nacelle.

342 « Je me retrouve dans un lit, une douleur à l'occiput,
Me pleure le couple royal, aux proches on commande : « Chut ! »
Ils se griffent des mains les joues comme un barde brise son luth.
Les prêtres appellent mon mal sorcellerie de Belzébuth.

343 « En voyant que j'ouvre les yeux, le roi écarte ma nuit close,
M'embrasse en larmes : « Ô mon fils ! Es-tu vivant ? Dis quelque chose ! »
Je tressaille d'effarement, de prononcer un mot je n'ose,
Puis je retombe en pâmoison, de sang brûlant mon cœur s'arrose.

344 « Je fus entouré de devins, aux soins des mollahs concédé
Tenant un grimoire en leurs mains ; leur savoir y jetait ses dés,
Ils marmonnaient je ne sais quoi, me prenant pour un possédé.
Trois jours je fus évanoui, en feu, ni vif ni décédé.

345 « Les docteurs n'en reviennent pas : « Quel est ce mal qui le malmène ?
Il n'a pas à être soigné, mais plutôt il a de la peine. »
Parfois je saute comme un fou, lançant une parole vaine.
On aurait pu remplir la mer des larmes versées par la reine.

346 « Gardant pendant trois jours le lit, je subsiste entre vie et mort
Et puis je retrouve mes sens, du passé je me remémore,
Je me dis : « Qu'est-ce qui m'advient ? Qui m'a privé de mes ressorts ? »
De la patience au Seigneur je sollicite avec remords.

347 « Je dis : « Ne me condamne pas, entends ma prière, Sauveur,
Fais-moi patienter, rends-moi de l'existence la saveur,
Sans me trahir j'aurais aimé rentrer chez moi par Ta faveur ! »
Je me remis avec Son aide et mon cœur connut la ferveur.

348 « Le roi veillait à ma santé. La maladie fut mon creuset,
On lui apprit : « Il s'est levé. » La reine vint, je ne gisais.
Tête-nue, le roi accourut, ne sachant plus ce qu'il faisait,
Il glorifiait le Seigneur, et les courtisans se taisaient.

349 « Ils s'assirent à mes côtés et me versèrent un breuvage.
Je dis : « Mon maître, désormais mon cœur affermi se soulage,
Je voudrais monter à cheval, parcourir vallées et rivages. »
Je chevauche et le souverain m'accompagne sous les feuillages.

350 « Nous avons traversé un champ avant de longer un cours d'eau,
Puis le roi me reconduisit, me disant de prendre un chaudeau.
Rentré chez moi, je ressentis le poids d'un différent fardeau,
Je me dis : « Mieux vaudrait mourir, le sort ne me fait de cadeaux ! »

351 « Le torrent de larmes teignit le cristal aux tons de safran,
Dix mille dagues enfoncées ne rendirent pas mon cœur franc.
Mon garde du corps appela le trésorier et moi, souffrant,
« Quel secret savent-ils, me dis-je, et lequel est le plus offrant ? »

352 « Maître, c'est l'esclave d'Asmath. » — Je dis : « Que nous apporte-t-il ? »
Il entra et vint me remettre un message d'amour subtil.
Je m'étonnai de voir Asmath embrasée d'un feu volatil,
Sous le poids d'un arbre, affligé, mon cœur fuyait ses yeux-myrtilles.

353 « Je me demande : « M'aime-t-elle et de quel droit elle l'avoue ?
Mais il faut répondre, il ne sied de se taire en faisant la moue,
Quand une femme perd l'espoir, piquée elle vous désavoue. »
En termes courtois je rédige et j'envoie une lettre floue.

354 « Les jours s'écoulaient, mais mon cœur d'un feu plus intense brûlait,
Je ne pouvais voir les guerriers qui au champ pour les jeux allaient.
Les médecins me visitaient, je ne parus plus au palais,
Je commençai à acquitter ma dette au monde, il le fallait.

355 « Les docteurs ne peuvent m'aider ni me tirer du crépuscule.
Personne ne voit que mon feu brûle plus fort et ne recule.
On suppose un afflux de sang, le roi fait saigner son émule
Qui s'y plie, espérant garder pour soi le mal qu'il dissimule.

356 « Après la saignée, triste et las, j'étais étendu sur mon lit
Lorsque mon esclave est entré. Dans ses yeux sa pensée je lis :
« C'est l'esclave d'Asmath. » — « Fais donc entrer », répondis-je affaibli.
À part moi je dis en mon cœur : « Qu'a-t-elle entre nous établi ? »

357 « Le serf me passe le billet, je lis lentement, ne me presse,
Le message dit qu'on attend qu'à un rendez-vous je paraisse.
Je réponds : « Ma lenteur t'étonne ; il était temps, et je m'empresse
D'arriver au premier appel, loin de moi l'ombre de paresse ! »

358 « Je dis à mon cœur : « Gare à toi, des dards peuvent t'être néfastes.
Je suis amirbar, m'obéit de l'Inde le royaume vaste,
Si l'on devine mon secret, on m'étudiera dans mes fastes,
Objet de soupçon, je perdrai mes défenseurs enthousiastes. »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

359 « Vint le messager du monarque, il voulut être renseigné,
Il demanda : « Vous a-t-on fait, comme prévu, une saignée ? »
Je fis dire : « On m'a pris du bras le sang, comme il fut assigné,
Je me sens mieux et, sans tarder, je viendrai vous le témoigner. »

360 « J'allai au palais. Le roi dit : « Oublie les jours de maux farcis ! »
Sans flèche ni carquois je fus sur un beau destrier assis,
En selle, il lança ses faucons sur quelques francolins transis,
Les archers s'écriaient, ravis : « Bravo, c'est un coup réussi ! »

361 « Rentré des champs, on s'égaya à un magnifique festin,
Les jongleurs jouaient sans relâche, il n'y eut point de cabotins,
Le roi fit de riches présents et distribua le butin,
Chaque convive fut comblé, de précieux joyaux obtint.

362 « Mon angoisse transparaissait sous une pâleur de burgau
Tandis que mon cœur s'embrasait. Mes amis venaient tout de go.
Ils me prénommaient « Le Cyprès ». J'accueillais chez moi mes égaux.
Pour dissimuler mon tourment j'offris des banquets non frugaux.

363 « L'intendant me souffle à l'oreille et à ses mots mon cœur probe ard :
« Une femme voudrait savoir : Ne pourrait-on voir l'amirbar ?
Elle a un visage voilé que louerait même un escobar. »
« Conduis-la, dis-je, avec égards chez moi, ne fais pas le flambard. »

364 « Je me levai, les invités voulurent partir, dégourdis.
« Ne bougez pas, je reviendrai vers vous bientôt, » leur ai-je dit.
Au seuil de ma chambre à coucher se tenait l'esclave interdit.
J'encourageai mon pauvre cœur à surmonter les interdits.

365 « Le seuil franchi, la femme vint m'accueillir d'un profond salut,
Me disant : « Béni l'instant qui de vous contempler me valut ! »
Je m'étonnai, le compliment au midjnour étant superflu :
« Elle ignore les us d'amour, car on se tait devant l'élu. »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

366 « J'allai m'asseoir sur le divan, elle sur le bord du tapis,
N'osant se rapprocher de moi, elle prolongea le répit.
Je dis : « Si tu m'aimes, pourquoi ton corps si loin est-il tapi ? »
Elle ne prononça un mot par égard ou bien par dépit.

367 « Elle dit : « La honte m'emplit, brûle mon cœur et le ravine.
Quant à la raison qui me meut, je vois que tu ne la devines,
Mais j'apprécie ton doux maintien et ta délicatesse fine.
J'ignore si c'est mérité, je manque de grâce divine. »

368 « Elle se leva et me dit : « De la peur je paie la rançon,
Ma maîtresse me l'ordonna, éloigne de moi ton soupçon,
Son cœur est hardi et ne bat qu'avec l'espoir de l'unisson,
Cette lettre te dira tout, t'épargnant mes contrefaçons. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XI. PREMIÈRE LETTRE DE NESTANE-DAREDJANE À SON BIEN-AIMÉ

369 La lettre était de celle qui feu et flamme à mon cœur mesure.
L'éclat du soleil m'écrivait : « Lion, dérobe ta brisure,
Je suis à toi. Ah, ne meurs pas, je hais la malfaisante usure !
Asmath te rendra mon propos, elle est franche et point ne susurre.

370 « Le vain tourment ou bien la mort feront-ils des amants la loi ?
L'amante mérite plutôt de voir d'héroïques exploits !
Le Cathaï docilement nous paie un tribut et se ploie,
Nous ne devons point tolérer leurs menées de mauvais aloi !

371 « Depuis longtemps je te voulais comme époux et j'en étais fière,
Mais avant d'épancher son cœur languit du trône l'héritière.
L'autre jour je te vis, dément, quand je passais dans ma litière,
Puis je connus de tes tourments la révélation entière.

372 « Je te dirai la vérité, écoute ma parole probe :
Va combattre les Cathaïens et lave dans leur sang l'opprobre,
N'arrose plus de pleurs ta rose et ton chagrin point ne dérobe,
Ton soleil peut-il plus pour toi ? Cesse la nuit et vienne l'aube ! »

373 « Asmath évoquait posément le comportement marital,
Que dire de moi ? J'éprouvais un contentement sans égal,
Mon cœur bondissait, trépignait, puis reprenait son cours vital.
Mes joues formèrent des rubis, mon visage devint cristal. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XII. PREMIÈRE LETTRE DE TARIEL À SA BIEN-AIMÉE

374 La lettre écrite de sa main je mis doucement sur mes yeux,
Je répondis : « Lune, comment le soleil luirait en ton lieu ?
Ce qui est indigne de toi, veuille bien me l'épargner Dieu !
Je crois rêver. Serait-ce vrai que je revis et me sens mieux ? »

375 « Je dis à Asmath : « À donner autre réponse je ne songe.
Relate-lui : « Puisque, soleil, ta clarté me tire du songe,
Puisque tu ranimes mon cœur comme on oint un essieu d'axonge,
Si je refusais de servir mon astre, ce serait mensonge. »

376 « Asmath me dit : « Elle ordonna : « Prudence par le temps qui court,
Personne ne doit soupçonner les entretiens qui sont en cours,
Tariel se rendra chez moi comme pour te faire la cour. »
Elle me pria : « L'amirbar doit avoir au secret recours. »

377 « Le conseil de son sage cœur me plaît et me rend impavide,
Le soleil ne peut la fixer, puisque sa splendeur l'intimide.
Son raisonnement vient remplir dans mon cœur un immense vide,
Devant ses rayons la clarté d'un jour d'été paraît livide.

378 « De pierres fines j'assortis pour Asmath une coupe d'or,
Elle dit : « Je n'en ai que faire, il y en a dans mon trésor. »
Du poids d'une drachme un anneau elle accepta d'un air accort :
« C'est assez comme souvenir, car plusieurs bagues j'ai encor. »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

379 « La femme se leva, partit, de mon cœur on tira les lances,
La joie illumina la nuit et affirma sa précellence,
Je regagnai banquet, ami, je retrouvai la nonchalance.
En gaîté j'offre des présents et la liesse je relance.»

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XIII. LETTRE DE TARIEL AUX CATHAÏENS ET ENVOI D'UN MESSAGER

380 Je fais porter en Cathaï un message que je rédige :
« L'Inde possède un souverain aussi puissant que Dieu, y dis-je.
Le fidèle sera comblé, l'affamé verra des prodiges,
Le rebelle sera puni, et tant pis pour lui s'il s'afflige.

381 « Notre frère et seigneur, veillez à nous éviter le désordre,
Venez près de nous sans tarder dès que vous recevrez cet ordre,
Sinon nous irons vous chercher ouvertement et en bon ordre.
Mieux vaudrait nous voir que verser le sang ou semer la discorde. »

382 « J'expédie mes gens, et mon cœur affranchi recouvre son aise.
La salle connaît mes ébats, mon feu diminue et s'apaise.
Le monde paraît généreux, comble mes souhaits, ne me lèse,
Puis me rend dément, obtenant qu'aux fauves même je déplaise.

383 « D'abord disposé à errer, je ne quittai plus nos bosquets,
Mes égaux donnaient en l'honneur de leur ami de grands banquets,
Mais la joie passait, éphémère et, déprimé, je suffoquais.
Parfois ma douleur augmentait, du mal régnant je me piquais. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XIV. NESTANE MANDE TARIEL

384 « Un jour, revenu du palais, je gagnai ma chambre, distrait ;
Le sommeil fuyait ; ma pensée à ma belle se consacrait ;
J'avais une lettre d'espoir, la joie de mon cœur s'emparait.
Le garde fit venir le serf, lui dit quelque chose en secret.

385 « On annonça le serf d'Asmath, et j'ordonnai qu'on me l'amène.
La beauté me dardant le cœur daignait me convoquer, amène.
La joie illumina ma nuit, affaiblit l'emprise des chaînes,
J'allai accompagné du serf, bannissant les paroles vaines.

386 « Je traverse l'ample jardin sans rencontres ni causeries,
Heureux d'apercevoir Asmath et de ce qu'elle me sourie.
« Te voilà sans épine au cœur, dit-elle, par mon industrie.
Approche, contemple ta rose, elle n'est fanée ni flétrie. »

387 « La femme écarte le rideau, disparaît ce lourd simulacre,
Paraît un baldaquin orné de rubis précieux, de nacre,
La belle, pareille au soleil, semble inviter à jeter l'ancre,
Elle me fixe du regard de ses magnifiques lacs d'encre.

388 « Longtemps je demeure debout, pourtant se tait la sans-pareille,
Se contentant de me fixer de son regard qui m'ensoleille.
Elle dit deux mots à Asmath qui me les confie à l'oreille :
« Maintenant tu peux t'éloigner. » À nouveau mon feu se réveille.

389 « Je repartis avec Asmath et, le rideau retraversé,
Je me dis : « Monde fugitif, du baume tu viens de verser,
Me donnant de l'espoir, pourquoi si vite ma joie disperser ? »
La séparation est âpre et mon cœur en est oppressé.

390 « Asmath délices me promit quand nous passions par le verger,
Me disant : « Ton cœur ne doit point s'indigner d'un si prompt congé,
Ouvre la porte de la joie, évite en vain de t'affliger,
La pudeur l'ayant retenue et dans le silence figée. »

391 « Je lui dis : « Apporte du baume, ô sœur, à mon cœur maculé,
Ne sépare du corps mon âme afin que je ne sois brûlé,
Mon authentique salvatrice, en m'écrivant souvent, tu l'es.
Je sais : si tu apprends un fait, il ne sera dissimulé. »

392 « Je monte à cheval, je m'en vais, le torrent de mes larmes pleut.
Dément, je ne pus m'endormir de retour dans mon franc-alleu,
Mes traits de cristal et rubis devinrent plus bleus que du bleu,
Je préférais la nuit opaque au rayon du matin frileux. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XV. RÉPONSE DU ROI DE CATHAÏ À TARIEL

393 De Cathaï s'en retourna notre courrier incontinent,
Il rapporta une réponse au ton hautain, impertinent :
« Nous ne sommes pas des poltrons, nos forts ne sont à tout venant.
Qui est votre roi ? Se prend-il pour notre seigneur avenant ? »

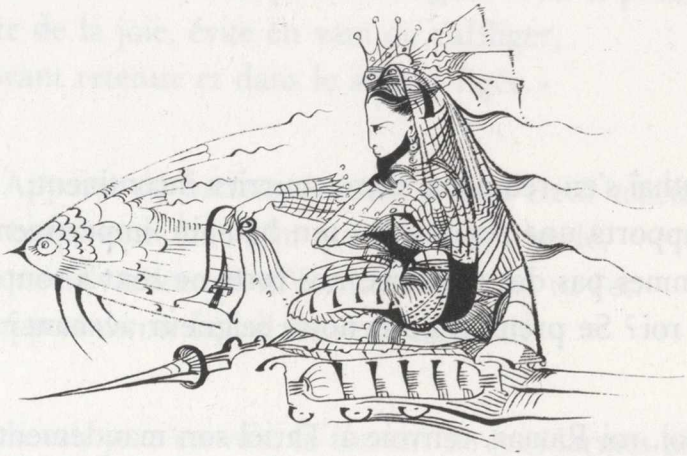
394 « On lut : « Moi, roi Ramaz, renvoie à Tariel son mandement.
J'ai pris acte de ton message avec un grand étonnement !
Tu mandes un seigneur ayant des peuples le commandement ?
Je ne désire désormais entendre pareils boniments. »

395 « Je donnai l'ordre aux lieutenants, l'armée devait se rassembler.
Les Indiens vinrent plus nombreux qu'étoiles au ciel constellé,
Arrivés de près ou de loin, on vit les guerriers défiler,
Les armées couvrirent les champs, les sommets et les défilés.

396 « Sans s'attarder dans leurs maisons, les vassaux à la hâte viennent,
Je passe en revue les guerriers, j'admire leur tenue indienne,
Bravoure, alignement, vaillance autant de qualités anciennes,
La prestance de leurs coursiers et leurs armures khorezmiennes.

397 « Arborant le rouge et le noir, je levai du roi l'étendard,
Dès l'aube, à mes nombreux guerriers je donnai l'ordre de départ,
Toutefois, je me morfondais, comme égaré dans le brouillard :
« Comment marcher sans le concours du soleil aux bienfaisants dards ? »

398 « Je fus triste en rentrant chez moi, en proie à l'invisible rage,
Des larmes de feu s'épandaient, leur flot débordant le barrage.
Ô destinée prédestinée à ne m'envoyer que l'orage !
Toucher la rose de sa main sans la cueillir n'est qu'un mirage ! »



XVI. ENTREVUE DE TARIEL ET DE NESTANE

399 « Lorsqu'un messager pénétra dans ma chambre, je m'étonnai :
Attristé, je reçus d'Asmath une lettre à moi destinée.
J'y lus : « Ton soleil veut te voir, de te joindre il a ordonné,
Mieux vaut venir au rendez-vous que de pleurer ta destinée. »

400 « Dans la mesure qu'il seyait je fus transporté et content.
À la nuit j'entrai au verger, de la main poussant le battant,
Où j'avais déjà vu Asmath, je l'aperçus le cœur battant,
« Lion, me dit-elle en riant, suis-moi, car ta lune t'attend. »

401 « Nous entrâmes dans le palais à terrasses, allâmes vers
Le lever de lune éclairant de sa lumière l'univers ;
Assise derrière un rideau, elle apparut vêtue de vert.
Corps et visage intimidants, de la beauté elle est l'avers.

402 « Sur le tapis je posai pied, mon feu apaisé, écarté,
La nuit du cœur se dissipa, surgit un pilier de clarté.
Elle siégeait sur un coussin, passant le soleil en beauté,
Ses yeux abaissés me lançaient le dard d'un regard exalté.

403 « Puis à Asmath : « À l'amirbar offre un siège pour qu'il s'assoie ! »
En face du soleil splendide Asmath pose un coussin en soie.
Je m'assieds, mon cœur affligé se fait réceptacle de joie.
Comment, en évoquant ces faits, mon âme à la vie ne sursoit ?

404 « Elle dit : « Tu fus chagriné de repartir sans entretien.
Fleur des champs, loin de ton soleil, tu flétrissais sans mon soutien,
Les larmes en crue, ô narcisse, auront dérangé ton maintien,
Mais par déférence, amirbar, et par pudeur je me retiens.

405 « Quoique la femme devant l'homme ait a montrer`sa retenue,
Il est pis de dissimuler son amertume retenue,
Quand ma bouche te souriait, flambait ma peine contenue.
De t'apprendre la vérité mon envoyée était tenue.

406 « Depuis que nous nous connaissons un même et ardent sentiment,
Sache que j'appartiens à toi et je te le dis fermement,
Le confirmant devant les cieux par les termes de ce serment :
Me privant du neuvième ciel, que Dieu me tue si je te mens !

407 « Va et combats les Cathaïens en parcourant leur territoire,
Que Dieu affermisse ton bras, reviens-nous avec la victoire !
Mais que faire si d'ici là je veux t'admirer dans ta gloire ?
Donne-moi ton cœur, prends le mien, tel est mon souhait péremptoire ! »

408 « Je dis : « Sur ton ordre j'aurais subi le feu qui nous calcine,
Mais puisque tu m'as gracié, que ta beauté ne m'assassine,
Désormais tu es ma clarté et le soleil qui me fascine,
Ton lion vaincra l'ennemi, il le prédit, ne vaticine !

409 « Un mortel n'a reçu de don pareil à celui que je touche,
Dieu nous réserve l'imprévu, c'est pourquoi je ne m'effarouche,
Tu m'enveloppes de ton clair, pénétrant en mon cœur farouche,
Je t'appartiendrai jusqu'au jour où la terre clora ma bouche. »

410 « Dessus le livre des serments je jurai et elle jura,
En ces mots elle confirma son attache sans apparat :
« Si en ton absence quelqu'un peut éblouir mon cœur ingrat,
Sans trêve je me redirai : « Dieu me punira, me tuera ! »

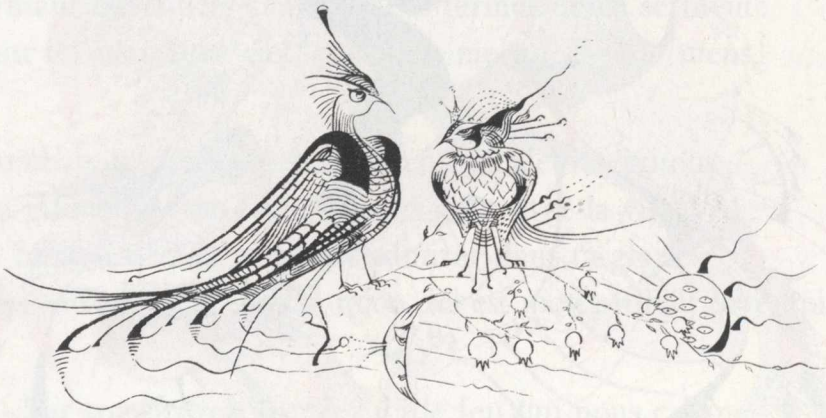
ეროვნული
ბიბლიოთეკა

NESTANE-DAREDJANE

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

411 « Nous devisons et conversons, le temps insensiblement fuit,
Nous échangeons de doux propos et nous goûtons à de beaux fruits.
Quand je me lève pour partir, retenir mes pleurs je ne puis.
La lumière de ses rayons enveloppe mon cœur depuis.

412 « Je languissais loin du cristal, de l'émail, du rubis sans faille,
Le monde se renouvela sous l'action des retrouvailles.
Les rayons, venus du soleil, traversent l'éther et m'assaillent.
Comment, de l'aimée éloigné, mon cœur de pierre ne défaille ? »



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XVII. DÉPART DE TARIEL EN CATHAÏ ET GRANDE GUERRE

413 Monté à cheval, j'ordonnai : « Faites sonner buccins et cors ! »
Puis-je décrire mes guerriers ébranlés d'un commun accord ?
Je partis pour le Cathaï, lion, combattre corps à corps.
Renonçant aux chemins, on dut avancer par des sentiers tors.

414 « Passé la frontière de l'Inde, ayant marché sous un jour flou,
Je rencontrai un messager du khan Ramaz, le grand filou.
Il me dit des propos flatteurs pour apaiser un cœur jaloux :
« Comme je vois, vos boucs indiens sont prêts à dévorer nos loups ! »

415 « Ramaz m'envoyait un trésor dont on n'évaluait le coût,
Me faisant dire : « Épargne-nous, nous sentons déjà le licou,
Le temps de te prêter serment, se boucler autour de nos cous.
Nos têtes, nos enfants, nos biens nous te livrerons sans un coup.

416 « Nous nous repentons des péchés et battons chemin à rebours,
Pardonne-nous au nom de Dieu, arrête guerriers et tambours,
Ne dévaste pas le pays, nous assumerons les débours,
À ta garde nous livrerons sans coup férir châteaux et bourgs. »

417 « Au jugement de mes vizirs je décidai de me remettre.
« Jeune, dirent-ils, à nous, vieux, cette audace tu peux permettre :
L'ennemi est rusé, jadis ses actes nous pûmes connaître,
Évitons d'avoir à pleurer notre massacre par ces traîtres !

418 « Nous te conseillons de partir en emmenant des soldats braves,
Tes guerriers te suivront de près et t'informeront tes esclaves,
S'ils sont francs, qu'ils prêtent serment, tu ne leur feras pas d'entraves,
Mais ils s'insurgent, les félons, que ton courroux les broie et brave ! »

419 « J'appréciai de mes vizirs le conseil, l'option prudente,
Je répondis : « Ô roi Ramaz, ta défense en vain tu n'édentes,
Plutôt que de murs et remparts, il s'agit d'union, d'entente,
Je viendrai sans armée chez toi, car ta souplesse est évidente. »

420 « Je choisis trois cents combattants pour me suivre dans mon parcours,
Je laissai les autres sur place et leur adressai ce discours :
« Vous allez marcher dans mes pas, me réservant votre concours,
Soyez près de moi, accourez au premier appel de secours. »

421 « Je marchai trois jours, puis je vis un second messager du khan.
Il m'offrait de nouveaux présents et de nombreux habits clinquants,
Il faisait dire : « Je voudrais te voir, vigoureux, dans mon camp,
D'autres cadeaux t'y attendront, agréables et éloquents. »

422 « L'envoyé reprit : « Prête foi à ce qu'on t'annonce en mon nom,
Je me rendrai au rendez-vous, à te rencontrer nous tenons. »
Je répondis : « Dieu m'est témoin, je n'y renonce et ne dis non,
Comme un père et un fils soyons reliés par de doux chaînons. »

423 « Je descendis au bord du bois, dans un lieu calme qui me plut,
On y revit des messagers : en un respectueux salut
Ils me remirent un présent — des coursiers m'étant dévolus —
Me disant : « Notre roi attend avec plaisir le bienvoulu. »

424 « Ils me dirent : « Le roi t'apprend : J'avance vers toi à mon tour,
Parti de chez moi, je pourrai te rencontrer au point du jour. »
Je fis dresser aux messagers de belles tentes de velours,
Je les fis coucher côte à côte, ayant souhaité le bonjour.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

425 « Jamais un acte de bonté, semble-t-il, ne sera perdu.
Un messager vint me chercher et me dit d'un air entendu :
« Si grande est ma dette envers vous que mon dévouement vous est dû.
Vous sacrifier, vous trahir me sont agissements indus.

426 « Dans mon enfance j'ai été choyé, élevé par ton père,
Je viens d'apprendre le complot des gens qui contre toi opèrent.
Rose et cyprès inanimés me seraient vision amère.
J'aimerais t'exposer les faits, daigne m'entendre sans colère.

427 « Sache que ces gens ont ourdi une trahison vile et plate :
Cent mille guerriers en un lieu sont rassemblés à cette date,
Trente mille ailleurs sont cachés, et on t'y convoque à la hâte,
Ne prenant de précautions, du danger imminent tu tâtes.

428 « Par le roi et quelques soldats tu seras dignement reçu,
Mais, te flattant, ils vont passer les cuirasses à ton insu,
L'armée resserrera le cercle au signal de fumée perçu,
Contre un seul mille combattants auront sans doute le dessus. »

429 « Je remercie le messager d'un élan vif et spontané :
« Si je ne péris, tu seras, plus qu'en un rêve, fortuné !
Rejoins tes amis à présent, ils ne doivent rien soupçonner.
Si j'oublie ton noble service, à jamais que je sois damné ! »

430 « À personne je n'en parlai, je le pris comme des potins.
Advienne ce qui adviendra, puisque tout conseil est tout un.
Mais j'envoyai des messagers transmettre à mes guerriers lointains :
« Dépêchez-vous de pénétrer dans ce pays ultramontain ! »

431 « À l'aube aux messagers j'adresse une harangue et les invite :
« Vous direz à Ramaz : Vers toi à mon tour je marcherai vite. »
Puis je chemine un demi-jour, ne me cache et malheur n'évite :
La Providence nous gérant, vie et mort à son gré gravitent.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

432 « Du haut d'un rocher dans le champ monter la poussière observai-je,
Je me dis : « C'est le roi Ramaz. Quoiqu'il me réservât un piège,
Ma lance et mon glaive tranchant viendront à bout du sortilège. »
Un plan d'action aux guerriers j'exposai en sage stratège.

433 « Je leur dis : « Frères, ces gens-là ourdissent notre trahison,
Votre bras ne faiblira pas, des traîtres vous aurez raison,
L'âme de qui meurt pour ses rois monte au ciel, digne d'oraison !
Marchons contre les Cathaïens, honorons épées et blasons ! »

434 « D'une voix claire et fermement je dis de passer les armures,
Nous mîmes heaumes et hauberts, nos cœurs vers le combat se murent,
J'alignai l'armée, je fonçai et chevauchai à toute allure.
Ce jour mon glaive ne cessa d'occire et susciter murmures.

435 « Nous approchâmes, sur nos corps ils virent briller les cuirasses,
On me rapporta le propos du roi rusé et coriace :
« À présent notre bonne foi est hors doute, mais que sera-ce ?
De vous voir armés nous meurtrit, car nous ne tendons de tirasse. »

436 « Je répondis : « Je sais, hélas, ce que contre moi tu ourdis,
Ce que vous avez ruminé ne se fera jamais, pardi !
Ordonne, venez m'attaquer dans les règles, d'un pas hardi,
Je saisis le glaive à mon tour et contre vous je le brandis ! »

437 « Quand le messager repartit, la rupture était presumée.
Leur intention s'avéra avec le signal de fumée,
L'armée sortit de l'embuscade où notre flair l'avait humée,
Ils ne me nuirent, grâce à Dieu, mais la haine fut allumée.

438 « Je pris ma lance, me couvris du casque, ajustant le haubert,
Je m'apprêtai pour le combat, désirant de croiser le fer.
Je fis un bond long d'une toise et j'avançai comme l'éclair,
En face l'armée s'alignait, prête à endurer les revers.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

439 « Je m'approchai, en me voyant, ils crièrent à l'insensé,
D'un pas ferme j'allai là-bas où guerriers étaient amassés,
J'en frappai un : le cavalier et son destrier affaissés,
Ma lance brisée, je bénis, mon glaive, qui t'a repassé !

440 « Comme un faucon je m'abattis dans une mêlée de perdrix,
Je cognai deux soldats entre eux, j'entassai guerriers ahuris,
L'assaillant que je rejetai pivota en toupie, meurtri,
Deux colonnes j'exterminai, sous mes coups l'ennemi périt.

441 « Réunis, ils m'ont entouré, et il se fit un grand combat.
Il suffit que je touche un preux, ruisselant de sang il s'abat.
J'en fendis un : comme un bissac sur son cheval il retomba.
Je tiens l'adversaire en respect, on me fuit dans un branle-bas.

442 « De la colline, vers le soir, on entendit leur éclaireur :
« Retirez-vous sans plus tarder, le ciel nous montre sa fureur,
Une poussière monte en trombe, elle nous emplit de terreur,
Ces innombrables cavaliers semblent être nos massacreurs. »

443 « Les guerriers laissés en retrait me suivirent comme un essaim,
Ils avaient avancé de nuit, en ayant appris mon dessein.
Les voici débordant le champ, les monts alentour en sont ceints.
Ils paraissent battant tambour, faisant résonner le buccin.

444 « À leur vue l'ennemi s'enfuit, nos cris de guerre le harcèlent,
L'arme au poing, nous passons le champ, du combat jaillit l'étincelle,
Je croise l'arme avec Ramaz, je le fais tomber de la selle,
On fait prisonnier l'ennemi, sans tuer la victoire on scelle.

445 « L'arrière-garde rattrapa les fuyards et les déserteurs,
Ils furent saisis, jetés bas, humiliés par les vainqueurs,
Après une nuit sans sommeil, ils eurent leur part de malheur,
Même ceux qui n'étaient blessés poussaient des sanglots de douleur.

446 « Puis pour souffler nous sautons bas sur le champ fumant de bataille.
Un glaive m'effleura le bras, en y laissant comme une entaille.
Les guerriers viennent m'admirer, et de louanges ils m'assaillent,
Les mots leur manquent à ces fins, ils n'en trouvent guère qui vaillent.

447 « Des honneurs qu'on me témoigna un homme en aurait eu assez,
Les uns me bénissaient de loin, d'autres venaient pour m'embrasser.
Mes magnanimes précepteurs versèrent des pleurs amassés,
Étonnés, ils virent les corps que je pourfendis, terrassai.

448 « Mes guerriers de par le pays s'en furent lever le tribut,
Ils rentrèrent les bras chargés, puis chacun s'égaya et but,
Je permis de verser le sang et le vallon en fut imbu.
On m'ouvrait les portes des bourgs, sans combat j'atteignais mon but.

449 « Je dis à Ramaz : « J'ai appris ton projet vil et subversif,
Essaye de te disculper maintenant que tu es captif,
Ne fortifie pas de châteaux, remets-moi tes forts défensifs,
Sinon pourrais-je pardonner un obstiné et un fautif ? »

450 « Ramaz dit : « Me voici réduit. Daigne ma peine mitiger.
Permets-moi d'envoyer un grand d'expresse mission chargé,
À se rendre les châtelains il saura, crois-moi, engager,
Entre tes mains, sans différer, je déposerai ce que j'ai ! »

451 « Je lui donnai un de ses grands et des guerriers pour l'escorter,
Ils ramenèrent devant moi les châtelains déconcertés,
Ils durent me rendre leurs forts, la guerre fut à regretter,
J'eus un butin incomparable en richesse et en quantité.

452 « J'éperonnai mon destrier et fis le tour du Cathaï :
Sans fraude on m'apporta les clefs de trésors qui m'ont ébahi,
Je rendis les gens au foyer : « Vivez sans peur, sans être haïs,
Mon soleil ne vous a brûlés, mon feu ne vous a envahis. »

453 « Tour à tour j'ai examiné de près des trésors fabuleux,
De vouloir les énumérer serait vain et fastidieux,
Un voile étonnant, merveilleux j'ai pu admirer en un lieu,
Si seulement tu l'avais vu, tu n'en aurais pas cru tes yeux !

454 « Je n'ai pu identifier ni le travail ni le tissu,
J'eus beau le montrer, on y vit un miracle par Dieu conçu,
La trame n'en transparaissait ni en dessous ni au-dessus,
On l'eût dit forgé dans le feu, d'une forge insolite issu !

455 « Je réservai cette merveille à mon soleil éblouissant,
Je mis de côté pour le roi de rares joyaux ravissants,
J'en chargeai mulets et chameaux, au jarret ferme, dix fois cent,
Je lui signalai, par ailleurs, le dénouement des faits récents. »

XVIII. TARIEL ADRESSE UN MESSAGE AU ROI DES INDES ET REVIENT VICTORIEUX

456 « Je lui écrivis : « Ô mon roi, votre destin n'est pas bâtard !
Les Cathaïens m'ayant trompé, de dégâts ils eurent leur part,
C'est aussi la raison pourquoi je vous en informe si tard,
J'ai captivé leur souverain, je le conduis vers vos remparts. »

457 « Le Cathaï pacifié, ce pays dépendant je quitte.
Mon roi, pensai-je, par mes soins de nombreux trésors vous acquîtes. »
Je prends des buffles : les chameaux seuls du chargement ne s'acquittent.
Je conquis la gloire et l'honneur, ainsi de mes vœux je suis quitte.

458 « Je rentrai ramenant le roi de Cathaï rendu captif.
En Inde je fus accueilli par mon précepteur attentif,
Je ne saurais te répéter, sans rougir, ses mots laudatifs !
À ma blessure il appliqua baume et pansement adhésif.

459 « Dans l'attente du roi le camp de tentes se couvre et voici
Que le monarque y vient, me parle, à ma vue il se radoucit.
Le roi nous convie au festin, oubliant chagrins et soucis,
Il me regarde tendrement auprès de sa personne assis.

460 « En fête se passe la nuit, chacun s'ébaudit et jubile.
Le matin nous quittons le camp et faisons notre entrée en ville.
Le roi ordonne : « Rassemblez mes guerriers braves et habiles,
Menez céans le Cathaïen, des prisonniers la suite vile ! »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

461 « Je conduisis le roi Ramaz devant ses rayons en faisceau,
D'un œil tendre le roi le vit, comme un nourrisson au berceau,
Il traita le traître à l'égal de ses véridiques vassaux.
D'un homme de cœur et d'honneur c'est là l'inimitable sceau !

462 « Hospitalier et chaleureux il se montra au Cathaïen,
Il eut avec le roi captif un courtois, seyant entretien.
À l'aube on m'appela, le roi me dit sa parole de bien :
« Apprends-moi, peux-tu pardonner ses torts à l'ennemi ancien ? »

463 « Je lui répondis : « Puisque Dieu pardonne aux hommes leurs péchés,
Soyez clément pour celui qui ses forces vives a gâché. »
Il dit à Ramaz : « Sache donc, absout je vais te relâcher,
Mais je ne dois pas te revoir d'un forfait nouveau entaché ! »

464 « Cent fois cent drachmes de tribut versera l'ennemi hautain,
Diverses soies il fournira, du fin brocart et du satin.
Puis on vêtit le roi Ramaz, ses courtisans hier mutins,
Graciés on les renvoya, point de rancune on ne leur tint.

465 « Le Cathaïen sut gré au roi, s'inclina dans un bas salut,
Disant : « Dieu me fait repentir, jetant sur moi Son dévolu,
Tue-moi si je pèche à nouveau, prive mon âme du salut ! »
Puis il repartit, emmenant ses notables, sans tarder plus.

466 « À l'aube de la part du roi on apporta un ordre à moi :
« De notre séparation viennent de s'écouler trois mois,
De flèche je n'ai décoché ni goûté volaille ou chamois,
Allons chasser, si tu n'es las et si d'un cœur dispos tu m'ois. »

467 « Arrivé au palais je vis dans la cour grouiller des guépards,
Les faucons emplissaient la place et vous fixaient de toutes parts,
Le roi rayonnait en soleil et était prêt pour le départ.
Il se réjouit de me voir, sur mes traits le bel air épars.

468 « Il dit à sa femme en secret, de sorte que je ne l'entende :
« Tariel, de guerre rentré, est à la vue comme une offrande,
Ses rayons éclairent les cœurs et la nuit opaque pourfendent.
Fais, je t'en prie, sans différer ce qu'à présent je te demande.

469 « De ce que sans toi j'ai conçu ma suggestion te renseigne,
Puisque nous avons de concert destiné notre fille au règne,
Que chacun voit l'arbre d'Eden et de sa beauté qu'il s'imprègne !
Soyez au palais toutes deux, qu'en vos couleurs ma joie se teigne ! »

470 « Nous avons chassé dans les champs, au pied du mont, dans le vallon,
Chiens de chasse nous secondant, nombreux éperviers et faucons.
Nous ne tardâmes à rentrer, empruntant un chemin pas long,
Nous n'avons même pas joué, comme d'habitude, au ballon.

471 « Je parus en robe à festons. Les chemins, les rues, les terrasses
Regorgeaient de gens. Il n'y eut de citadins qui se terrassent.
Ma rose ne connaissait plus de larmes qui sur elle errassent.
Mes admirateurs sont pâmés : la vue du vainqueur les terrasse.

472 « Rare trophée du Cathaï, me sied un voile ou une écharpe.
Pendant que j'avance, me suit des regards le tir qui me frappe.
Avec le roi j'entre au palais : ni soupir ni mots ne m'échappent ;
Mais la vue des joues de soleil me fait tressaillir et m'écharpe.

473 « Je vois mon soleil revêtu d'une robe d'un pâle orange,
Derrière elle en groupes serrés une armée d'eunuques se range,
Rues, maisons, la ville en entier s'emplissent de clarté étrange.
Perles et coraux jumelés la rose découvre ou engrange.

474 « J'avais en écharpe le bras que le coup ennemi blessa.
La reine se leva du siège, au-devant de moi s'avança,
Elle m'accueillit comme un fils, sur les joues-roses m'embrassa,
Me disant : « Il n'est d'ennemi qui devant toi ne s'abaissât. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

475 « Les souverains comblent mes vœux près d'eux à table m'asseyant,
En face de moi le soleil éclaire mon cœur défaillant.
Nous nous regardons en secret dans un silence bienséant,
Quand j'en détourne le regard, la vie ne m'est plus que néant.

476 « Le festin était abondant à l'image de leur puissance,
Un œil humain n'a jamais vu de semblable réjouissance !
La coupe en turquoise ou rubis offrait sa précieuse essence.
Le roi garda ivrogne et sobre et ne toléra point d'absences.

477 « J'accède à la félicité renaissante quoi que l'on fasse,
En feu j'admire mon soleil quand même il s'éclipse ou s'efface.
Je préserve mon cœur dément des gens et de leurs volte-face.
Ô suprême félicité de mirer l'amour face à face !

478 « Silence ! » dit-on aux jongleurs, et cessèrent leurs chants aimables.
Les souverains me dirent : « Fils, Tariel, joie inénarrable !
Notre victoire nous émeut, et nos ennemis elle accable,
Les gens se vantent d'avoir vu le triomphateur dont on hâble.

479 « À renouveler tes habits comment de sang-froid nous résoudre
Lorsque le combat acharné les illumine de ses foudres ?
Accepte de nous cent trésors, que d'or ton parcours ils saupoudrent !
Sans fausse honte et à ton goût des habits tu te feras coudre. »

480 « De ces cent trésors octroyés on me présenta les cent clefs,
Je bénis mes hauts bienfaiteurs et je les saluai, comblé,
Puis tous deux — soleils des soleils — ont les caresses redoublés.
Puis-je énumérer les présents offerts aux combattants zélés ?

481 « Le roi se rassoit, rebondit la joie que le chant véhicule,
Le banquet se poursuit, le luth et la lyre des airs modulent.
La reine s'éloigne à l'instant où le jour cède au crépuscule.
Jusqu'aux frontières du sommeil nous festoyons en noctambules.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

482 « Nous nous séparons à la fin, ne pouvant plus vider les coupes.
J'entre dans ma chambre à coucher navré, mon souffle s'entrecoupe,
Captif, je ne peux apaiser le feu qui me ronge et m'éhoupe,
Je la revois, sa vision dans le jour naissant se découpe. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XIX. LETTRE DE NESTANE-DAREDJANE À SON BIEN-AIMÉ

483 Mon serf apparaît devant moi et, baissant la voix, il me mande :
« La dame au visage voilé à vous entretenir demande. »
J'imagine, le cœur battant, celle vers qui mes pensées tendent.
Les pas précipités d'Asmath mes tourments, mon souffle suspendent.

484 « J'accueille en Asmath l'envoyée de celle qui régit mes heures,
Je l'empêche de s'incliner, d'un baiser d'ami je l'effleure,
Je la conduis jusqu'au divan, auprès d'elle assis je demeure.
Je l'interroge : « Le cyprès a-t-il regagné sa demeure ?

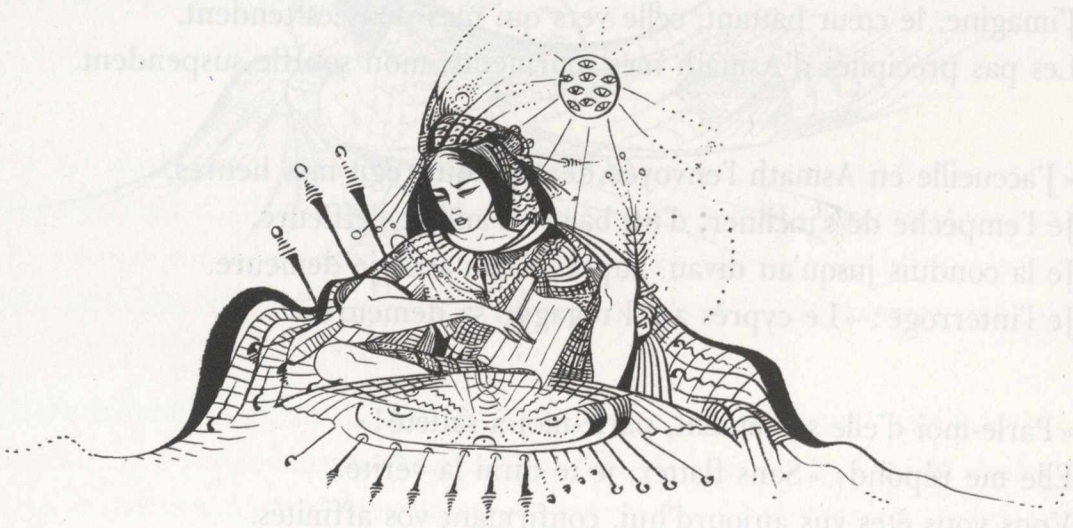
485 « Parle-moi d'elle seulement, parle-moi à satiété ! »
Elle me répond : « Sans flatter, je te dirai la vérité.
Vous vous êtes vus aujourd'hui, confirmant vos affinités.
Elle te destine à nouveau des paroles d'aménité. »

486 « De l'astre éclairant l'univers Asmath me remit le message.
J'y lus : « Je viens de contempler le pur rubis de ton visage,
Combattant, brave cavalier, tu es de la beauté l'image,
Ce n'est pas sur un propos vain que mes pleurs te rendent hommage.

487 « Quoique pour te glorifier mon Dieu la parole m'octroie,
En ton absence me pâmant, je ne puis te louer sans toi,
Le jais reluit et, au verger, la rose pour son lion croît ;
Je jure de n'être qu'à toi sur ton soleil et sur ma foi !

488 « Tu ne te morfonds pas en vain, versant de larmes le torrent,
Éloigne de toi le malheur, je ne veux plus te voir pleurant !
Nos admirateurs respectifs entre eux ne sont point tolérants,
Fais de ton voile un voile à moi, vidant ainsi leur différend.

489 « Offre-moi en présent d'amour ce voile qui tantôt t'allait,
Tu seras content de revoir sur ton amante ton reflet.
À ton tour, si tu tiens à moi, mets au poignet mon bracelet,
Soit-il de cette unique nuit l'impérissable feu follet ! »



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XX. TARIEL PLEURE ET DÉFAILLE

490 Son malheur croissant mille fois, Tariel pleure comme un fauve,
Il dit : « Elle l'avait porté jadis au poignet, saine et sauve ! »
Il prend en main le bracelet, don de rose, pas de guimauve,
Le porte aux lèvres, défaillant, son âme vers les morts se sauve.

491 Comme un mort au seuil de la tombe, il gît sans force et mal en point,
Sur sa poitrine à deux endroits on voit la trace de son poing.
Le long des joues griffées d'Asmath le cours des pleurs ne cesse point,
Elle verse de l'eau au preux et lui apporte son appoint.

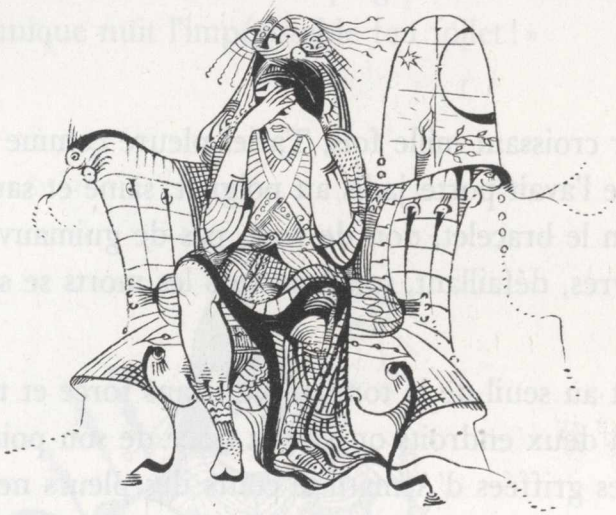
492 Avtandil poussa un soupir voyant le preux inanimé,
Asmath gémissait et perçait les pierres de pleurs comprimés.
Enfin l'eau éteignit le feu, le chevalier dit ranimé :
« Je vis, me laissant sur mon sang par le monde à nouveau dîmer ! »

493 Livide et le regard hagard, il se soulève l'air souffrant,
Sa rose blanchit et devient aussi pâle que le safran,
Longtemps il se tait sans rien voir, dans sa tourmente s'engouffrant,
Il regrette de n'être mort, du lien terrestre il n'est franc.

494 Il dit à Avtandil : « Malgré que je sois saisi de folie,
Apprends l'histoire de l'aimée et de ma vie ensevelie.
Tu n'as pu rencontrer ma joie, celle dont le sort me spolie.
Je m'étonne de rester sauf quand à la vie rien ne me lie !

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

495 « J'eus plaisir à revoir Asmath aussi fidèle qu'une sœur,
Je lus la lettre, je devins du bracelet le possesseur.
Je le passai, puis j'enlevai l'œuvre de l'habile tisseur,
Ce voile qui couvrait mon chef d'une étoffe sans épaisseur. »



ეროვნული ბიბლიოთეკა

XXI. LETTRE DE TARIEL À SA BIEN-AIMÉE

496 J'écrivis : « Mon cœur fut touché, soleil, de tes rayons tenaces,
Ils m'enlevèrent à la fois mon agilité, mon audace,
Insensé, je fus ébloui par ta beauté et par ta grâce.
Quel service pouvais-je offrir à ton âme, dis-moi, de grâce ?

497 « Tu m'as déjà octroyé vie, ne disjoignant l'âme du corps,
Je compare l'instant présent au temps de ton accueil accort.
Ton bracelet m'est parvenu, il m'est signe de notre accord.
Ai-je senti pareille joie à quelqu'occasion encor ?

498 « Désireux de te contempler, je t'envoie un voile à mon tour
Et ce vêtement sans égal parmi les superbes atours.
Ne me laisse pas défaillant, délivre-moi par ton retour !
Trouverai-je mon répondant dans le vaste monde alentour ? »

499 « Asmath se leva et partit. Je me couchai et m'assoupis,
Mais soudain en rêve je vis ma bien-aimée, j'eus un répit ;
Je m'éveillai, elle partit, la vie fut un fardeau bien pis,
Je ne pus entendre sa voix et ne dormis plus, de dépit. »

XXII. CONSEIL EN VUE DU MARIAGE DE NESTANE-DAREDJANE

500 « Je fus convoqué au palais, la nuit passée, au jour levant,
Quand j'appris l'ordre, je partis l'exécuter en coup de vent.
En présence des souverains je vis trois notables savants,
Quand j'entrai, on me fit asseoir sur un siège placé devant.

501 « Le roi dit : « Dieu nous a fait vieux, les forces vives nous délaissent,
La jeunesse s'évanouit, voici arriver la vieillesse,
Un fils ne nous fut pas donné, notre fille luit sans faiblesse,
Nous la considérons en fils dont l'absence point ne nous blesse.

502 « Il lui faut un digne mari, mais encor doit-on le trouver
Pour le former à notre image, à notre trône l'élever,
Lui remettre notre royaume et voir notre État conservé,
Pour éviter d'être défaits et pouvoir l'ennemi braver. »

503 « Je dis : « On ne saurait d'un fils dissimuler au cœur l'absence,
Mais la présence du soleil nourrit l'espoir et nous encense,
Celui que vous lui destinez saura ce qu'est la jouissance.
Que pourrai-je dire de plus ? Nous vous devons obéissance. »

504 « Puis le conseil délibéra, mon cœur meurtri ne s'épancha,
« Il serait, me dis-je, indécent que mon propos les empêchât ! »
Le roi dit : « Si le souverain du Khorezm, le grand Khorezm-Chah,
Nous cède son fils, on dira que la balance se pencha. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

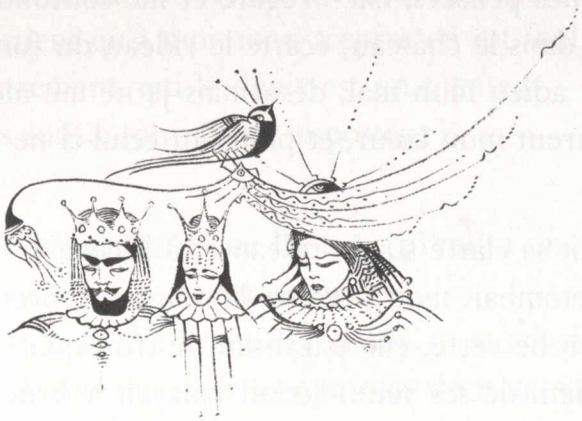
505 « Le choix semblait être à l'avance envisagé et décidé,
Ayant échangé des regards, les conseillers l'ont concédé,
Essayer de s'y opposer eût été un vain procédé.
Mon cœur se froissait, languissait, réduit en cendres, excédé.

506 « La reine dit : « Le Khorezm-Chah est invincible sur son trône,
Y a-t-il meilleur prétendant que l'héritier de sa couronne ? »
A-t-on vu débattre en public un avis que la reine prône ?
Je donne mon consentement, ce jour mon âme m'abandonne.

507 « On envoya au Khorezm-Chah, demander son fils, un courrier,
On lui fit dire : « Notre État se voit dépourvu d'héritier,
Notre fille est à marier, de nous quitter il lui messied,
Si tu nous accordes ton fils, nous l'accepterons volontiers. »

508 « Le messager rentra chargé d'habits somptueux, de tissus.
Khorezm-Chah apprit la nouvelle et avec transport la reçut,
Il dit : « Ce à quoi nous rêvions, Dieu nous l'octroie à notre insu !
Quel autre parti plus flatteur aurions-nous trouvé ou perçu ? »

509 « Le roi envoya à nouveau des messagers au fiancé,
Leur disant : « Rentrez sans tarder vous pliant à l'ordre lancé. »
Je gagnai la chambre à coucher par le jeu de balle lassé,
La tristesse envahit mon cœur, le malheur me tint enlacé. »



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXIII. ENTRETIEN DE TARIEL ET DE NESTANE-DAREDJANE ET LEUR DÉCISION

510 Accablé par le désespoir, je faillis me percer le sein,
Mais vint le serviteur d'Asmath, et je redevins fier et sain.
Je lus le mot qu'il me remit : « Corps de cyprès, suis ce dessein :
On voudrait te voir sans tarder, présente-toi du sabre ceint. »

511 « Peux-tu percevoir mon transport ? À cheval j'allai au verger,
Près de la tour je vis Asmath, vers elle je me dirigeai,
De larmes versées récemment son visage était ravagé.
Elle avait hâte de me voir ; triste, je ne l'interrogeai.

512 « Son air maussade m'opprima, mais je me tus et ne le dis.
Elle ne me souriait plus comme elle l'avait fait jadis,
Et sur son visage meurtri la pluie de larmes m'interdit.
Plutôt que de guérir ma plaie, la cruelle l'approfondit.

513 « Elle détourne mes pensées, elle m'égare et me confond,
Puis m'introduit dans le château, écarte le rideau du fond.
Je vois ma lune : adieu mon mal, désormais je ne me morfonds,
Ses rayons entourent mon cœur, et pourtant celui-ci ne fond.

514 « L'ombre tamisait sa clarté sur le rideau et à l'écart,
De ses épaules retombait mon présent, l'écharpe en brocart,
Sur le divan, en robe verte, elle paraissait de trois quarts,
Les larmes coulaient de ses yeux, l'éclair balayait le brocard.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

515 « Couchée au pied d'un roc, je vois la panthère au cri de tonnerre,
Surpassant le cyprès d'Eden, le soleil, la beauté lunaire.
Mon cœur est transpercé, Asmath m'assoit loin du tortionnaire.
Elle se redressa, fronça le sourcil, ses yeux fulminèrent.

516 « Elle dit : « Tu as pu venir, toi qui tes paroles abjures ?
Je suis étonnée de te voir, traître perfide, vil parjure !
Mais le ciel et notre Seigneur sauront châtier ton injure ! »
Je répliquai : « Quelle est ma faute ? Éclaire-moi, je t'en conjure ! »

517 « Je dis : « Je ne puis te répondre avant de connaître l'affaire,
En quoi consiste mon péché, contre toi qu'ai-je bien pu faire ? »
Elle poursuivit : « Que dirai-je au fourbe pour le satisfaire ?
Comment ai-je pu me tromper ? Le feu me brûle et ne diffère !

518 « Ignores-tu de l'héritier du Khorezm-Chah l'engagement,
Toi qui fus présent au conseil, qui donnas ton consentement,
Qui bafouas la sainteté et l'intégrité du serment ?
À l'aide de Dieu je pourrai détruire ton agissement !

519 « As-tu oublié tes soupirs, tes pleurs débordant le rivage,
Les docteurs qui perdaient espoir, doutaient de l'effet du breuvage ?
À quoi comparer ton mensonge infâme, ton patelinage ?
Je vais oublier l'oublieux, qui sera lésé davantage ?

520 « Je prédis : droit ou de travers vienne à l'Inde l'usurpateur,
Le pouvoir n'appartient qu'à moi, mon sceptre en est seul détenteur.
Il n'en sera pas autrement, qui le dénie est un menteur
Et tes affabulations sont à ton image, imposteur !

521 « Hors des Indes tu pâtiras tant que Dieu ne prendra ma vie
Et si tu me désobéis, ton âme te sera ravie !
À trouver ma pareille, au ciel levant les mains, je te convie ! »
Le preux s'écrie : « Malheur à moi ! » — paroles de larmes suivies.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

522 Il reprit: « À ces mots l'espoir m'est revenu en un instant,
Mes yeux distinguaient à nouveau son rayonnement éclatant.
Depuis, dément, je l'ai perdue et je vis encor nonobstant!
Es-tu fait pour boire mon sang, monde cruel et inconstant?

523 « J'avais aperçu le Coran posé ouvert à son chevet,
Je le pris, mon amante et Dieu je louai comme il se devait,
Puis je dis : « Soleil, me brûler jusqu'à la cendre tu pouvais,
Mais puisque tu m'as épargné, entends comment je te servais.

524 « Si le propos que je tiendrai est celui d'un traître et félon,
Que le ciel courroucé me prive à jamais de tes chauds rayons!
Mais si tu veux bien m'écouter, tu connaîtras chaque jalon. »
« Parle donc! » fit-elle, inclinant sa belle tête avec aplomb.

525 « J'osai poursuivre : « Si, Soleil, en parjure ici je converse,
Que Dieu m'écrase en Son courroux, que Son tonnerre me renverse!
Quel autre soleil ou cyprès son ascendant sur moi exerce?
Mais puis-je demeurer vivant si une lance me transperce?

526 « Le roi me convoque au palais avec ses conseillers de choix.
Ils avaient, paraît-il, pour toi d'un époux arrêté le choix.
Non pas de m'insurger contre eux, de m'incliner le sort m'échoit,
Je me dis : « Donne ton accord, dissimule que ton cœur choit! »

527 « Puis-je résister au conseil si Pharsadan, aveuglé, croit
Que l'Inde n'a pas d'héritier et qu'elle restera sans roi?
À Tariel, pas à autrui, revient ce royaume de droit,
Que l'on invite qui l'on veut à récolter le désarroi!

528 « Je me dis : « Il faut rechercher d'urgence un autre expédient,
Tu dois dégager le noyau, trop de pensées expédiant! »
Comme un fauve, mon cœur fuyait dans les champs, n'y remédiant.
À qui te céderais-je avant de te voir me répudiant? »

ENTRETIEN DE NESTANE ET DE TARIEL

529 « J'immolai mon âme à son cœur, mon château devint un bazar.
La pluie glacée se réchauffa. La rose éclôt. Heureux hasard !
Je vis des perles que cernaient des coraux en queue de lézard.
Elle dit : « Comment t'ai-je cru capable d'agir en gueusard ?

530 « Désormais je ne croirai plus ta trahison, ta félonie,
Celle qui dira que tu as renié Dieu, sera honnie !
Demande au roi de m'épouser, ta succession ne renie !
Toi et moi serons souverains, c'est la solution bénie. »

531 « Naguère irritée, hors de soi, elle condescend, s'adoucit,
Comme le soleil dans le ciel, comme la lune s'éclaircit.
Je fus honoré de ses soins, auprès de sa personne assis,
Nous causâmes en paix, le feu ne m'avait plus à sa merci.

532 « Elle dit : « Un sage ne doit se permettre un acte hâtif,
Il doit choisir ce qui est mieux, céder au monde fugitif.
Si tu n'admets le fiancé, je crains le roi impératif,
Pour l'Inde la discorde étant un fort mauvais dérivatif !

533 « Le sort du fiancé au mien s'il arrive que l'on conjugue,
Nous serons séparés, le noir dominera la pourpre en fugue,
Nos épreuves centupleront, eux autres connaîtront la fougue.
Mais on ne saurait tolérer que le vil Persan nous subjugue ! »

534 « Je répondis : « Ne plaise à Dieu de te le donner pour mari !
Arrivé en Inde, je vais l'éprouver, il sera marri,
À ses sujets je montrerai le pouvoir d'un cœur aguerri,
Ils seront pris au dépourvu, par ma dextre ils auront péri ! »

535 « À femme sied propos de femme, en baissant les yeux, elle dit,
Ne verse point du sang de trop, suis à la lettre mon verdict :
Quand ils viendront, tue le promis, épargne ses gens interdits.
Lorsque la justice a raison, même un arbre sec reverdit.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

536 « Lion supérieur aux héros, chevalier brave et non bravache,
Tue en secret le fiancé, et que ton armée ne le sache,
N'extermine pas ses guerriers tels des ânes ou bien des vaches —
Un homme peut-il accepter que le sang innocent le tache ?

537 « Après l'avoir assassiné, parle à mon père ; l'air pressant,
Dis-lui : « Jamais l'Inde ne doit être la curée des Persans,
De mon bien je ne céderai une drachme, m'asservissant,
Je transformerai en désert ta ville si tu ne consens. »

538 « Ne parle pas de ton amour, dissimule ta passion.
Ainsi tes arguments auront l'impact de la conviction ;
Le roi te priera, tête basse et saisi d'admiration,
Il me concédera à toi pour un règne d'affection. »

539 « Au sage conseil j'adhérai, il me convainquit et me plut,
Je menaçai mes ennemis de sévices sans tarder plus.
Puis je me levai pour partir, me retenir elle voulut,
Je fus tenté de l'embrasser, mais je n'osai, irrésolu.

540 « Je tarde de me séparer, puis comme un dément je la quitte,
Asmath me reconduit en pleurs, elle me console et m'acquitte,
Mon malheur s'accroît mille fois, ma félicité en est quitte,
Je soupire : « Ébats de mon cœur, mourez, dans la joie vous naquîtes. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXIV. ARRIVÉE DU PRINCE DE KHOREZM EN INDE POUR LES NOCES ET SON ASSASSINAT PAR TARIEL

541 « Voici venir le fiancé ! » annonce un messager exprès.
Le malheureux, il ignorait quelle fin Dieu lui préparait !
Le roi est gai et prévenant, comblé et joyeux il paraît,
D'un signe de tête il m'enjoint d'approcher et m'asseoir auprès.

542 « Il me dit : « Pour moi ce jour-ci incarne la joie, l'allégresse !
Fêtons la noce, couronnons cette entreprise avec adresse ;
Que nos trésoriers, chargés d'or, devant nous céans comparaissent.
Nous distribuerons largement, que pauvres et riches s'empressent. »

543 « Aux quatre coins j'expédiai mes gens apporter les trésors,
Le fiancé ne tarda point, on le reconnut à son port.
Les Khorezmiens se rapprochant, les nôtres sortirent dehors,
La terre ne put contenir, assemblés, armées et renforts.

544 « Le roi ordonna : « Dans le champ vous allez des tentes dresser,
Avec sa suite le promis invitez à s'y délasser ;
L'armée l'accueillera sans toi, au début ce sera assez,
Tu le rencontreras ici, tu n'as pas à te déplacer. »

545 « Des tentes de satin carmin accueillent les preux qui bivouaquent.
Le fiancé descend ; ce jour relève du faste de Pâques.
Des courtisans sont assemblés sous un ciel paradisiaque,
Les guerriers se mettent en rangs, ils forment des carrés opaques.

ASSASSINAT DU FILS DU KHOREZM-CHAH

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

546 « Ayant accompli mon devoir, je m'éloignai sans plus attendre,
Exténué, j'entrai chez moi avec le désir de m'étendre,
Mais le messager m'apporta une lettre d'Asmath la tendre :
« Le cyprès élancé voudrait le plus tôt possible t'entendre. »

547 « Sans descendre de mon coursier, j'allai où l'on me convoqua.
À Asmath éplorée je dis : « Ces larmes, qui les provoqua ? »
Elle répondit : « Avec toi de pleurer on a plus d'un cas.
Sans cesse auprès du beau cyprès puis-je faire ton avocat ? »

548 « Nous entrâmes et je la vis, sourcils froncés, sur ses coussins,
Ensoleillant sa résidence, elle apposait à l'air son seing.
Elle me dit : « Qu'attends-tu donc ? C'est le jour de notre dessein !
M'aurais-tu à nouveau trompée, étouffant en toi le tocsin ? »

549 « Je m'en retourne sans un mot, car son propos blessant me fâche,
Lançant : « Tu verras si je veux t'obtenir et si je le tâche !
Si femme m'incite au combat, serait-ce que je deviens lâche ? »
Je rentrai chez moi décidé d'exécuter ma sombre tâche.

550 « Je donne l'ordre à cent guerriers : « Préparez-vous pour le combat ! »
Nous passons la ville à cheval sans coup férir ni branle-bas.
Sous sa tente dort le promis. Soudain je pénètre là-bas.
Horreur ! Sans croiser nos épées, à la sauvette je l'abats !

551 « Je tranche le pan de la tente, ouvrant un passage à ma taille.
Je saisis l'homme par les pieds, le cogne au pilier sans un « aïe ! »
La garde a un cri de frayeur à vous retourner les entrailles
Et moi, je m'éloigne au galop, vêtu d'une cotte de mailles.

552 « Aux cris d'alarme on me suivit, mais déjà loin je galopais.
Ceux qui osèrent m'approcher, de coups mortels je les frappai.
J'avais un bourg fortifié, imprenable et aux murs épais,
Je pus l'atteindre sain et sauf et m'y réfugier en paix.

553 « Je dépêchai des messagers prévenir mes guerriers sans bruit :
« J'attends mes fidèles ici : celui qui veut m'aider me suit ! »
Sans se lasser, des cavaliers me poursuivent tard dans la nuit,
Mais à ma vue on lâche pied, on sauve sa tête et l'on fuit.

554 « À l'aube levé, équipé, lorsque la clarté du jour croît,
Je vois des messagers du roi arriver au nombre de trois.
Voici ses mots : « Dieu est témoin, je t'élevai en fils de roi,
Pourquoi donc altérer ma joie, me réduisant au désarroi ?

555 « Pourquoi du sang de l'innocent avoir entaché mon palais ?
Ma fille te plaisait ; pourquoi me cacher que tu la voulais ?
Les vieux jours de ton précepteur tu as assombri, immolé.
Depuis ce jour jusqu'à ma mort vis loin de moi en exilé ! »

556 « Je fis dire : « Mon souverain, je suis plus ferme que le cuivre,
Sinon de honte je mourrais, n'ayant plus de force pour vivre !
Un monarque aime la justice et à la lettre il doit la suivre :
Par ton soleil, je ne veux point ta fille. Mais faut-il poursuivre ?

557 « Les salles du trône à ton gré dans les Indes tu départages,
Des royaumes que tu reçus à moi seul échoit l'héritage,
Les autres héritiers sont morts, ton pouvoir grandit davantage,
Le trône me revient de droit, et je n'admets pas de partage !

558 « Sur ta vertu, tu fus injuste et ceci mon courroux soulève.
Une fille te fut donnée et non pas le fils de tes rêves,
Accordant l'Inde à Khorezm-Chah, à moi qu'est-ce que tu réserves ?
Tolérerai-je un autre roi pendant que je porte le glaive ?

559 « Je n'ai que faire de ta fille, éloigne-la et marie-la !
Mais l'Inde m'appartient, chacun doit se souvenir de cela !
Celui qui la convoitera, je l'enverrai dans l'au-delà !
Tue-moi si j'appelle au secours quelqu'un pour mettre le holà ! »

XXV. TARIEL APPREND LA DISPARITION DE NESTANE-DAREDJANE

560 Quand partirent les messagers, je défaillis et m'affolai.
De mon aimée ne sachant rien, j'étais sidéré et brûlé,
Sur la muraille je montai et regardai dans la vallée.
J'appris une atroce nouvelle et ma vie ne s'est envolée.

561 « Voyant deux personnes à pied, je vais vers elles dans la brume.
La femme est suivie d'un valet, je m'écrie avec amertume :
Car c'est Asmath, cheveux au vent, le sang sur son visage écume.
Elle ne me sourit pas comme elle le faisait de coutume.

562 « L'apercevant, je suis troublé, mon esprit à sa vue s'indigne,
Je crie de loin : « Qu'arrive-t-il, que nous veut la flamme maligne ? »
En pleurant elle m'interpelle, avec peine elle se résigne :
« Dieu assombrit de son courroux du ciel serein le bleu insigne. »

563 « Je répétai : « Qu'arrive-t-il ? Annonce-moi la vérité ! »
À nouveau elle sanglota, brûlée d'un feu sans charité,
Elle ne disait le dixième, en mots, de sa calamité,
Le sang lui rougissait le sein, de ses joues ayant dégoutté.

564 « Elle enchaîna : « Je dirai tout, car je n'ai rien à te cacher.
Comme je vais te réjouir, tu pourras ma soif étancher :
Prive-moi de vie par pitié, je t'en prie, tue-moi sans broncher,
Par l'amour de ton Dieu, tu peux au monde mon âme arracher ! »

DAVAR BAT NESTANE

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

ეროვნული ბიბლიოთეკა

565 « Elle dit : « Le promis tué, la nouvelle se répandit,
Le roi, accablé de douleur, sursauta, navré, et bondit,
Il tonna et te réclama, en blasphèmes se répandit.
On ne te trouva pas chez toi, le roi, fâché, se morfondit.

566 « On lui dit : « Il n'est plus ici, de la ville il franchit la porte. »
Le roi répondit : « Je le sais, je comprends ce qu'on me rapporte :
Il aime ma fille et son coup sanglant sur le rival se porte,
D'être séparés les amants de mauvaise grâce supportent.

567 « Je jure à présent de mon chef que périra ma sœur aimable :
Je la prie d'élever ma fille, elle tend les filets du diable !
Les dépravés, qu'ont-ils promis à cette matrone intraitable ?
Plutôt que de la gracier, je renonce à Dieu ou l'accable ! »

568 « Fidèle à sa règle, le roi jurait rarement de sa tête,
Le cas échéant, chose dite était aussitôt chose faite.
Quelqu'un qui connaît la coutume, apprenant que le roi s'entête,
En touche deux mots à Davar, espionne des cieux parfaite.

569 « Un ennemi de Dieu va donc trouver la sœur du roi, Davar :
« Ton frère a juré de sa tête et on le dit de verbe avare. »
Elle répond : « Dieu est témoin, je suis innocente, bavard !
Des amants causant mon décès je m'acquitterai sans retard ! »

570 « Ma maîtresse était en l'état où la vit vue éblouie,
L'écharpe que tu lui offris s'était sur elle épanouie,
Davar jurait et marmonnait des paroles jamais ouïes :
« Garce, pourquoi me tuera-t-on ? Ta joie sera évanouie !

571 « Tu fis tuer ton fiancé, femme dévergondée, catin !
Pourquoi paierai-je de mon sang l'existence que tu éteins ?
Mon frère me tuera pour cause : ainsi ma promesse tu tins ?
De par Dieu, tu ne reverras l'assassin qui de sang te teint ! »

ENLÈVEMENT DE NESTANE-DAREDJANE

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

572 « De Nestane elle s'empara, défit ses longs cheveux touffus,
La meurtrit, la couvrit de bleus, couronnant l'heure de l'affût.
Nestane gémit, sanglota, opposant un muet refus.
Ses plaies saignaient, l'esclave noire en aucune aide ne lui fut.

573 « Rassasiée enfin de bleus, Davar s'apaise et s'assagit.
On voit deux esclaves aux traits évoquant les traits des Kadjis.
Un coffre, transporté par eux, près de la victime surgit,
Ils y déposent le soleil, désormais par leurs lois régi.

574 « Par la fenêtre vers la mer ils emportent la prisonnière.
Davar dit : « Pour ce que j'ai fait qui ne me lancera des pierres ?
Avant que le roi ne me tue, je me fermerai les paupières ! »
Elle se frappa du poignard, et son sang coula en rivière.

575 « Comment m'a épargnée la lance et comment suis-je encore en vie ?
Règle son compte à qui te dit des nouvelles que l'on n'envie !
De par les cieux, que ce fardeau, que cette vie me soit ravie ! »
En sanglotant, elle versait des larmes jamais assouvies.

576 « Je lui dis : « Calme-toi, ma sœur, car tu n'as point commis de crime,
Je me dois de la rechercher, se démener à rien ne rime !
Je franchirai les rocs, les eaux, j'irai par-delà les abîmes ! »
Je deviens muet, et mon cœur durci en rocher se comprime.

577 « Mon infortune me rend fou, un tremblement subit me gagne.
Je dis à mon cœur : « Ne meurs pas, mais va rechercher ta compagne,
Plutôt que de rester couché, bats sans relâche la campagne.
Des fidèles l'heure a sonné, qui le désire m'accompagne ! »

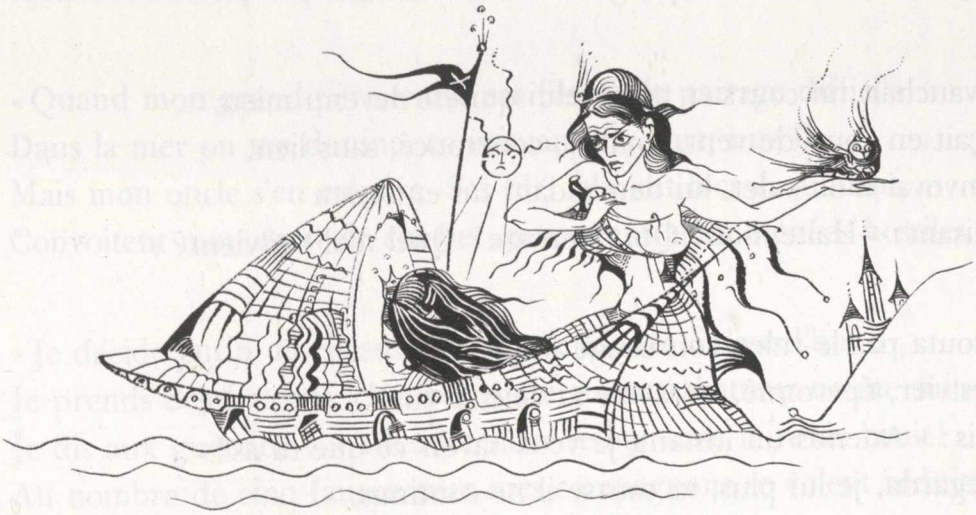
578 « Je m'armai, je pris le cheval qui battait le sol harnaché,
Cent soixante excellents guerriers ont leurs montures enfourché,
Nous franchîmes seuil et palier, de partir je me dépêchai.
Arrivés au bord de la mer, nous y vîmes barque et nocher.

579 « Dans cette barque, sans tarder, je démarrai et pris le large,
Je ne manquai aucun vaisseau qui nous croisait, bateau ou barge,
Je me démenais et en vain je scrutais du regard leur charge.
Dieu m'aurait-il abandonné au désespoir et à la rage ?

580 « L'année s'écoula, douze mois durèrent pour moi comme vingt,
Quelqu'un ayant vu mon soleil pas même en rêve ne survint,
Ma suite périt, mes efforts demeuraient infructueux, vains.
Je dis : « Je ne puis murmurer, je me plie au projet divin. »

581 « Je regagnai la terre, las de la mer, de ses maléfices,
Mon cœur sauvage n'en voulut du vizir ni de ses services.
Je perdis mes gens dévoués, mes compagnons sans artifice,
Mais Dieu ne délaissera point l'homme qu'Il voue au sacrifice.

582 « Il me reste deux serviteurs en plus de mon Asmath fidèle,
L'apaisement du pauvre cœur et le conseil je reçois d'elle.
Sur l'amante je n'apprends point pour une drachme de nouvelles,
Je trouve ma joie à pleurer et mes larmes se renouvellent. »



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXVI. TARIEL RENCONTRE NOURADIN-PRIDON ET ENTEND SON HISTOIRE

583 Poursuivant de nuit le chemin, je vois des jardins sur la côte
Qui semblent annoncer un bourg. De près nous distinguons des grottes.
Mon mal me détourne des gens, la joie de la rencontre il m'ôte.
Sous des arbres majestueux à bas de mon cheval je saute.

584 « Se restaurèrent mes valets, au pied de l'arbre je dormis.
Maussade je me relevai, l'esprit sombre et le cœur démis,
Sur mon amante je n'appris un mot de vrai ni un demi,
À pétrir de larmes les champs, à la pleurer je me remis.

585 « J'entendis des cris, j'aperçus au loin un preux qui s'en allait,
À cheval il longeait la mer, souffrant d'une cruelle plaie,
Il tenait un glaive brisé d'où du sang rouge ruisselait,
Il menaçait ses ennemis, se plaignait et les accablait.

586 « Il chevauchait un coursier noir, celui qui est devenu mien,
Il avançait en coup de vent, sombre, courroucé, sans lien.
Je lui envoyai mon valet, lui demandant un entretien
Et lui disant : « Halte, lion ! Qui t'outrage ? Quel mal t'advient ? »

587 « Il n'écouta pas le valet, son visage ne se mua.
Mon destrier, éperonné, à travers sa voie se rua.
Je lui dis : « Attends un instant, je veux savoir ce que tu as ! »
Il me regarda, je lui plus, sa course il ne continua.

588 « Il me fixa, invoquant Dieu : « Comment fis-Tu croître un tel arbre ? »
Puis me dit : « Entends à présent mon récit aux couleurs macabres.
Je prends pour des boucs des lions qui ne m'épargnent, me délabrent !
Ils me trahissent, désarmé, avant que je n'aie pris mon sabre. »

589 « Je lui dis : « Descendons au pied de ces arbres hospitaliers !
Un preux ne bronche sous les coups d'ennemis, soient-ils des milliers. »
Nous fûmes comme père et fils tenant des propos familiers,
Je ne cessais de m'étonner de la beauté du chevalier.

590 « L'un de mes valets, médecin, a pu lui bander sa blessure,
Tirer les flèches de la chair, soigner leurs atroces morsures.
Je lui demandai : « Qui es-tu, quelle atteinte ta dextre endure ? »
Il consentit à raconter, maudissant sa mésaventure.

591 « Il dit : « Je ne sais qui tu es, à quoi puis-je te comparer ?
Pourquoi, naguère épanoui, dans le déclin tu comparais ?
Qu'est-ce qui fait jaunir tes traits de roses et de jais parés ?
Pourquoi Dieu éteint-Il le cierge, allumé par Lui, égaré ?

592 « Je possède non loin d'ici la ville de Mulgazanzar,
J'ai pour nom Nouradin-Pridon, je suis de ces lieux le césar.
Dans mon royaume vous voici par l'effet d'un heureux hasard.
Mon domaine, quoique petit, est beau à inspirer les arts.

593 « Quand mon grand-père, entre ses fils, fit le partage difficile,
Dans la mer on me destina, constituant ma part, une île,
Mais mon oncle s'en empara. Ses fils, m'ayant blessé, jubilent,
Convoitent mon droit de chasser, ne cessent leurs menées hostiles.

594 « Je décide enfin de chasser le long de la côte aujourd'hui,
Je prends des faucons, c'est pourquoi aucun rabatteur ne me suit.
Je dis aux guerriers : « Attendez mon retour sans faire de bruit ! »
Au nombre de cinq fauconniers mes compagnons se voient réduits.

595 « Embarqués à bord d'un bateau, nous passons les eaux d'un détroit,
Sans me méfier des cousins, je m'estime dans mon bon droit.
Ceux-ci, nous voyant peu nombreux, me trouvent faible, maladroit.
Je chasse, mais mon hallali semble assourdi dans ces endroits.

596 « Ils se courroucent de me voir présomptueux et négligent,
Un bateau barre mon chemin, je suis entouré par leurs gens.
Je vois mes cousins à cheval, décidés et intransigeants,
Ils s'abattent sur mes guerriers, en personne les assiégeant.

597 « J'entendis des cris, j'aperçus l'éclat des sabres qu'on leva,
Je pris la barque au batelier et je ne poussai qu'un seul « Va ! »
J'entrai en mer, et des guerriers une tempête me brava ;
Du plaisir de me voir couler, le sort, sans doute, les priva.

598 « Encor d'autres nombreux guerriers à ma poursuite se dépêchent,
Ils m'entourent de tous côtés, car de face je les dépêche
Dans l'onde amère de la mer ; mon dos sert de cible à leurs flèches.
Les miennes épuisées, mon fer brisé, plus rien ne les empêche...

599 « À cheval je saute à la mer, ne résistant à leur carnage,
Puis, sous les regards étonnés, je sors de la mer à la nage.
Mes compagnons sont abattus, et sur les flots leurs corps surnagent.
J'extermine les poursuivants, comme il sied en bon cousinage.

600 « À Dieu de décider d'éteindre ou de préserver mon flambeau !
Mais j'espère venger mon sang, en les réduisant en lambeaux !
Ni le coucher ni le lever aux perfides ne sera beau
Et pour célébrer leur trépas, j'offrirai leur chair aux corbeaux ! »

601 « Ce preux me plaît, gagne mon cœur et mon sentiment n'est pas feint,
Je lui dis : « Patiente un peu, tu pourras assouvir ta faim,
Ma dextre te secondera, sache qu'ils trouveront leur fin,
Devant nous deux ils trembleront et bientôt ils seront défunts ! »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

602 « Je poursuivis : « Tu ne connais pas encor mes mésaventures,
Je pourrai te les raconter, si le temps permet l'ouverture. »
Il répondit : « Quelle autre joie serait de la même nature ?
Ma vie entière t'appartient jusqu'au seuil de ma sépulture. »

603 « Sa ville parut à nos yeux, petit joyau sans oripeaux,
Ses guerriers avançaient, couverts de cendre et se griffant la peau :
Elle tombait, jonchait le sol en avalanche de copeaux.
Ils embrassaient leur roi, baisaient le fer du sabre et le pommeau.

604 « Je plais aux mulgazanzarais, me trouvant beau, ils s'emerveillent ;
J'entends : « Soleil, tu as changé le temps au beau depuis la veille ! »
La ville caresse la vue, elle recèle des merveilles,
Les gens sont vêtus de brocart, homme et femme à sa tenue veille. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXVII. TARIEL VIENT EN AIDE À PRIDON

605 Il se rétablit et bientôt aurait pu soutenir la guerre.
Nous équipâmes les guerriers et mîmes à l'eau les galères.
Pour ne défaillir à sa vue, à Dieu un mortel doit complaire.
À présent je te conterai le combat du preux exemplaire.

606 « J'apprends les projets ennemis, pourquoi le fer des casques luit,
Leurs bateaux avancent vers moi au nombre de sept ou de huit,
Je les attaque sans tarder, l'ennemi à la rame fuit,
Du talon je coule une barque, en femmes ils crient sans appui.

607 « D'un navire ennemi j'approche et je le saisis par la poupe,
Je le renverse et je le noie comme une vilaine soucoupe !
Les autres fuient vers les abris et abandonnent leurs chaloupes.
Mes exploits ne sont point blâmés, mais magnifiés par les troupes.

608 « Sortis de mer, nous débarquons, la cavalerie nous attaque,
Nous réengageons le combat bravant les armes qui se braquent.
Je vois Pridon à l'action : furieux, l'ennemi il traque,
Ce lion, soleil et cyprès terrasse, pourfend et matraque.

609 « Il jette bas d'un coup d'épée ses deux cousins qui lâchent bride,
Leur tranchant la main au poignet, il les transforme en invalides
Et les liant l'un contre l'autre, il les traîne d'un pas rapide.
Les ennemis versent des pleurs, les siens louent le preux impavide.

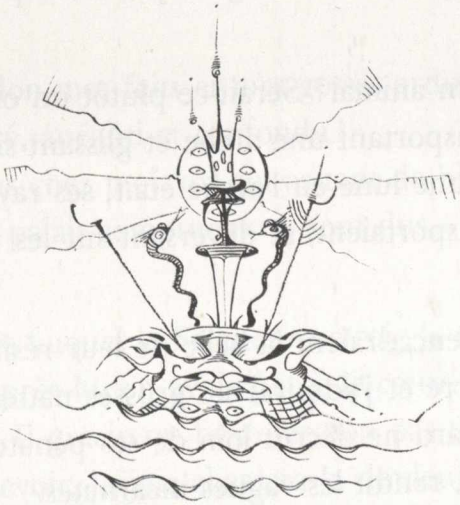
ეროვნული
ბიბლიოთეკა

610 « En poussière nous réduisons la troupe de ces vils faquins,
Nous nous emparons de la ville avec le concours de chacun,
Puis de pierres nous les criblons, ramollis tel du maroquin.
On ne saurait évaluer le butin en or ou sequins.

611 « Pridon regarda les trésors avant d'y apposer son sceau.
Il emmena ses deux cousins captifs et privés de vaisseaux.
Pour venger son sang, il versa par les champs le leur en ruisseaux.
On dit de moi : « Dieu soit loué qui fit cyprès un arbrisseau ! »

612 « Dans la ville nous avons vu en liesse les citadins,
Les acrobates défilaient, de même que les baladins,
On entendait nous encenser, moi-même et le roi Nouradin :
« Versé par vos nobles épées, coule encor le sang des gredins ! »

613 « Les guerriers me crient : « Roi des rois ! », Pridon connaît l'apothéose.
Se tenant pour des serfs, mes gens en seigneurs ils métamorphosent.
Mais, triste, ils ne m'ont jamais vu de la gaîté cueillir les roses.
Il n'est pas aisé de conter mon histoire et j'en suis morose. »



ეროვნული ბიბლიოთეკა

XXVIII. PRIDON CONTE L'HISTOIRE DE NESTANE-DAREDJANE

614 Chassant un jour près de la mer, avec Pridon nous devisions.
Nous montâmes sur un rocher délestés de provision.
« L'élément liquide s'étend, me dit-il, sans divisions,
Et le hasard m'offrit ici une insolite vision. »

615 « L'histoire contée par Pridon n'eut guère le parfum du nard :
« Pour me distraire je m'en vais un matin chasser, goguenard,
Sur terre mon cheval ressemble au faucon, sur mer, au canard,
De ce roc je suis l'épervier au vol ralenti et traînard.

616 « Parfois je considère au loin la mer du haut de la montagne.
Je vois un objet indistinct : de quelle présence il témoigne ?
À une vitesse inouïe il avance et la côte gagne,
En conjectures je me perds et du regard je l'accompagne.

617 « Je pensai : « Est-ce un animal ? Serait-ce plutôt un oiseau ? »
C'était un bateau transportant une arche et glissant sur les eaux.
Des noirs le tiraient, une lune en l'arche était, ses rayons au
Septième ciel me transportaient, se déversant sur les roseaux.

618 « Deux esclaves noirs encadraient la belle de leur résine ate,
Ils la déposèrent à terre et j'admirai ses grosses nattes.
L'intensité de son regard ne décrût loin de ses pénates,
Elle illumina l'univers, rendit les vagues incarnates.

619 « Ma joie fut d'angoisse mêlée à la vue d'êtres immoraux.
J'aimai la rose qu'épargna la neige aux flocons sidéraux.
Je pensai : « Je vais m'élancer, tirer mon sabre du fourreau !
Quelqu'un m'échappa-t-il jamais quand je chevauchai mon moreau ? »

620 « J'éperonnai mon destrier, dans l'herbe haute chevauchant,
Néanmoins, j'arrivai trop tard, la voile en mer se détachant,
Le bateau s'éloignait baigné des rayons du soleil couchant,
Elle partit, me délaissa, me livrant au feu desséchant. »

621 « Pridon acheva son récit, le feu me devint plus cuisant,
Je sautai bas de mon cheval, l'épreuve au pis me réduisant,
Je versai des larmes de sang, en reproches vains m'épuisant.
Je dis : « Tue-moi avant qu'un autre ait pu voir l'arbre séduisant ! »

622 « Ma conduite étonne Pridon, mes sautes d'humeur sont étranges,
Mais il me console et me plaint, à ses pleurs les miens il mélange,
Il me sermonne comme un fils, veut savoir ce qui me démange.
Des larmes brûlantes, perlant le long des joues, en neige changent.

623 « Malheur à moi, s'écrie Pridon, à quoi bon ce récit j'émis ? »
Je réponds : « Ne te morfonds pas, ton propos n'y est qu'à demi !
Cette lune appartient à moi, c'est pourquoi le feu me démit.
Je te conterai à présent mon histoire et soyons amis. »

624 « Je représentai à Pridon mes faits et mes gestes ardus,
Il dit : « Me voilà égaré, anéanti et confondu !
Roi des Indes, tu viens chez moi, toi qui as tant de biens perdu,
Éloges et trône royal, palais somptueux te sont dus. »

625 « Il reprit : « Du cyprès auquel le Seigneur octroie la splendeur,
Il détourne la lance après lui en avoir percé le cœur.
En coup de tonnerre, Il gracie un brave et non pas un trembleur,
Il ne va pas nous décevoir, la joie chassera la douleur. »

626 « Éplorés, au fond du palais nous voici seuls, loin des oreilles.
Je dis à Pridon : « Puisque Dieu ne créa pas âme pareille,
Je n'ai point d'autre compagnon. Que plus rien ne nous dépareille !
À présent que je te connais, ma douleur, mes maux tu enrayes !

627 « Si mon sort ne me contredit, je serai ton ami fidèle,
Aide-moi d'un mot, d'un conseil, puisque tu me vois privé d'ailes.
Que faire, comment parvenir à être joyeux auprès d'elle ?
Si j'échoue, plus un seul instant je ne veux de vie-haridelle. »

628 « Il dit : « Puis-je attendre de Dieu un plus honorifique sort ?
Roi de l'Inde, arrivant ici, de la défaite tu me sors,
Je ne demande d'autre grâce à part celle qui en ressort !
En esclave je m'emploierai à ne servir que ton essor.

629 « Du monde entier nous accueillons en cette ville les navires,
Et les nouvelles de partout convergent ici, vers nous virent.
Quant à la flamme qui te brûle, il se peut que des gens la virent,
Dieu pourrait te récompenser, désignant ceux qui la ravirent.

630 « Dans les ports proches et lointains nous expédierons nos marins,
Ils sauront retrouver la lune et la source de nos chagrins.
En attendant, sois patient, conserve ton esprit serein,
Quel que soit le malheur, la joie à la fin au repli l'astreint. »

631 « Ses hommes furent appelés devant Pridon au même instant.
Il ordonna : « Embarquez-vous, fouillez les mers et, nonobstant
Les obstacles, trouvez la belle, à la joie de ce cœur constant.
Plutôt que sept maux ou bien huit, affrontez mille en persistant ! »

632 « Il précipita ses guerriers aux quatre coins dans tous les havres,
Ordonnant : « Cherchez-la partout, foulez, s'il le faut, des cadavres. »
L'attente m'est soulagement, l'incertitude ne me navre,
Ma belle absente, je connais, à ma honte, des joies sans affres !

633 « Pridon fit ériger pour moi, en lieu seigneurial, un trône,
Il dit : « Longtemps je me leurrais, ne distinguant pas ta couronne :
Tu es le grand souverain d'Inde, en ce monde rien ne t'étonne !
Quel mortel a-t-il hésité à faire sien ce que tu prônes ? »

634 « Mais nos messagers — pour tout dire et pour abréger le récit —
En vain battirent les chemins, en vain leurs jours ont rétréci,
Ils rentrèrent sans rien savoir et sans aucun détail précis.
À nouveau je versai des pleurs, l'image du monde noircit.

635 « Je dis a Pridon : « Quelle horreur, ce jour terne qui se consume !
Dieu m'est témoin, je n'aime pas qu'en mots le passé on exhume.
Sans toi les jours comme les nuits sont aussi noirs que du bitume.
De toute joie je suis privé, mon cœur livré à l'amertume.

636 « Puisqu'à présent je n'attends plus de mon amante des nouvelles,
Je ne puis demeurer ici, les journées fuient et se nivellent ! »
Lorsque Pridon entend ces mots, ses pleurs ardents se renouvellent,
Il me dit : « Frère, désormais ma vie tourne en heures cruelles ! »

637 « Ils ne purent me retenir, quoique redoublant les efforts,
Les guerriers s'approchaient de moi pour m'apporter le réconfort,
Ils pliaient genoux, m'embrassaient, avec eux je pleurais plus fort :
« Ne t'en va pas, daigne nous prendre en esclaves comme renfort ! »

638 « Je dis : « La séparation, pareillement qu'à vous, me pèse,
Mais vous savez que sans l'aimée je ne connais ni joie ni aise,
Je ne renonce à ma captive, elle cause votre malaise.
Que personne ne fasse obstacle à mon départ, ne vous déplaise ! »

639 « Puis Pridon m'offrit ce cheval, en me l'amenant par les rênes.
Il me dit : « Soleil et cyprès, il est digne que tu l'étrennes.
Je sais qu'il ne te faut plus rien et je ne blâmerai l'étrenne,
Pourvu que ce coursier t'agrée et sa fougue te rassérène ! »

640 « Pridon me reconduit, tous deux nous versons des pleurs à grands flots,
On se sépare en s'embrassant, poussant des soupirs et sanglots.
L'armée pleura sincèrement et non pas en vides grelots.
D'un maître et d'un disciple ainsi la séparation se clôt.

641 « Après avoir quitté Pridon, ma recherche je réitère.
Je traverse océans et mers, et je fais le tour de la terre,
Mais je ne trouve de mortel de mon secret dépositaire.
Je deviens semblable à un fauve, et mon cœur affolé se terre.

642 « Je me dis : « À quoi bon encor pérégriner et naviguer ?
Peut-être auprès des animaux mon cœur se sentira plus gai ! »
À Asmath et à mes valets sept ou huit propos j'alléguai :
« Vous pouvez vous plaindre de moi, je sais vous avoir fatigués.

643 « Regagnez vos foyers, tâchez de porter secours à vous-mêmes,
Détournez-vous des pleurs brûlants que mes yeux sans cesse parsèment ! »
Ayant entendu ce propos, à peine furent-ils à même
De répliquer : « Que nous dis-tu ? Loin de l'oreille un tel blasphème !

644 « A part toi, nous ne désirons d'autre suzerain ou patron !
Dieu ne veuille nous séparer des traces de ton coursier prompt !
Nous souhaitons te contempler, ô beauté que nous admirons ! »
Le destin rend l'homme indolent et son bonheur il interrompt.

645 « Je ne pus renvoyer mes serfs simplement d'un geste de main,
Mais je quittai les lieux sur terre habités par le genre humain,
Les gîtes des boucs et des cerfs sont mes abris sans lendemains,
Parcourant les monts et les vaux, je trace de nouveaux chemins.

646 « Je vois des cavernes creusées par les devs, et laissées désertes,
Je tue ces êtres au combat, les quelques survivants désertent,
Les hauberts ne les aidant pas, de mes valets j'essuie la perte.
Le monde s'attriste à nouveau, et d'embruns ma peau est couverte.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

647 « Voici, frère, depuis ce jour c'est ici que je dépéris,
J'erre, dément, à travers champs, je pleure et défaille ahuri.
Cette femme ne me délaisse et son cœur par le feu est pris.
Il n'est que la mort pour un preux sans espoir de sa dame épris !

648 « La belle panthère incarna pour moi les traits de son visage,
De la peau de cet animal sera ma robe à son image,
Cette femme coud en pleurant de mon amour ce dernier gage.
En vain mon glaive est affilé, puisqu'il ne me tue, me ménage !

649 « Un sage ne peut la louer, même quand il en a envie,
Je pense à mon amour perdu, j'endure et supporte la vie,
Depuis, l'égal des animaux, je ne suis qu'un fauve en survie.
Je ne demande rien à Dieu, sauf que la vie me soit ravie. »

650 Il se frappe et se fend la joue, sa rose il heurte et martyrise,
Le rubis se transforme en ambre et le frêle cristal se brise.
Les larmes, dégouttant des cils d'Avtandil, son visage irisent,
La femme le prie à genoux, mais le preux elle ne dégrise.

651 Enfin, apaisé par Asmath, Tariel dit à Avtandil :
« Je t'ai contenté sans trouver moi-même de plaisir futile,
Celui que tu as entendu, las de la vie, cherche péril.
Chevalier, rejoins ton soleil, car trop longtemps dura l'exil. »

652 Avtandil dit : « De ne te voir soutiendrai-je l'aspérité ?
Si nous nous séparons, mes pleurs couleront d'un cœur irrité.
De grâce, ne m'en veuille pas, je te dirai la vérité :
Celle pour qui tu veux mourir a plutôt la joie mérité.

653 « Même quand un docteur habile est malade et ne tient debout,
Il entend l'avis d'un confrère auquel il fait tâter le pouls,
Qui lui dira quel est son mal et comment en venir à bout.
Le conseil d'autrui est propice à qui veut joindre les abouts.

654 « Écoute ce que je dirai, je parle en sage et ne m'affole :
Plutôt qu'une, il faudrait cent fois entendre la moindre parole !
L'homme au cœur fougueux ne reçoit d'allégement qui le console.
À présent je désire voir celle dont la flamme m'immole.

655 « Je la reverrai, son amour pour moi en sera affermi,
Je lui dirai ce que j'appris, aucune autre affaire ne m'y
Attend. Crois en Dieu et au ciel, je t'en conjure, sois soumis !
Ne renonçons pas l'un à l'autre et jurons de rester amis !

656 « Si pour ta part tu me promets de ne point t'en aller d'ici,
De ne t'abandonner jamais et de t'aider je jure aussi.
À mon retour j'erre pour toi, pour toi je meurs ou réussis.
Dieu aidant, je veux t'empêcher de pleurer celle qui t'occit. »

657 Il répond : « Étranger, si fort tu m'aimes, moi, un étranger ?
Tu es comme le rossignol quittant la rose du verger.
Comment pourrai-je t'oublier, en quoi pourrions-nous diverger ?
Dieu fasse que je te revoie, ô jeune cyprès inchangé !

658 « Si tu reviens, je ne verrai ta personne d'un mauvais œil,
Je n'irai pas à travers champ me muer en cerf ou chevreuil,
Si je te trompe ou si je mens, que Dieu punisse mon orgueil !
Ta présence pourra chasser la tristesse loin de mon seuil ! »

659 Ainsi, se vouant cœur à cœur, les amis prêtèrent serment.
Ces arbres au teint de rubis, aux propos sages et déments
Avaient de l'amour, et le feu brûlait leurs cœurs incessamment.
De la nuit ne se sont quittés les deux amis, beaux et charmants.

660 Avtandil partagea ses pleurs et de ses larmes se para,
Puis à l'aurore il se leva, l'embrassa et s'en sépara.
Tariel était morfondu, ce départ le désempara.
Avtandil franchit les roseaux, et chemin faisant il pleura.

661 Asmath reconduit Avtandil, le conjurant blême, seulette,
Elle le supplie à genoux, élève les mains et halète,
Dans l'attente de son retour se fanera la violette.
Il répond : « Vos images, sœur, au fond de mon cœur se reflètent !

662 « Sans tarder je vous rejoindrai, chez moi je n'atermoierai pas,
Pourvu qu'il ne quitte ces lieux, qu'il ne dirige ailleurs ses pas.
Si dans deux mois je ne suis là, c'est donc qu'un malheur me frappa,
Car de comportement honteux je suis exempt jusqu'au trépas. »

XXIX. RÉCIT DU RETOUR D'AVTANDIL EN ARABIE

663 Avtandil se fraie, attristé, un chemin à travers les laîches,
De sa main se griffant la face et flétrissant ses roses fraîches.
Sur ses traces les animaux, flairant le sang versé, le lèchent.
Il écourte son long parcours, aussi rapide qu'une flèche.

664 Dans les lieux où il a quitté son armée, Avtandil survient.
On se réjouit à sa vue, comme en l'occurrence il convient,
On court le dire à Chermadin, et la nouvelle lui parvient :
« Celui qui changea notre joie en amertume, nous revient ! »

665 Chermadin s'approche, se penche et sur sa main ses lèvres pose,
Il l'embrasse et de pleurs de joie les champs environnants arrose.
Il dit : « Seigneur, est-ce bien vrai ou est-ce vision éclose ?
Suis-je digne que mes yeux voient intacte et vive notre rose ? »

666 Le chevalier en s'inclinant le baiser à son vassal rend,
Lui disant : « Je remercie Dieu de te revoir sauf, déférend ! »
Les courtisans le saluent bas, tandis que l'embrassent les grands,
Jeune ou vieillard se réjouit, joie et contentement sont grands.

667 Ils atteignirent le palais destiné au noble séjour,
La ville entière s'assembla pour le voir, lui dire bonjour.
Exubérant, joyeux et fier, il banquette comme toujours,
Langue ne pourrait exprimer le contentement de ce jour.

668 À Chermadin il raconta son aventure tout entière,
Comment il rencontra le preux passant du soleil la lumière.
Afin de retenir ses pleurs, Avtandil ferma les paupières :
« Sans lui il me serait égal d'avoir palais ou bien chaumière ! »

669 De suite Chermadin apprit au preux les nouvelles locales :
« Les gens ignorent ton départ par volonté seigneuriale ! »
Ce jour Avtandil fait bombance et n'écourte point son escale,
À l'aurore, au soleil levant, il galope sur son cheval.

670 En chemin il ne festoyait et plus guère ne s'isolait,
Chermadin alla de l'avant et, pour l'annoncer au palais,
En trois jours couvrit un parcours auquel dix journées il fallait.
Le lion verrait la beauté qui l'éclat solaire égalait.

671 Il envoie dire : « Roi altier, noble de nature et d'aspect !
J'ose te rapporter ceci avec déférence et respect :
Ignorant tout de l'inconnu, ma quiétude je sapais,
Maintenant je suis renseigné, j'arrive joyeux et en paix. »

672 À Rostévan, monarque fier, munificent et intrépide,
Chermadin s'adresse en personne et sa parole se dévide :
« Avtandil qui trouva le preux paraîtra devant vous splendide. »
Le roi répond : « Dieu m'exauça, et le mystère s'élucide ! »

673 Tinatine ignore la nuit, Chermadin s'adresse à son clair :
« Avtandil vous relatera des nouvelles qui vont vous plaire. »
Plus hardie qu'un soleil, la reine alentour lance des éclairs,
Elle offre à ses gens des présents et les revêt comme des lairds.

674 Le roi chevaucha son coursier et alla au-devant du preux,
Soleil de visage, Avtandil sut gré de l'accueil généreux.
Ainsi se rejoignirent-ils : l'un joyeux, l'autre au cœur fiévreux.
Ce spectacle fit chanceler, comme ivres, des grands vigoureux.

675 Le preux saute bas du cheval et salue le roi avec grâce,
Rostévan, débordant de joie, attire Avtandil et l'embrasse,
Contents ils entrent au palais, l'anxiété ne les harasse.
Le retour du preux les comblant, les courtisans suivent sa trace.

676 Devant le soleil des soleils se rend le lion des lions.
La tendre se dit : « À nos pieds cristal, rose et jais nous lions
Et troquant palais contre ciel changeons la loi du talion.
Qu'à mes côtés arde lion et non pas vil ardélion ! »

677 On donne ce jour un festin, et boissons et mets y déferlent.
Le roi l'admire comme un fils, la voile du regard il ferle.
Au froid de l'hiver sied la neige, à la rose, rosée qui perle.
On offre de riches présents, distribuant drachmes et perles.

678 Les convives sont repartis après avoir mangé et bu,
Le roi garde le chevalier ainsi que les seigneurs fourbus.
Il interroge et Avtandil fait son récit dès le début,
Dit ce qu'il sut de l'étranger, comment il atteignit son but.

679 « Pardonnez-moi si je m'ecrie « Ah ! » lorsque son nom je prononce !
Son visage, tel le soleil, vous réjouit et vous défronce,
Qui le voit, à tout ce qu'il vit jusqu'alors, sans peine renonce.
Malheur à lui, rose fanée, exilée au milieu des ronces ! »

680 Quand on voit du sort inclément un homme malheureux souffrant,
Le roseau devient épineux, le cristal se teint en safran.
Avtandil s'en souvient, aux pleurs, à la rosée ses joues offrant,
Il reconstitue en détail de Tariel le récit franc :

681 « Après avoir chassé les devs, il s'établit dans leurs cavernes,
Le servante de son aimée le sert et près de lui hiverne.
De peau de panthère vêtu, il se glisse parmi les vernes.
À l'écart du monde, le feu insatiable le gouverne ! »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

RENCONTRE D'AVTANDIL ET DE TINATINE

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

682 Ayant terminé le récit de la réclusion rupestre,
Ayant évoqué le soleil illuminant la vie terrestre,
La rose eut plaisir à ouïr louer son invincible dextre :
« Peut-on être plus valeureux, a-t-on vu chevalier plus dextre ? »

683 Tinatine vit avec joie l'inconnu qui se profila.
D'un jour de gaîté, du festin on n'eût pas dit Avtandil las.
Dans sa chambre le serf l'attend, de son soleil un ordre il a :
Son aimée mandait Avtandil, sans dire mot il jubila.

684 Le chevalier part gai, dispos, l'amertume ne le dérange,
Parmi les lions dans les prés s'égare ce lion étrange.
Ornement du monde, le preux reluit d'une beauté sans fange,
Mais sur ordre du cœur, le sien il donne à un autre en échange.

685 De Tinatine le soleil règne allègre et sans disparates.
Cyprès élevé en Eden, baigné par les eaux de l'Euphrate,
De sourcils, de cheveux de jais cristal et rubis vous parâtes.
Sages d'Athènes, louez-la mieux que fait ma parole ingrate !

686 Accueilli par sa bien-aimée, le preux devant elle s'assied,
Les amoureux sont radieux, la jubilation leur sied,
Leur propos est doux et coulant, ils prohibent les mots grossiers,
Elle demande : « As-tu trouvé, bravant le danger, ce sorcier ? »

687 Il répondit : « Quand le souhait d'un cœur est comblé par le monde,
On oublie le jour révolu et l'épreuve qui vous émonde.
J'ai trouvé un corps de cyprès vers qui affluent des mers les ondes,
Un visage pâle de rose empreint de tristesse profonde.

688 « Je vis un cyprès élancé, une rose privée de force
Qui me dit : « Émail et cristal perdus, je pleure ce divorce. »
Depuis, je brûle de son feu et de lui résister m'efforce. »
L'histoire contée par le preux à nouveau Avtandil amorce.

689 Il dit les tourments de la quête et ses obstacles et récifs,
Comment Dieu exauça son vœu, mena à bon port son esquif :
« En fauve il perçoit le séjour dans notre monde fugitif,
Démntt, il erre à travers champs, tantôt pleurant, tantôt pensif.

690 « Son image tu perçois mieux que si mes mots la violaient,
Plus rien ne plaît à qui le vit : ainsi l'enfant se lie au lait.
À sa vue les larmes coulaient, et sa nuit vous étiolait.
La rose se teint en safran et puis prend un ton violet. »

691 Il lui raconta en detail ce qu'il vit ou avait ouï :
« Pareil à la panthère, il vit au fond des grottes enfoui,
Une femme le réconforte et le ranime, évanoui. »
Le sort nous abandonne aux pleurs et plus rien ne nous réjouit.

692 La reine est comblée du récit, la cause du preux elle plaide,
Près de la lune épanouie, une beauté courante est laide.
Elle dit : « Quel conseil donner qui apportât au preux de l'aide ?
Pour guérir sa plaie, y a-t-il entre nos mains quelque remède ? »

693 Le preux répond : « Se fierait-on à un homme inconstant, volage ?
Pour moi il consent à brûler, imbrûlable, en la fleur de l'âge,
Mais j'ai promis de retourner, il attend que je le soulage.
J'ai juré mon soleil en qui j'admire du soleil l'image.

694 « Un ami endure les maux, à l'appel de l'ami répond,
Il donne le cœur pour le cœur, l'amour sert de route et de pont.
De même un midjnour fera sien d'un midjnour le malheur profond,
Sans lui je n'ai droit à ma joie, je me vois flatteur ou fripon. »

695 Le soleil dit : « Tu as chassé de mon cœur le souci intrus :
D'abord, tu me reviens en paix, ayant trouvé le disparu,
Puis l'amour que je t'ai planté dans les épreuves s'est accru.
J'ai le remède pour mon cœur ravagé de feu et recru.

696 « Le sort se moque des mortels comme le beau temps et la pluie :
Tantôt le ciel tonne en colère et tantôt le soleil reluit.
Hier le malheur m'affligeait, aujourd'hui l'heur est devant l'huis.
Si le monde est empli de joie, au centuple rendons-la-lui !

697 « Fidèle au serment, tu ne t'en détournes ni te départis,
De l'attachement pour l'ami tu tireras un seul parti,
Cherchant un remède au mystère au cours du délai imparti,
Mais moi, que ferai-je sans toi, une fois mon soleil parti ? »

698 Le preux dit : « À mes sept douleurs, à ta vue, huit autres sont jointes.
L'haleine ne réchauffe point l'eau gelée et de glace étreinte.
Peut-on embrasser le soleil brillant au ciel et hors d'atteinte ?
Près de toi je ressens un mal, loin de toi mille maux m'éreintent !

699 « Mon errance me pèse, hélas, le feu me brûle, incœrcible !
Mon cœur à la flèche mortelle est exposé comme une cible,
Il ne reste qu'un tiers du temps à vivre à ma chair putrescible,
Les maux que je dissimulais désormais seront ostensibles !

700 « J'ai entendu votre propos, de bon gré mon cœur y soussigne,
La rose croît sur le rosier, et l'épine lui sert d'insigne,
Mais, ô soleil épanoui, accorde-moi ta grâce insigne,
Affermis ma foi en la vie, daigne me confier un signe ! »

701 Le preux vertueux, au parler géorgien doux, évocateur,
S'adresse ainsi à son soleil, comme au disciple un précepteur.
En offrant des perles, la femme exauce le solliciteur.
Veuille perpétuer leur joie actuelle le Créateur !

702 À joindre cristal et rubis le jais émerveillé aspire,
Qui plante au jardin un cyprès, l'arrose et accroît son empire,
Qui le voit, accède à la joie, qui ne le voit, son mal empire :
Malheur à l'amant exilé, il pousse des sanglots, soupire !

703 Ils se contemplent dans la joie, et leur beauté les extasie.
Le preux s'éloigne de l'aimée, le cœur empli de frénésie,
Il verse des larmes de sang à rendre la mer cramoisie.
Il s'écrie : « Hélas, l'univers de mon sang ne se rassasie ! »

704 Le preux se meurtrit la poitrine, et sa tristesse ne recule,
L'amour le fait verser des pleurs, l'empoigne de ses tentacules,
La nuée, cachant le soleil, sur terre l'ombre véhicule :
L'éloignement de son aimée le plonge dans le crépuscule.

705 Larmes de sang entremêlées sur ses joues coulent à la fois.
Il se dit : « Le soleil lointain ne luit plus désormais pour moi,
Ses cils noirs transpercent mon cœur, et je me demande pourquoi.
Retire la joie, univers, avant que je ne la revoie !

706 « Le monde qui m'a élevé, cyprès d'Eden, arbre de songe,
Aujourd'hui transperce mon corps, lance et poignard en moi il plonge,
Mon cœur est tombé dans un piège et le feu incessant le ronge,
Désormais je sais qu'ici-bas tout est fiction et mensonge ! »

707 Ce disant, il verse des pleurs, saisi de tremblement, il bruit,
Des sanglots montent de son cœur et sa taille se plie sans bruit,
Loin de l'aimée il se morfond, de l'exil il goûte le fruit.
Le monde couvre d'un linceul à la fin celui qu'il détruit.

708 Le preux de retour chez lui pleure en proie au tourment qu'il endure,
En pensée il ne quitte point son aimée, leur entretien dure,
Son visage pâlit, ainsi que sous le givre la verdure.
Le soleil délaisse la rose en la livrant à la froidure !

709 « Insatiable, insatisfait, maudit soit de l'homme le cœur,
Tantôt se faisant au malheur, tantôt aspirant au bonheur,
Aveugle cœur qui ne mesure et ne perçoit que sa rancœur,
La mort ne peut s'en emparer, il vit sans maître ni seigneur ! »

710 Ces mots appropriés au cœur à peine de son cœur issus,
Il prit le bracelet formé de perles, du soleil reçu :
Les perles évoquaient les dents de son aimée à son insu.
De ses lèvres il les toucha, ses pleurs coulaient tel du byssus.

711 Un messager vient le mander au palais lorsque point l'aurore,
Le preux s'y rend ayant veillé de nuit sans les paupières clore,
La foule contemple au passage et admire ce météore,
Annonçant la chasse, on entend le tambour et le cor sonore.

712 Le roi enfourche le cheval. Mais comment décrire la pompe ?
Les roulements sourds des tambours le silence matinal rompent,
Les faucons voilent le soleil, les limiers furètent en trombe,
Les champs sont arrosés de sang au son intermittent des trompes !

713 Les chasseurs délaissent les champs joyeux, la curée n'est pas mince,
Ils sont entourés de guerriers, de nobles, de grands et de princes,
Le roi regagne le palais, aux valets la tête il ne rince,
La lyre complète le luth, et les chants point ne les évincent.

714 Côte à côte, le roi, le preux conversent et ne se refoulent,
L'éclat du cristal, du rubis la lueur de leurs dents ne foule,
Les nobles sont assis près d'eux, à l'écart se presse la foule,
Le nom de Tariel revient dans les propos comme la houle.

715 Le preux verse des pleurs au champ, rentrant chez lui le cœur meurtri,
Il revoit en pensée l'aimée, l'image dont il est épris,
Sans pouvoir dormir, il se lève et se recouche, perd l'esprit,
Son cœur est sourd à la prière et la patience il proscrit.

716 Couché, il se dit : « Qu'inventer pour donner au cœur joie et trêve ?
Roseau de l'Eden exilé, ma béatitude fut brève.
Ta vue nous apporte la joie et ton absence le cœur crève,
Ne pouvant te voir éveillé, j'espère te revoir en rêve ! »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

717 À ces paroles des torrents de larmes brûlantes il verse :
« De patience naît sagesse, entends, ô cœur qui tergiverses,
Sans elle qu'opposerais-tu au mal qui notre vie inverse ?
Qui attend de Dieu le bonheur, subjugue la partie adverse. »

718 Il reprit : « Cœur hanté de mort, pour en finir quoi que tu fisses,
Endure la vie, à l'aimée réserve-la en sacrifice,
Mais cache ton feu à autrui, le voilant par quelque artifice,
Un midjnour dévoilant l'amour appelle sur soi maléfice ! »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXX. SOLLICITATION DE CONGÉ ADRESSÉE PAR AVTANDIL AU ROI ROSTÉVAN ET ENTRETIEN DU VIZIR

719 Avtandil se vêt et s'en va quand le ciel commence à rosir,
Il pense : « Il faut dissimuler mon amour, mon secret désir ! »
Il supplie son cœur humblement : « Essaye de te ressaisir ! »
Pareil à la lune, à cheval le preux se rend chez le vizir.

720 Le vizir, prévenu, l'accueille : « Honneur à mon soleil levant !
Les signes m'avaient annoncé cette nouvelle ci-devant. »
Au parfait chevalier il rend un parfait hommage fervent,
À un invité bienvenu il faut un hôte le servant.

721 L'hôte fait descendre le preux — il n'est ni vil ni fainéant —
Et à ses pieds, de Cathaï on étend des tapis géants.
Le preux éclaire la maison, sa vue le soleil recréant.
« L'arôme des roses, dit-on, souffle en vent par les huis béants. »

722 Il s'assit, à sa vue les cœurs des nobles éblouis s'émurent,
Qui le vit se tint honoré, se pâma sans mot ni murmure,
Non pas un seul, mille soupirs s'envolèrent sans point d'amure,
Le nombre des parents décrût ; priés, les courtisans s'en furent.

723 Une fois les proches partis, Avtandil au vizir s'adresse :
« Le palais n'a point de secrets pour toi et les torts tu redresses,
Le roi partage ton avis, persuadé avec adresse.
Guéris ce que l'on peut guérir, apprends mon tourment, ma détresse !

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

724 « Je suis enflammé pour ce preux, pour ses malheurs je me dépense,
Je me tue de ne le revoir et je dépéris quand j'y pense,
Son âme il n'épargne pour moi, cela mérite récompense.
On aime un ami généreux, de l'aider on ne se dispense.

725 « Le désir de le retrouver capte mon cœur comme une nasse,
Le cœur demeuré près de lui, crut-on que je le malmenasse ?
Dieu le fit soleil et les siens il brûle sans une menace.
En Asmath je chéris ma sœur face à l'adversité tenace.

726 « Je lui fis un serment d'adieu aussi solide que les roches :
« Mon retour preste privera même l'ennemi de reproche,
Je rendrai au cœur sa clarté, levant obstacle ou anicroche. »
D'un feu ardent je suis brûlé, le temps de mon départ approche.

727 « Je te dirai la vérité sans me vanter, je te le jure.
Il m'attend, je ne puis aller, c'est pourquoi le feu me torture,
Je ne puis piétiner serment, dément, un dément m'en conjure.
Veux-tu me dire où, en quel temps, vit-on prospérer un parjure ?

728 « Trouve Rostévan au palais et ma requête lui expose,
Je jure du bonheur du roi, tu sais ce que je me propose,
S'il me laisse libre, je pars et s'il refuse, je m'expose !
Entre sa flambée et mon cœur ton arrangement interpose !

729 « Dis-lui : « Ô roi, ta majesté est louée par qui te regarde !
Que Dieu, créateur de lumière, ouvre à tes yeux mon âme hagarde,
Car le preux au corps de cyprès me brûle comme par mégarde,
Il s'est emparé de mon cœur et de son feu rien ne me garde !

730 « Hors de sa présence, mon roi, la vie paraît fade et futile,
Il détient mon cœur, et sans cœur je me tourmente et me mutile !
Je multiplierai votre gloire en me rendant au preux utile,
Au moins tiendrai-je le serment prêté à celui qui rutile.

731 « Que ne vous fâche mon départ, déçu, n'échauffez votre bile,
Notre sort relève de Dieu, Il est juge de nos mobiles.
Qu'Il me rende à vous en triomphe et que mon monarque jubile !
Mais si je péris, soyez fort face à vos ennemis débiles ! »

732 Le visage de soleil dit : « Visir, tu vois, j'ai été bref,
À présent, rends-toi chez le roi sans que je t'en prie derechef,
Supplie, insiste, sois hardi et de ton dessein viens à chef !
Accepte cent mille ducats, d'une aide ne me fais grief. »

733 Le vizir répond souriant : « Il est tien, garde ton argent !
Ta confiance me suffit, de ton affaire me chargeant.
Lorsque je ferai part au roi de ton commandement urgent,
Il m'offrira de beaux présents, le gain n'est pas désobligeant.

734 « Jurons qu'il me tuera sur place et me réduira en lambeaux !
Ton or te restera et moi, j'aurai la terre pour tombeau,
Je le dis sous peine de mort : la vie est le bien le plus beau !
L'indicible je ne dirai, de me blâmer on aura beau.

735 « Faut-il renoncer à la vie ? Au-delà il n'y a de voie,
Le roi me tuera en disant : « Tes mots perfides me fourvoient !
Pourquoi es-tu si insensé et à tes jours point ne pourvoies ? »
Il vaut mieux vivre que périr, me dis-je et guère ne louvoie.

736 « Si le roi consent, les guerriers ne voudront de propos abscons,
Accepteront-ils de laisser s'éloigner leur soleil fécond ?
Si tu pars, l'ennemi juré se dira : « Allons, nous vainquons ! »
Il n'en sera rien, l'oiselet ne deviendra guère faucon ! »

737 Le preux proféra en pleurant : « Que le poignard mon cœur transperce !
Tu dois ignorer, ô vizir, le pouvoir que l'amour exerce !
As-tu vu des amis prêtant serment qu'un coup de vent disperse ?
Sinon peux-tu imaginer que loin de lui la joie me berce ?

738 « Le soleil me tournant le dos, mon cœur s'enflamme en amadou,
Aidons l'astre qui, de retour, rayonnera en soleil d'août !
Qui peut connaître mieux que moi ce qui m'est amer ou bien doux ?
L'entretien d'un homme méchant vous empoisonnerait tout doux.

739 « Si je reste, aux guerriers du roi suis-je de quelque utilité ?
Je pleure, ayant perdu l'esprit, de dépit, d'infidélité.
Il vaut mieux tenir le serment que d'accepter l'humilité.
Un autre n'aurait résisté, comme lui, aux hostilités.

740 « Dis, vizir, mon cœur torturé peut-il obéir en péon ?
De fer, en cire je muerais, tel un nouveau caméléon,
Je ne rétribuerais ses pleurs, même en déversant le Géon.
Aide-moi, puis je t'aiderai, l'un l'autre nous nous suppléons.

741 « Je partirai furtivement, si le roi ne m'y autorise,
Selon le souhait de l'ami mon cœur brûlera sans traîtrise,
Le roi ne te fera de mal si déjà il ne te méprise.
Promets-moi d'endurer les maux, même si l'on te martyrise ! »

742 Le vizir dit : « Je suis brûlé par ta flamme, en proie à ton feu,
L'image du monde ternit, te voir en larmes je ne peux.
Parfois il vaut mieux s'exprimer et parfois nous nuit un aveu.
Tant pis si je meurs, mon soleil vous éclairera, même feu ! »

743 Le vizir se rend au palais, pour le preux le chemin il fraye,
Comme un soleil, le roi paré reluit, orgueilleux, et l'effraye,
À sa vue il change d'avis, sa résolution enraye,
Confus, à ses propres pensées, peu guerrières, il prête oreille.

744 Lorsque le roi voit son vizir muet, ayant froncé sourcil,
Il demande : « Qu'arrive-t-il, pourquoi te morfonds-tu ainsi ? »
L'autre répond : « Je n'en sais rien, mais disons que j'ai des soucis,
Vous ferez bien de me tuer à la nouvelle que voici.

745 « Mon propre malheur n'est pas moindre et mon tourment ne le dépasse,
La peur messied au messager, mais moi, je tremble dans l'impasse.
Avtandil voudrait te quitter, ta volonté il n'outrepasse,
Sans le preux le monde paraît à ses yeux un désert espace. »

746 Tout ce qu'il savait, il osa dire d'une prudente langue,
Ajoutant : « Ô mon roi, tu peux déduire de cette harangue
En quel état je l'ai trouvé, versant des pleurs, livide, exsangue !
J'aurai mérité ta fureur, mon propos n'ayant goût de mangue ! »

747 À ces mots le roi s'emporta, son humeur soudain rembrunie,
Pâle, d'aspect terrifiant, pris d'une colère infinie,
Il cria : « Tu oses, stupide, avancer cette ignominie ?
Le méchant se hâte d'apprendre en premier quelque vilenie !

748 « Comme qui dit, tu m'apportais joyeuse nouvelle à la hâte !
Qui plus, hormis un assassin, nous atteint et nos journées gâte ?
Stupide, à proférer ces mots comment ta langue ne s'empâte ?
Homme vil, indigne vizir, tu mérites que l'on te batte !

749 « Il sied de ménager son maître, en évitant de le fâcher,
Un mot insensé, déplacé, aussitôt pensé, est lâché !
Avant d'entendre ce propos, pourquoi n'ai-je oreilles bouchées ?
Si je te tue, mon cou sera couvert du sang de ce péché ! »

750 Il dit : « Si ce n'était le preux qui désirât que je t'écoute,
Je t'aurais fait décapiter, par mon chef, sans le moindre doute !
Va-t'en, méchant et insensé, et ton sort malheureux redoute !
Quel faquin, quel agissement et quel prix modique ils nous coûtent ! »

751 La chaise qu'il jette se brise au mur, tel à un bouclier,
Ce coup dur, manquant le vizir, n'est pas d'un roseau déplié !
« Comment oses-tu m'annoncer le départ du vert peuplier ? »
Sur les joues du vizir les pleurs brûlants vont se multiplier.

752 Ne pouvant marmonner un mot, le vizir revient en tremblant,
Comme un renard, à la sauvette, il se traîne le cœur dolent,
Aussi triste il est au retour que fut gai au palais allant.
Plus que ne nous fait l'ennemi, nous nuit notre bouche en parlant.

753 Il se dit : « Qu'impliquera Dieu en plus de ce que langue faute ?
Qui me tirera de ma nuit où je m'enfonce par ma faute ?
À l'homme arrogant le repos, à mon instar, son seigneur ôte,
Mon destin l'attend, il perdra sa fortune, soit-elle haute ! »

754 Le vizir s'en va, confondu, maltraité par la destinée,
Maussade, il parle à Avtandil de son exigence obstinée :
« Dis comment te remercier pour une belle matinée ?
Hélas, je perds ma pauvre tête, à l'opprobre elle est destinée ! »

755 En plaisantant, il demanda qu'un pot-de-vin lui fût offert :
— Je m'étonne à voir plaisanter quelqu'un qui tantôt a souffert ! —
« Celui qui promet sans donner vous blesse comme avec du fer.
Il est dit que le pot-de-vin fait l'affaire même en enfer.

756 « Son anathème et ses jurons j'ai dû boire jusqu'à la lie,
Il me dit méchant, ignorant, et il me taxa de folie.
Je ne me sens plus bon à rien, et ma raison point n'y pallie,
Pourquoi ne m'a-t-il pas tué ? Peut-être que Dieu ne m'oublie...

757 « Je savais ce que je faisais, j'en percevais les incidences,
Il s'emporterait, m'entendant parler avec outrecuidance,
Mais on n'évite le courroux que nous envoie la Providence.
Pour toi je mourrais sans regret, et joyeuse est ma confidence ! »

758 Le preux répond : « Je dois partir, il ne se peut pas que je reste,
Le rossignol meurt à l'instant où se fane la rose agreste.
Il l'abreuvera de rosée recueillie grâce à son vol preste,
Sinon son cœur inconsolé, navré, demeurera en reste.

759 « Sans lui je ne dors ni m'assois, et mes jours n'ont tête ni queue,
Mieux vaut aux fauves ressembler, errer et frayer avec eux !
Pourtant le roi veut m'envoyer battre l'ennemi belliqueux :
Plutôt parte le preux auquel ne sert l'arme aiguisée à queux !

760 « Je parlerai encore au roi, même si courroux je provoque,
Peut-être entendra-t-il raison, si mon cœur en flamme j'invoque ?
Je partirai furtivement si son verdict il ne révoque,
Que disparaisse, si je meurs, ma part de vie sans équivoque ! »

761 Après l'entretien, le vizir offrit un somptueux repas,
Le bel hôte eut de beaux présents, de meilleur il n'y en a pas,
Les gens de sa suite on combla, jeunes et vieux, jusqu'au trépas.
Vers le soir le preux le quitta, chez lui il dirigea ses pas.

762 Le preux solaire au corps-cyprès réserva cent mille ducats,
Irréprochable, il y joignit trois cents coupons de fin brocart,
Soixante saphirs et rubis aux couleurs assorties au cas,
Fit porter le tout au vizir, et rien à l'offre ne manqua.

763 Il fit dire : « Puis-je t'offrir ce qui te sied et te convient ?
Est-ce que j'acquitte ma dette, en donnant ce qui te revient ?
Si je reste en vie, je te sers et ton esclave je deviens,
Je te rends amour pour amour, au bien je réponds par le bien. »

764 Puis-je louer celui pour qui la vertu est devenue loi ?
C'était un homme à la hauteur de ses actes, de ses exploits !
Il faut secourir comme on peut, avec grâce et de bon aloi,
Dans le malheur l'homme a besoin d'un frère et d'un ami qui l'oit.

XXXI. ENTRETIEN D'AVTANDIL AVEC CHERMADIN

765 Le preux s'adresse à Chermadin, sa clarté l'univers emplit :
« Voici le jour de mon espoir, en mon cœur la joie ne faiblit.
Le soir nous montrera, pour moi ce que tu auras accompli. »
Celui-là devrait les louer, qui entend ces mots ou les lit.

766 Il dit : « Rostévan me retient sans même entendre mon avis,
Il veut ignorer mon malheur et le preux grâce à qui je vis.
Chez moi ou ailleurs, que sans lui vie et repos me soient ravis !
Dieu pardonne-t-il l'injustice ou plutôt contre elle sévit ?

767 « Je décidai de ne quitter le chevalier, près de lui être.
À un blasphème on reconnaît le vil imposteur ou le traître.
Le cœur gémit et se morfond sans espoir de le voir paraître,
Sur le qui-vive, auprès de soi ne désirant personne admettre.

768 « Un ami peut manifester son amitié de trois façons :
Ne quitter l'ami, refuser de l'éloignement la rançon,
Faire largement des présents sans lassitude ni soupçon,
Voler vers lui par monts et vaux, étant ferme dans les arçons.

769 « Pourquoi poursuivre le discours quand il est temps de l'abréger ?
Un départ secret soignera les plaies de mon cœur engagé.
Je te prie de bien m'écouter avant que je prenne congé :
Suis mon conseil formellement, sans rien omettre ou négliger.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

770 « Tout d'abord, tu dois assumer de ton roi le parfait service,
Tu feras preuve de vertu et tu refouleras les vices,
En prince tu commanderas mes vieux guerriers et les novices.
Multiplie les preuves de zèle et que ta fermeté sévisse.

771 « Protège ferme la frontière et que ta force ne s'épuise,
Sois généreux pour le fidèle et tue les traîtres qui te nuisent !
À mon retour tu recevras des biens que le temps n'amenuise :
Les services rendus au maître à sa gratitude conduisent. »

772 Chermadin s'attriste l'oyant, et les pleurs à ses mots préludent :
« Le malheur ne peut m'effrayer, vienne-t-il dans ma solitude,
Mais la nuit tombée sur mon cœur, que dire à sa sollicitude ?
Daigne m'emmener avec toi, épreuves et maux je n'élude !

773 « Vit-on que d'un preux solitaire aussi longtemps l'errance dure ?
Un vassal abandonne-t-il le seigneur à son heure dure ?
Comment veux-tu que, délaissé, ton amère absence j'endure ? »
Le preux répond : « Cesse tes pleurs, et que cette épreuve t'indure !

774 « Puis-je douter de ton amour ? En doutant l'espoir nous minons,
Mais mon destin s'y opposant, contre lui ne récriminons !
À qui confier ma maison et remettre mes biens, sinon
À toi ? Tranquillise ton cœur : à ta requête je dis non !

775 « En midjnour dément il me sied seul déambuler dans le pré,
N'est-il pas du sort d'un amant de marcher de pleurs entouré ?
Un midjnour ne vieillit chez lui, loin de ses murs il doit errer,
Ainsi va le monde, crois-moi, mon propos en rien n'est outré !

776 « Aime-moi de loin et dis-toi : « Mon cher seigneur dans le val est. »
Je ne crains pas mes ennemis, je serai mon propre valet.
Pour un chevalier courageux jamais malheur ne prévalait,
Je hais l'acte impie et celui qui se tut, ne le trouva laid.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

777 « Pour moi le monde n'a de prix que celui d'un trop mûr concombre,
Mourir pour l'ami m'est un jeu qui ne me pèse et ne m'encombre !
Mon soleil m'y autorisant, de prendre la route il m'incombe.
Puisque l'aimée je dois quitter, ma maison ne devient plus qu'ombre !

778 « Je te remets mon testament destiné au roi Rostévan,
Je le prie de te protéger, comme mon disciple t'aimant,
Si je péris, ne te tue pas, ne fais point œuvre de Satan,
Mais pleure-moi et de tes yeux verse de larmes des torrents. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXII. TESTAMENT D'AVTANDIL LAISSÉ AU ROI ROSTÉVAN

779 Il écrivit son testament, des mots faisant vibrer les cordes :
« Roi, en secret je vais chercher le preux, car nos désirs concordent !
Je dois revoir celui par qui mon cœur est embrasé. Accorde
À ton serviteur le pardon, la divine miséricorde ! »

780 « Je sais que ma décision à la fin n'encourra ton blâme ;
Un sage n'abandonne point l'ami qui de loin le réclame.
Entends l'adage de Platon qu'au fond du cœur nous recelâmes :
« Le mensonge et l'hypocrisie atteignent le corps et puis l'âme. »

781 « De tous les malheurs existants le mensonge nous gratifie.
Puis-je sacrifier l'ami qui, tel un frère, à moi se fie ?
Si je n'applique sa sagesse, à quoi sert la philosophie ?
Pour joindre l'ordre supérieur notre savoir nous édifie.

782 « Au sujet de l'amour as-tu lu ce qu'écrivent les apôtres ?
Il faut connaître leur avis, et leurs éloges faire nôtres.
Ils ne répètent que ceci : « L'amour nous élève » — et rien d'autre.
Si tu n'y crois, que dire à ceux qui dans l'ignorance se vautrent ?

783 « Ma force brisant l'ennemi, je la dois à qui me créa,
Puissance Invisible qui vient dans l'épreuve en aide au féal.
Dieu pose au mortel sa limite et lui montre ses aléas.
D'un Il fit cent et un à cent par Sa volonté suppléa.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

TESTAMENT D'AVTANDIL

ეროვნული ბიბლიოთეკა

784 « La volonté de Dieu se fait, tout comme le fleuve débâcle,
Rose et violette au soleil doivent leur vie, ses réceptacles.
L'on est ébloui, transporté devant un sublime spectacle,
Mais l'absence du preux ternit pour moi de la vie le miracle.

785 « Votre courroux est mérité, mais j'espère avoir une excuse,
Je suis prisonnier du devoir et jamais je ne le récuse.
Le départ devrait me guérir de mon feu cuisant qui s'accuse,
Je tiens à me rendre où je veux, de mes maux personne n'accuse.

786 « Ne te serviront ni depit ni pleurs versés en abondance,
On n'élude point le dessein des cieux, selon toute évidence.
Un brave endure les malheurs sans entrer dans leur morne danse,
Âme qui vive ne saurait se soustraire à la Providence.

787 « Advienne ce que Dieu conçoit, et que Sa volonté se fasse,
Mon cœur des cendres renaîtra, ma destinée prendra sa face.
Richesse et joie vous conviendront comme à l'écu convient la fasce,
Mon dévouement demeurera, gloire et amitié ne s'effacent !

788 « Si quelqu'un blâme mon dessein, ô roi, que ta dextre me tue !
Mon départ te chagrine-t-il ou bien mon intention tue ?
Je ne puis tromper un ami et lâche ne me constitue,
Sinon du trahi le mépris dans l'au-delà se perpétue.

789 « À ne point oublier l'ami l'hôte de la terre a profit,
Je blâme le traître éhonté, des lois d'amitié faisant fi !
Au preux solaire je ne puis faire ce que jamais ne fis.
Est-il pis qu'un homme tardant à partir et d'orgueil bouffi ?

790 « Est-il pis qu'un homme au combat saisi de peur et qui pied lâche,
Qui pense soudain à la mort, tressaille et se conduit en lâche ?
La fileuse en ferait autant, qui tend sur métier le fil lâche.
Il vaut mieux illustrer son nom, forger la gloire sans relâche !

ეროვნული ბიბლიოთეკა

791 « Chemin tors ou rocheux ne fait changer la mort de trajectoire,
Elle nivelle faible ou fort, ne connaît point d'échappatoires,
Enfin la terre réunit jeune ou vieux aux actes notoires.
Plutôt que vivre dans l'opprobre, il vaut mieux mourir dans la gloire !

792 « Puis, tremblant, je te dis, ô roi, ces propos sur lesquels je pleure :
Qui n'attend pas à tout instant Dame mort, se trompe et se leurre,
Car elle vient de nuit, de jour, sans choisir ni le temps ni l'heure !
Si je ne retourne vivant, aie longue vie que mal n'effleure !

793 « Si le monde, œuvrant au néant, m'anéantit, fidèle à soi,
Si loin des parents, pèlerin, la terre en son sein me reçoit,
Si ni confident ni disciple un linceul pour moi ne conçoit,
Roi, que votre compassion d'ultime réconfort me soit !

794 « J'ai des trésors jamais pesés, d'immenses terrains sans enclaves,
Distribue aux pauvres l'argent et daigne affranchir mes esclaves,
Comble l'indigent, l'orphelin, soutiens le fidèle et le brave,
Que ma mémoire soit bénie et que le temps ne la délave !

795 « Mon surplus conviendrait à ceux qui dans la misère croupissent,
Ce qui n'ornerait ton trésor, donne-le et, sous tes auspices,
Commande d'ériger des ponts, d'élever maisons et hospices.
Apaisant mon feu dévorant, ta bienveillance m'est propice.

796 « D'autres nouvelles désormais de moi le roi ne recevra,
Mon âme s'est livrée ici, comme de la marée le raz,
Diableries ne la tenteront, elle en refuse le fatras.
Pardonne au défunt ces soucis et passe-lui cet embarras !

797 « Je te prie, roi, pour Chermadin, mon serviteur et mon élu :
Au cours de l'année, il connut malheurs et revers tant et plus.
Rends-lui ta grâce, de tout temps à ton service il se complut.
Interromps de ses pleurs sanglants le navrant et déchirant flux !

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

798 « Je termine ce testament que j'écris de ma propre main,
Je te quitte, mon précepteur, dément je suivrai mon chemin !
Ne te morfonds pas, mon seigneur, le deuil ne doit t'être commun,
Vis heureux, semant la terreur, terrassant des ennemis maints ! »

799 Il termine son testament et puis à Chermadin le passe,
Lui disant : « Remets-le au roi et ton attitude compasse,
Dans l'art de servir à la cour aucun sujet ne te surpasse. »
Il l'embrasse, versant des pleurs dont la couleur de sang ne passe.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXIII. PRIÈRE D'AVTANDIL

800 Il prie, disant : « Ô Dieu Très-Haut, régissant la terre et les cieux,
Envoyant tantôt le tourment et tantôt le bien précieux,
Inconnaissable et Ineffable édictant les droits gracieux,
Maître des passions, bannis le bas désir pernicieux !

801 « Je te prie, ô Seigneur, regnant sur l'étendue ferme et les cimes !
Tu créas l'amour et Tu fis les lois par lesquelles on s'aime.
Le sort m'éloigna du soleil dont la pure clarté essaime,
Ne déracine point l'amour que ses rayons dans mon cœur sèment !

802 « Ô Dieu miséricordieux, je n'implore que Toi au faîte,
De retour des chemins lointains pour Toi seul ma prière est faite :
Vaincs l'ennemi, l'esprit de nuit, instaure en mer la paix parfaite,
Permets que par Ton serviteur Ton œuvre noble soit parfaite. »

803 Ayant prié, le preux franchit le seuil sur son cheval de race,
Chermadin pleure, renvoyé, et ses joues en portent les traces,
Meurtrit sa poitrine et le sang des rigoles sur les rocs trace.
De ne point revoir son seigneur, au vassal n'est pire disgrâce !

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXIV. LE ROI ROSTÉVAN APPREND QU'AVTANDIL S'ESQUIVE

804 J'entreprends un autre récit, suivant le preux en son trajet.
Le roi ne recevait ce jour, d'humeur maussade, il enrageait,
Dès l'aube sa bouche lançait de feu et de flammes des jets.
Il manda son vizir, on vit paraître le tremblant sujet.

805 Voyant le vizir déférent et sa décision mûrie,
Rostan lui dit : « J'ai oublié les mots de mon âme ahurie,
Hier ton propos me fâcha, et longtemps j'étais en furie.
Dans un tel état, tu comprends que l'on fulmine et injurie.

806 « Qu'est-ce que le preux désirait, pourquoi mon conseil tourna court ?
Les savants disent justement : « De dépit malheur on encourt. »
Mûris l'affaire à l'avenir avant de te rendre à la cour
Et maintenant restitue-moi ton propos d'hier, ton discours. »

807 Comme le roi l'y convia, le vizir reprit ses devis.
À l'intention d'Avtandil la réponse du roi suivit :
« Si tu me parais d'esprit sain, que ne suis-je le Juif Lévi !
Ne reviens plus à ce propos, mon courroux n'est pas assouvi ! »

808 Le vizir ne trouve Avtandil, en vain le cherche-t-il et rôde,
Les esclaves, versant des pleurs, lui disent son départ en fraude.
Le vizir dit : « Je n'irai plus au palais par l'herbe émeraude
Y faire à mes frais son héraut. Qu'un autre sur ce sujet brode ! »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

809 Le roi envoya son valet, le vizir ne comparaissant :
Celui-ci n'osait annoncer d'Avtandil le départ récent.
Le soupçon de Rostévan croît, une adversité il pressent.
Il dit : « Sans doute il est parti, le preux qui faisait face à cent ! »

810 Le roi médita, tête basse, et n'eut de propos goguenards,
Puis ordonna à son valet : « Conduis-moi céans ce couard !
Qu'il m'expose des faits exempts d'affabulation ou fard ! »
Le vizir paraît au palais, sur ses gardes, le teint blafard.

811 Le vizir entre dans la salle éperdu, navré et pensif.
Le roi demande : « En lune est-il parti, le soleil évasif ? »
Le vizir relate en détail d'Avtandil le départ furtif :
« Hélas, le temps n'est plus au beau et ne luit plus le soleil vif ! »

812 Le roi sursaute à ce propos et, versant des pleurs, se rebiffe :
« Mon disciple, te reverrai-je ? As-tu pris fuite en escogriffe ? »
Qui le voit, s'étonne : le roi s'arrache la barbe, se griffe :
« Où es-tu, pilier de lumière ? Ainsi mon destin tu attifes ? »

813 « Gardant ta tête, tu n'es seul et te passes de mots câlins,
Mais moi, que vais-je devenir, demeuré chez moi au déclin ?
Je t'ai adulé dans mon cœur et je me retrouve orphelin !
En attendant de te revoir, je me tais, en mots ne me plains.

814 « Quand te reverrai-je, rentrant d'une partie de chasse, gai,
Jouant à la balle, élancé, beau et dispos, point fatigué ?
Ta voix envoûtante de loin je n'aurai plus à distinguer.
Que faire du trône et palais, par ton absence subjugué ?

815 « Je sais qu'en tes déplacements tu n'as pas à craindre la faim,
Nourri par ton arc et ta flèche au tir hardi, précis et fin.
Peut-être que le Dieu clément soulagera tes maux enfin,
Mais si je meurs, qui accourra verser des larmes sur ma fin ? »

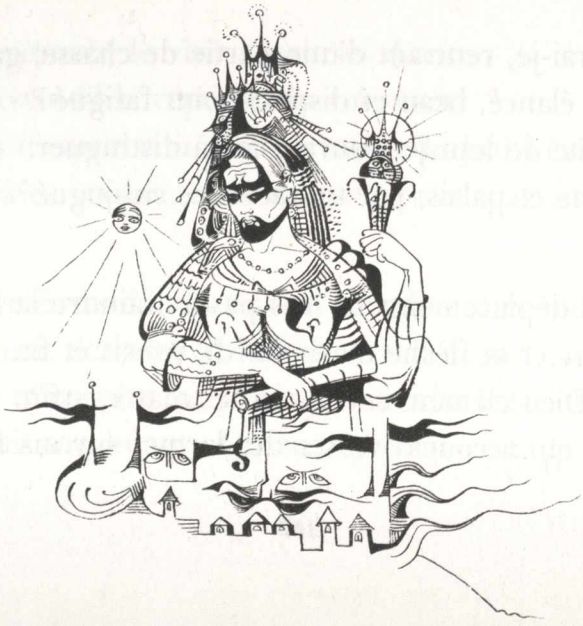
816 Au palais la foule grossit, l'annonce triste se propage,
Les vieillards s'arrachent la barbe et pleure leur aréopage,
Du poing on se frappe la tête et il se fait un grand tapage,
On se dit : « La nuit retomba, partit l'astre en son équipage ! »

817 Vers les nobles le roi se tourne et il soupire en leur disant :
« Vous voyez que notre soleil nous prive des rayons luisants !
Lui avons-nous fait quelque mal, pourquoi s'en va-t-il, courtisans ?
Qui commandera nos guerriers dont le désarroi est cuisant ? »

818 On pleura, sanglota, enfin l'agitation s'apaisa.
Le roi dit : « Est-il parti seul ou un serf son sort épousa ? »
Chermadin, confus, s'approcha, le testament il déposa
Et, tremblant, répandit des pleurs. La vie de son poids lui pesa.

819 Il dit : « Je vois ce testament, ô roi, déposé sur sa couche,
Ses serfs s'arrachent les cheveux et la barbe, car il découche.
Le preux part seul, au jeune ou vieux pas une parole il ne touche.
Tu serais juste en me tuant et en exterminant ma souche ! »

820 Le testament lu, on s'attriste et à nouveau les larmes pleuvent.
Le roi interdit aux guerriers couleurs vives, étoffes neuves :
« Vous prierez pour les indigents, pour les orphelins et les veuves.
Que Dieu bénisse son chemin et que soit heureuse l'épreuve ! »



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXV. AVTANDIL PART REJOINDRE TARIEL

821 Loin du soleil, la lune luit et de son clair ne se dénue,
Le soleil la brûle de près, à s'écarter elle est tenue.
Mais la rose sans le soleil pâlit, son éclat diminue,
Si nous ne voyons notre aimée, la tristesse nous exténue.

822 Le récit du départ du preux c'est maintenant que je commence.
Il marche le cœur bouillonnant et verse des pleurs de démence.
Il se retourne, demandant au soleil constance et clémence,
Sans la voir il s'évanouit, chancelant dans le champ immense.

823 Il perd les sens et la parole et ne peut point lancer un « bigre ! »
Les larmes coulent de ses yeux comme les eaux en crue du Tigre,
Mais il surmonte sa douleur, son soleil lointain ne dénigre.
Le preux lâche bride et ne sait vers quels horizons il émigre.

824 Il dit : « Ô mienne, maudis-moi si je t'oublie quand je ne t'ois.
Puisque tu gardes ma raison, mon cœur retourne auprès de toi,
Mes yeux en pleurs veulent revoir celle que protègent nos toits.
À l'aimée l'amant se soumet, s'il aime d'un amour courtois.

825 « Comment me réjouir sans toi et ne trouver la vie acide ?
Si je ne craignais ton chagrin, j'envisagerais le suicide,
Mais appréhendant ta douleur, de rester en vie je décide.
Je n'ai plus qu'à verser des pleurs, ne pouvant demeurer placide !

826 « On te dit l'image, Soleil, de cette nuit ensoleillée,
De l'Être Unique intemporel, de son éternelle veillée,
Par toi les astres sont soumis et les étoiles relayées.
Fais-moi connaître, m'acceptant, ma destinée non délayée !

827 « Ô toi, par les sages d'antan en image de Dieu offert,
Viens en aide à ton prisonnier enchaîné et jeté aux fers !
Chercheur de rubis et cristal, le jais et les émaux je perds.
Loin de l'aimée je dépéris, moi qui près d'elle avais souffert. »

828 Ainsi pleurant, il se consume et fond à vue comme chandelle,
Il brûle au galop le chemin, craint d'être au serment infidèle.
Il admire, la nuit tombée, l'étoile au rendez-vous fidèle,
La compare à sa bien-aimée, lui parle, se croyant près d'elle.

829 « Lune, dit-il, au nom de Dieu devant toi ma cause je plaide !
Tu nous envoies le mal d'amour, mais pour les midjnours tu possèdes
Le baume de la patience, efficace et parfait remède.
Mon aimée, belle comme toi, je veux revoir avec ton aide ! »

830 Hanté par la nuit, il attend le coucher du soleil aride,
Au bord d'un fleuve il saute bas et contemple sur l'eau les rides,
Ses lacs versent des pleurs de sang, son front pensif ne se déride.
À nouveau il monte à cheval, l'éperonne et relâche bride.

831 Le cyprès solitaire pleure, en silence serre les lèvres,
Dans la vallée, près des rochers, de loin il abat une chèvre,
La rôtit, la mange, s'en va, Mars belliqueux son cœur enfièvre.
Il se dit : « Le destin amer sans pitié de roses me sèvre ! »

832 Je ne saurais restituer du chevalier la plainte longue,
Évoquer sa peine sublime ou le rayon qui sur lui jongle,
Parfois il se rougit les yeux, en griffant sa rose des ongles.
Il revoit la grotte, joyeux, prêt à payer rubis sur l'ongle.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

833 Asmath accourt en le voyant, des larmes abondamment verse,
La joie la trouble, l'éblouit, brouille sa vue, la bouleverse,
Le preux descend de son cheval, embrasse la femme et converse.
Revoir un être qu'on attend le cours de tous vos maux inverse.

834 Il dit : « Comment va le patron ? L'aurai-je contre ma poitrine ? »
Les larmes versées par Asmath se jettent dans les eaux marines.
Elle dit : « Le preux s'ennuyait, il est parti et pérégrine,
Je ne le vois ni ne l'entends, et c'est pourquoi je suis chagrine ! »

835 La nouvelle le touche au cœur, comme une lame le pourfend,
Il dit : « Sœur, un homme ne doit imiter l'inconstant enfant,
Le serment enfreint, le mensonge apparaît hideux, triomphant !
Pourquoi la parole donner, si ensuite on ne la défend ?

836 « Sans lui mon séjour ici-bas n'a de sens, et je le méprise !
Pourquoi n'endure-t-il ses maux, d'où lui vient de l'oubli l'emprise ?
Il ose oublier le serment et la promesse en lui comprise ?
Mais dois-je m'étonner du sort et de ses vilaines surprises ? »

837 La femme dit : « Tu as raison et prends ombrage à juste titre,
Mais, sans te flatter, je voudrais trancher en équitable arbitre.
Pour tenir promesse et serment le cœur a bien voix au chapitre ?
Privé de cœur, il veut mourir et son dernier jour il attitre.

838 « Cœur, intelligence, raison les uns sans les autres ne vivent,
Le cœur parti, ses compagnons sans s'attarder s'en vont, le suivent,
L'homme n'est plus homme et renonce aux siens quand du cœur on le prive.
Tu ignores comment le brûle et le réduit la flamme vive !

839 « Séparé de l'ami, tu as raison de maugréer, mais souffre
Que je te dise son état et dans quel abîme il s'engouffre !
La langue est lasse d'en parler, le cœur brûle comme du soufre,
Moi-même née pour le malheur, de le voir malheureux je souffre.

840 « Personne n'endura de maux semblables jadis ou naguère,
À sa vue homme, voire pierre, insensible ne resta guère.
Le Tigre se serait empli des pleurs que ses yeux prodiguèrent.
On juge autrui facilement, se portant sage dans sa guerre.

841 « Avant qu'il ne partît, saisi du feu le mettant en péril,
Je lui demandai : « Que dirai-je, en sœur, si revient Avtandil ? »
« Qu'il cherche l'ami avili dans ces parages, me dit-il,
Je serai fidèle au serment et ne m'en irai en exil !

842 « Je tiendrai parole et serment, ma promesse je ne trahis,
J'attendrai le terme fixé, du flux de larmes envahi,
Qu'il m'enterre, me trouvant mort, qu'il s'écrie « hélas » et « vaï ! »
S'il a l'heur de me voir vivant, qu'il en soit saisi, ébahi. »

843 « Sur ce le soleil me quitta, s'éclipsa par-delà les monts,
De larmes j'arrose les champs, je mêle mes pleurs au limon.
Démente, suis-je assez punie ? Les soupirs lassent mes poumons,
La mort m'oublie, notre destin de vœux pieux nous ne limons !

844 « On lit le dicton que voici gravé sur une pierre en Chine :
« Celui qui ne cherche un ami, un jour se brisera l'échine. »
Rose et violette d'antan, en safran le destin le chine.
Recherche, si tu veux, le preux qui en pensée sa mort machine. »

845 Le preux répond : « Tu as raison de blâmer mon accès d'humeur,
Mais dis, un prisonnier d'amour sert-il un autre qui en meurt ?
Comme un cerf assoiffé vers l'eau, j'accours ici de ma demeure,
Je le cherche et, à travers champs, n'entends qu'une vague rumeur.

846 « Je quitte ma perle-rubis abritée par le cristal-nacre,
Au lieu de demeurer près d'elle, à elle au loin je me consacre.
Mon départ frauduleux blessant les égaux de Dieu qu'Il consacre,
En rendant le mal pour le bien, leurs cœurs d'élite je massacre.

847 « Touché par la grâce de Dieu, mon précepteur me vivifie,
Il est un ciel d'où les faveurs neigent et nos cœurs gratifient !
Mon départ perfide l'éprouve et mon oubli le mortifie,
Commettant cet affreux péché, la bonté de Dieu je défie.

848 « Ces épreuves, ô sœur Asmath, c'est pour lui que je les subis,
J'ai chevauché de nuit, de jour, sans souffler ni changer d'habits.
J'arrive, brûlé par son feu, et j'apprends son départ subit !
En vain je me suis fatigué, les pleurs inondent mon rubis.

849 « Sœur, je ne puis plus converser, car je dois le revoir à terme,
Je n'ai pas regret du passé, je suis les sages en leurs termes,
Je trouverai le chevalier si à ma vie mort ne met terme.
Reprocherais-je à Dieu mon sort me jetant en chauds ou froids thermes ? »

850 Le preux part sans un mot de plus, de tristesse son âme pleine,
La grotte passée, il franchit le fleuve et marche dans la plaine,
L'aquilon glace le rubis et la rose de son haleine,
Il se plaint : « Sort me transperçant comme perce le cuir l'alêne ! »

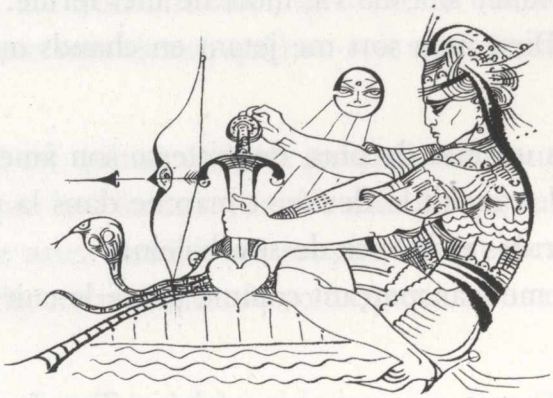
851 Il dit : « Dieu clairvoyant, en quoi ai-je péché, a Ton écoute ?
Des amis Tu m'as séparé, je connais les affres du doute,
Seul, je pense au sort de nous deux et à mon péril je m'arc-boute.
Que mon sang retombe sur moi, car la mort point je ne redoute !

852 « Prenant des roses, mon ami me frappa au cœur du bouquet,
Il brisa le serment et moi, à la lettre je l'appliquais.
Ô destin, si tu nous disjoins, j'oublie la joie et les banquets !
Nouveaux compagnons importuns, partez, ma vue vous offusquez ! »

853 Il se dit : « Un homme d'esprit se plaint-il de menus discords ?
À quoi sert le ruisseau de pleurs coulant dans un triste décor ?
Mieux vaut concevoir un projet qui par nos efforts prendra corps.
Allons rechercher le soleil dont le roseau forme le corps. »

854 Versant des pleurs, le chevalier reprend son chemin et sa quête,
Il clame et veille nuit et jour, rien ne répond à sa requête.
En trois jours il parcourt champs, vaux, ravins et bois qui les revêtent,
Morne et las, sur l'épais mystère il ne fait la moindre conquête.

855 Il dit : « Créateur, quel péché ai-je commis, pauvre transfuge ?
Pourquoi prolonges-Tu ma vie et quel châtiment Tu m'adjuges ?
Rends-moi Ton jugement clément et entends ma prière, ô Juge :
Abrège ma peine et mes jours, octroie-moi l'ultime refuge ! »



ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXVI. AVTANDIL RETROUVE TARIEL

856 Le preux avance en murmurant, le teint livide et éploré,
D'une montagne il aperçoit un val ombragé et doré.
Un moreau broute, débridé, près des buissons inexplorés.
Il se dit : « C'est le chevalier qui semblait s'être évaporé. »

857 Le preux souffla, le cœur battant, ce moreau l'ami présageait.
Sa joie crût mille fois, non dix, désormais rien ne l'ombrageait,
La rose rosit, le cristal redevint cristal, le jais, jais.
Sans quitter des yeux le cheval, vers lui le preux se dirigeait.

858 Mais à la vue de Tariel sa joie subite s'estompa :
Il était assis, triste et las, et semblait proche du trépas,
Son chef était criblé de coups, son col déchiré se fripa,
Rien ne l'attachait à ce monde, il en avait franchi le pas.

859 D'un côté gisait un lion près du glaive couvert de sang,
De l'autre une panthère il vit, tombée sous le coup terrassant.
Comme d'une source, des yeux coulaient les pleurs, ne tarissant,
Le cœur du preux fut consumé par un feu cuisant, incessant.

860 Le malheur le priva des sens et ses paupières alourdit,
De son supplice s'éloignant, de la mort proche il se rendit.
Le preux l'appela de son nom, mais Tariel ne l'entendit.
Du cheval, près de son ami, en frère Avtandil descendit.

861 Il essuie les pleurs de sa main, sur les yeux lui passe la manche,
S'assoit près de lui, le nommant, avec compassion se penche
Et lui dit : « Regarde Avtandil, près de toi sa soif il étanche ! »
Mais Tariel, abasourdi, n'entend pas l'ami qui s'épanche.

862 Tout se passa comme le dit ma relation véridique :
Le chevalier, le ranimant, à sécher ses larmes s'applique,
Enfin Tariel reconnaît Avtandil qui parle et s'explique.
De par Dieu, on ne vit jamais naître de ces preux la réplique !

863 Tariel dit : « Frère, tu vois, je tiens parole et ne te mens,
Mon âme ne m'a pas quitté, je suis fidèle à mon serment.
Abandonne-moi à présent, je pleurerai amèrement,
Mort, enterre-moi, je ne veux faire des fauves l'aliment. »

864 Le preux dit : « Que t'arrive-t-il, pourquoi commets-tu un méfait ?
Tu n'es pas le seul, car le feu d'autres midjnours chauffe et chauffait,
Mais ce que tu fais, quel mortel, dans quelle détresse l'a fait ?
Pourquoi veux-tu te suicider, pourquoi te livrer au Maufait ?

865 « Les sages passent à l'épreuve un sage, tel l'or au touchau :
L'homme doit être courageux, ne pleurer s'il a froid ou chaud,
Dans le malheur on s'endurcit comme un mur de pierre et de chaux.
Notre esprit cause notre mal, le sort des autres peu nous chaut.

866 « Quoique sage, tu ne suis point des sages les nobles préceptes.
Avec les fauves, dans les champs, des nouvelles on n'intercepte,
Pense à trouver l'aimée pour qui, loin des gens, la mort tu acceptes,
Sache qu'en ravivant ta plaie salut et bonheur tu exceptes.

867 « Qui n'a brûlé d'un feu ardent ? Dis-moi, qui n'a été épris ?
Qui a ignoré le tourment et qui n'en a payé le prix ?
Qu'est-il arrivé d'inouï ? Du corps pourquoi s'en va l'esprit ?
Rose sans épines a-t-on cueilli quelque part ou surpris ?

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

868 « À la Rose on demanda : « Qui fit ton être si beau et cher ?
Pourquoi, difficile à cueillir, tu nous égratignes la chair ? »
Elle répondit : « Le fruit doux après l'amer nous est plus cher,
La beauté livrée au commun ne tente que les happe-chair. »

869 « Puisque la Rose inanimée, hors d'âge, ne se veut hors-d'œuvre,
Qui peut aspirer à la joie si à la conquérir il n'œuvre ?
T'imagines-tu à l'abri de Satan tapi dans la pieuvre ?
Boudant le monde fugitif, dévoileras-tu sa manœuvre ?

870 « Suis mon conseil, monte à cheval, endure le mal s'il le faut,
Méfie-toi de ton jugement, car il peut te faire défaut,
Surmonte désirs, passions et élimine tes défauts,
Crois-moi, c'est ton bien que je veux, ne me soupçonne pas de faux. »

871 Il repond : « Ma langue ne peut te parler avec cohérence,
Je n'ai point de force, dément, pour entendre tes remontrances.
Il m'est facile, d'après toi, d'endurer tourment et souffrance,
Mais je suis proche de la mort, de l'heure de ma délivrance !

872 « Agonisant, je fais un vœu, Dieu entende ma faible voix :
Que midjnours, séparés ici, dans l'autre monde se revoient,
Que joie et charme au rendez-vous puissent être de leur convoi,
Qu'à couvrir de terre ma tombe, amis, votre dextre pourvoie !

873 « Puis-je renoncer à l'aimée, puisque nous sommes indivis ?
Elle viendra vers moi, j'irai vers elle la voir vis-à-vis.
Nous retrouvant, nous verserons des pleurs de joie inassouvis.
Entends cent conseils, mais retiens ce que ton cœur te prescrivit.

874 « Prête l'oreille à mon propos, la vérité je ne dénie :
J'ai peu à vivre, laisse-moi, car la mort me tient compagnie.
Mort, tu n'as que faire de moi, un fou vivant n'est qu'avanie !
Mes éléments se sont dissous, des âmes m'attend l'harmonie.

875 « Je n'entends point ce que tu dis et je suis loin de ta faconde,
La mort me guette, l'existence a la durée d'une seconde,
La vie me paraît insensée et mon esprit ne me seconde.
Je suivrai mes pleurs disparus au sein de la terre féconde.

876 « Qui parle de sage à un fou et de sagesse qui le charge ?
Notre entretien aurait un sens, si je n'en demeurais en marge.
La rose périt sans soleil, sa beauté ne lui sert de targe.
Ne m'importune plus, je perds ma patience sous la charge ! »

877 Avtandil lui parle à nouveau et sa conviction y met,
Il dit : « À quoi te servirait, si tu nous quittais à jamais ?
N'agis pas à ton propre égard comme un ennemi juré ! » Mais
Ses mots demeurent sans effet, et le chevalier n'en peut mais.

878 Il reprit : « Puisque mon propos, ami, à rien ne t'engagea,
Je t'épargnerai des mots vains, je vois : ma langue t'affligea.
Meurs, si tu préfères mourir, ta rose se fane déjà,
Mais une chose promets-moi ! » — Le flot de pleurs le ravagea.

879 « Roses et cristal entourés du jais de l'Inde en palissade
J'ai quitté pour venir ici en une rapide ambassade.
Le roi ne sut me retenir par ses mots ni ses embrassades,
Mais où trouverai-je la joie, banni par ton accueil maussade ?

880 « Ne me renvoie sans accomplir le souhait que mon cœur recèle :
Toi qui me meurtris âme et cœur, je voudrais te revoir en selle
Dissipant et livrant au vent la tristesse que j'amoncelle.
Et puis, moi parti, tu feras ce que par ton propos tu scelles ! »

881 Il l'exhorte : « Monte à cheval ! » — et huit fois ce vœu se succède.
La chevauchée dissiperait la tristesse qui le possède,
Pliant son corps, joindrait ses jais, faisant qu'au sommeil il accède.
Tariel suspend ses soupirs, se résigne et à l'ami cède.

882 Tariel lui dit clairement : « Amène mon cheval devant ! »
Avtandil l'aida à monter sans hâte, comme se devant.
Ils chevauchent, pliant le corps, à travers champs vont de l'avant,
Tariel en est ranimé et se sent mieux qu'auparavant.

883 Avtandil le distrait, au cas tels contes aimables adapte,
De ses lèvres pourpres sortis, les propos le chevalier capte,
À rajeunir l'ouïe des vieux, ces récits vivants seraient aptes.
Tariel devient patient, et le chagrin plus ne le sape.

884 Lorsque le mieux-être du preux eut réjoui son médecin,
Son visage s'épanouit et devint rose son succin,
Il sut aborder le dément comme le sage et l'homme sain,
Son verbe conscient guérit l'inconscient de son dessein.

885 Reprenant le fil du propos, Avtandil observe, sincère :
« Je te demande seulement de me dévoiler ton mystère :
Ce bracelet, le doux présent de qui les charmes te blessèrent,
Comment l'aimes-tu, t'est-il cher ? Dis-le-moi et je vais me taire. »

886 Tariel répond : « Sa beauté mon existence recréa,
Elle est ma vie et je lui dois et mes pâmoisons, et mes « ah ! »
Plus que sans arbres, terre et eau, sans elle l'univers béa.
Un événement déplacé un goût acide a eu et a. »

887 Avtandil dit : « Je m'attendais à ouïr pareille réponse.
À présent apprends mon avis, je ne te céderai une once :
Mieux vaudrait qu'à ce bracelet, plutôt qu'à Asmath, tu renonces !
C'est pourquoi je blâme ton choix et pour tes actes te semonce.

888 « Ton bracelet d'or ouvragé tu portes et sa flamme prises,
Impassible et inanimé, muet, il exclut les méprises,
Tandis que ta fidèle Asmath, devenue ta sœur, tu méprises,
Elle qui naguère servait celle dont est ton âme éprise !

889 « Asmath, votre intermédiaire et ta sœur par adoption,
Facilita vos rendez-vous, tu suivis ses prescriptions,
Elle forma ta bien-aimée pour subir ton affliction.
Tu ne désires plus la voir ? Sois loué pour ton option. »

890 Tariel répond : « Ton propos recèle la vérité pure,
Asmath, pensant à elle, à moi, ne mérite cette coupure.
Je voulais mourir, grâce à toi me consumer mes feux ne purent.
Puisque je vis, allons la voir : quoique dément, folie m'épure. »

891 Avtandil, suivant l'amirbar, de son éclipse se repent.
Ne sachant comment les louer, je laisse l'éloge en suspens :
Les perles luisent, et la rose alentour la senteur répand.
La langue douce tirerait du fond de son trou un serpent.

892 Avtandil dit : « Je sacrifie pour toi cœur, âme, intelligence,
Mais ne ravive point ta plaie, bannis loin de toi l'indulgence.
La sapience est sans effet si l'on oublie ses exigences,
Avoir un trésor enfoui, c'est végéter dans l'indigence.

893 « Il est oiseux de s'affliger de l'infortune avec excès,
Rien n'advient sans la Providence, elle gère vie et décès,
En trois jours ne périt la rose, au soleil n'ayant eu accès.
Tente ta chance, Dieu aidant, tu auras victoire et succès. »

894 Tariel répond : « Ton conseil vaut un monde et, comme tel, compte.
Selon l'élève, un précepteur le brime ou, en l'aimant, le dompte.
Mais que faire si mon malheur je ne maîtrise, ne surmonte ?
Je t'admire d'avoir passé ton propre mal à la refonte.

895 « La cire, relevant du feu, à sa proximité s'embrase,
Jeté à l'eau, le feu s'éteint, la surface redevient rase.
Nous compatissons à autrui pour ce qui l'oppresse ou l'écrase,
N'as-tu compris que mon cœur fond, entendant ma première phrase ? »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXVII. TARIEL RACONTE COMMENT IL TUA UN LION ET UNE PANTHÈRE

896 Je vais te conter maintenant l'accident qui m'est advenu,
Tu pourras juger en ton cœur par le détail le plus menu.
Je t'attendais patiemment, mais longtemps tu n'es revenu,
J'allai chevaucher dans les champs, la grotte ne m'a retenu.

897 « Passé les buissons, je parviens au pied des monts de cette chaîne,
Une panthère et un lion comme un seul être s'y enchaînent,
Ils me paraissent deux amants s'étant libérés de leurs chaînes.
Mais ce qu'à la suite je vois la révolte en mon cœur déchaîne.

898 « Ils s'ébattaient, se séparaient, puis se rapprochèrent d'un bond,
S'assénant des coups sans pitié, ils se combattaient, furibonds.
La panthère fuit en femelle, elle a un geste pudibond,
Le lion la suit, ne l'épargne, à sa vie en veut pour de bon.

899 « Je blâme le fauve : « Insensé, est-ce ainsi que l'on s'énamoure ?
« Pourquoi offenses-tu l'aimée ? Fi donc d'une telle bravoure ! »
Je tire l'épée et son corps de coups terribles je laboure,
Je l'assomme et je l'affranchis de ce que si mal il savoure.

900 « Et puis, attirée dans mes bras, la panthère se rebiffa,
Je voulus l'embrasser au nom de mon amour qui m'échauffa,
Mais elle rugit, se dressa, me balafra et me griffa.
À bout de patience, alors de sa vie ma main triompha.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

901 « Je dis bien : rien ne put calmer la bête à la furie sujette.
Je m'emporte et, la soulevant, avec force à terre la jette.
Je me souviens du jour sinistre où l'aimée mon amour rejette.
Depuis, je pleure, mais pourquoi ne me transperce une sagette ?

902 « À présent tu connais mon mal, frère, tu vois mes plaies qui saignent.
Mon départ peut-il t'étonner ? Et me le reprocher tu daignes ?
Je me retire de la vie et pourtant la mort me dédaigne ! »
Tariel soupire et se tait, des larmes amères le baignent.

903 Avtandil pleurait et payait le tribut au malheur rapace,
Il dit : « Tu ne dois déchirer ton cœur, pâtis, point ne trépasse !
Dieu condescend à ton amour, quoique ton mal encor ne passe,
Il vous unira de nouveau après une mauvaise passe.

904 « Les revers suivent un midjnour, le parcours de sa vie attristent,
La joie récompense celui qui d'abord au malheur résiste.
Amour nous rapproche de mort et la conduit sur notre piste,
Il transforme un sage en dément, assagit le fou et l'assiste. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXVIII. RETOUR DE TARIEL ET D'AVTANDIL DANS LA GROTTE ET ENTREVUE AVEC ASMATH

905 Ayant pleuré, les chevaliers regagnent leur abri rupestre.
Asmath se réjouit, voyant les deux silhouettes équestres,
Ses pleurs sillonnent les rochers qui désormais ne la séquestrent,
Ils s'embrassent versant des pleurs au faîte de la joie terrestre.

906 Asmath dit : « Ô Dieu ineffable, octroyant la béatitude,
Tu nous emplis de Ta clarté, Tu incarnes la plénitude !
La raison ne peut Te louer ni dire notre gratitude.
Merci de ne m'avoir tuée, pleurant pour eux, de lassitude. »

907 Tariel dit : « Sœur, si mon cœur versa des pleurs et s'épancha,
C'est que le monde fugitif exige de nous ce rachat,
Telle est son éternelle loi, qu'à bon entendeur il prêcha.
Comme la joie j'attends la mort, ne me soustrais à son pourchas !

908 « Quel homme, ressentant la soif, vide son eau sans qu'il n'y goûte ?
Je m'étonne de voir mes yeux noyés de pleurs qui en dégouttent,
La soif tue et l'eau ne tarit, vivifiante goutte à goutte !
Hélas, ma rose dépérit, ses perles enfilées s'égouttent ! »

909 Avtandil pense à son soleil dont les rayons lointains le dardent.
Il dit : « Comment vis-je sans toi, à te revoir comment je tarde ?
Sans toi ma vie m'est à regret, et s'égare mon âme hagarde.
Qui te dira quel feu cuisant mon corps consume, mon cœur arde ?

910 « La rose peut-elle penser : « Sans le soleil, je ne me fane ? »
S'il se cache au-delà des monts, qu'adviendra de nous, pauvres fanes ?
Ô cœur, sois ferme, tel le roc, non faible verre diaphane,
Espère l'heur de la revoir, ton âme noble ne profane ! »

911 Le feu ardent les consumant, les chevaliers, pensifs, se turent.
Dans la grotte ils suivent Asmath que la flamme emplit et sature,
La peau de panthère elle étend aux cavaliers las des montures,
Les preux s'assoient et en amis causent avec désinvolture.

912 Pour le repas improvisé la viande rôtit sur la broche,
Il y a quelques gobelets, mais pas de pain parmi les roches.
Asmath prie Tariel : « Sers-toi ! » Mais le preux surmené ne bronche,
Puis avale un menu morceau d'une drachme, évitant reproche.

913 Il est bon de faire le bien, de livrer sa pensée intime,
À se comprendre on a profit, sans qu'un ordre exprès vous l'intime,
Le commerce apaise le feu, prompt à soulager sa victime,
En disant son mal, on ressent un soulagement légitime.

914 De nuit ne se séparent pas ces lions braves, ces héros,
Ils se confient en conversant les soucis dont leur cœur est gros.
À l'aube, ils évoquent le sort, paisibles, sans crier haro,
Ils se redisent leur serment, ne le répétant jamais trop.

915 Tariel dit : « Des mots nombreux prononcer il serait dommage,
Que Dieu te rende tes bienfaits, de tes maux qu'Il te dédommage !
Point ivre, sobre, je le jure, épargne-moi un autre hommage,
À l'ami qui nous a quittés on ne cause point de dommage.

916 « Je t'en prie, ne me brûle pas de ton feu sans cesse croissant,
Je ne dois ma flamme au silex, à l'étincelle en jaillissant,
Car à son tour te réduirait le feu du monde envahissant.
Plutôt retourne sans tarder vers ton soleil incandescent !

917 « Même mon créateur aurait du mal à vouloir me guérir.
Vous qui m'écoutez, entendez pourquoi j'erre, prêt à périr.
Avant je possédais raison, mon bonheur je voulais quérir,
Mais à présent je suis dément, je m'éloigne sans coup férir. »

918 Avtandil dit : « Que répondrai-je à ta parole, à ton propos ?
Toi-même tu viens d'évoquer le sage au jugement dispos :
Dieu peut, certes, guérir ta plaie, rendre à ton âme le repos,
Il fait croître toute semence et veille à Son propre dépôt.

919 « Dieu aurait-Il fait ce qu'Il fit, vous créant, l'un pour l'autre, tels,
Pour vous séparer, te réduire à te mettre en tête martel ?
Sois raisonnable ! Les malheurs criblent tout midjnour, tout mortel,
Vous vous reverrez, ou je rends à Dieu mon âme et mon castel !

920 « Qui pourra se dire vainqueur sinon celui qui fait le crâne ?
Il faut surmonter le malheur, mépriser du sort les arcanes,
Si le monde est avare, Dieu ne te mesurera Sa manne.
Entends-moi, car j'ose affirmer : qui ne veut entendre est un âne.

921 « Assez de mots comme sermon, entends-moi, si tu veux entendre !
Je dis adieu à mon soleil, je la priai de condescendre
À ma prière : « Il a réduit par sa flamme mon cœur en cendres,
Je dois sans tarder emprunter du chemin lointain les méandres. »

922 « Elle répondit : « Tu es bon et brave, pars, car le temps presse !
En servant le preux, tu me rends à moi-même une grâce expresse. »
Je ne partis furtivement, ni gris ni en état d'ivresse.
Elle me dirait : « Tu reviens en lâche auprès de la maîtresse ? »

923 « Daigne interrompre ton propos, entends ma parole virile :
Celui qui vise les exploits doit être sensé et habile,
La rose fanée sans soleil à jamais demeure stérile.
Je te tirerai d'embarras en frère fidèle et docile.

924 « Demeure là où tu te plais et garde ta désinvolture,
Soit que sagesse ou bien folie emplisse ton cœur, le sature,
Réjouis-nous par ton aloi, éblouis-nous par ta stature,
Ne te laisse pas fondre au feu qui trouve en ta chair sa pâture.

925 « Je te promets que dans un an, ayant parcouru champs et bois,
Je t'apporterai du nouveau, tu ne seras plus aux abois.
Quand des roses épanouies le parfum enivrant on boit,
À leur vue tu tressailliras, comme au son du chien qui aboie.

926 « Si je n'observe ce délai et ne reviens près de cet antre,
Sache qu'une flèche m'abat ou bien qu'une lance m'éventre.
Ce signe sera suffisant pour que tu puisses choisir entre
La joie ou le noir désespoir dans lequel à jamais on entre.

927 « Ne t'attriste point pour si peu, ne me trouve pas un air rogue,
Sans doute à cheval ou en mer m'attend de la vie l'épilogue.
En bête je ne m'abrutis, ne rejette l'amère drogue,
Dieu ou le firmament tournant ont à merci ma vie qui vogue. »

928 Tariel répond : « Je ne vais t'ennuyer d'un propos prolixe,
Un interminable discours lasse et l'attention ne fixe ;
Si l'ami n'est de ton avis, agis selon son idée fixe :
Dans tout mystère, tôt ou tard, la claire évidence s'immisce.

929 « Tu ne concevras aisément ni mon malheur ni son outrance,
Errer ou demeurer, pour moi ne présente de différence.
Je suivrai ton conseil, malgré la folie de son ingérance,
S'il faut patienter sans toi, faisons preuve de tempérance. »

930 Ils sont d'accord, comme éveillés après un sommeil hiémal,
Ils chevauchent à travers champs, chacun abat un animal.
De leurs cœurs trop pleins à nouveau prend source le flux lacrymal,
La proche séparation ajoute du mal à leur mal.

931 Viens à ton tour verser des pleurs, ô lecteur qui lira ces vers,
Compatis au cœur écœuré que ronge de l'ennui le ver !
Le départ et l'éloignement constituent de mortels revers,
De ce jour le poids restera ignoré des esprits pervers.

932 Les chevaliers font leurs adieux, le sort entame son clivage,
Tariel, Asmath, Avtandil connaissent des pleurs le ravage,
Les oriflammes de leurs joues passent au pourpre en délavage.
Ces lions, tantôt peu civils, sont pris d'une fureur sauvage.

933 Ils partent gémissant, pleurant, la grotte plus ne les encastre,
Asmath dit : « Ô lions aux noms inscrits au céleste cadastre,
Brûlés, fondus sous le soleil, qui vous pleure, insolites astres ?
Mon malheur, mon tourment sont grands, mon existence est un désastre ! »

934 Les preux marchent ensemble un jour qui de l'espoir pour eux renferme,
Arrivés au bord de la mer, ils ne quittent la terre ferme.
La nuit ils partagent le feu, côte à côte, les yeux ne ferment,
Versant des pleurs avant l'adieu, se promettant de tenir ferme.

935 Avtandil dit à Tariel : « Vois tarir des larmes le ru !
Tu quittas Pridon, enfourchant ce destrier jamais recru,
Mais là-bas on aurait servi ton soleil et sa joie accru !
Chez ton frère je me rendrai, que tu soutins et secourus. »

936 Tariel explique à l'ami, de veiller à soi le priant,
Le chemin à prendre, au tableau des mots précis appropriant :
« Tout en suivant le littoral, tu marcheras vers l'Orient.
Si Pridon te parle de moi, dis-lui mon sort ne variant. »

937 Sur le feu d'un bûcher rôtit leur trophée du jour, une biche.
Partageant la viande et le vin, l'un par l'autre ils s'estiment riches,
Passent ensemble cette nuit sous un arbre où les oiseaux nichent.
Je maudis le monde trompeur, tantôt généreux, tantôt chiche !

938 Les amis s'embrassent à l'aube avant de reprendre la course,
Ils se font des adieux touchants et des mots précieux déboursent,
De leurs yeux coulent sur les champs des larmes comme d'une source.
Longtemps ils restent cœur à cœur, exténués et sans ressources.

939 Se griffant les joues, s'arrachant les cheveux, comme des surgeons,
L'un en amont, l'autre en aval ils marchent à travers les joncs,
De loin en loin s'interpellant (de douleur les mots nous chargeons).
Le soleil brunit, les voyant renfrognés comme deux donjons.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XXXIX. AVTANDIL SE REND CHEZ PRIDON

940 O monde qui nous fais tourner, de quel futur tu vaticines ?
Pleurent sans interruption ceux que tes faux-fuyants fascinent !
De quel pays en quel pays jettes-tu l'homme et ses racines ?
Mais Dieu ne sacrifiera pas celui que le sort déracine !

941 De se séparer de l'ami à Avtandil des larmes vaut,
Sa clameur monte jusqu'au ciel : « Je verse du sang à nouveau !
En pleurs nous nous quittons amis, comme nous nous joignions rivaux,
Les hommes ne sont pas égaux s'élevant à divers niveaux. »

942 Les fauves le suivent de près et lèchent le sanglant aiguail,
Le feu d'Avtandil ne s'éteint, son moreau fend l'air du poitrail.
Tinatine attire l'aimé, et il veut rentrer au bercail,
La rose luit dans la clarté du cristal au pied de corail.

943 Se fanent rose et aloès, à endurer des maux ils eurent,
Le rubis et le fin cristal l'écoulement du temps azure,
Toutefois, il ne craint la mort, la défie dans sa démesure :
« Sans soleil, c'est la nuit, doit-on s'en étonner outre mesure ? »

944 « Soleil pareil à Tinatine, ainsi Avtandil s'exprima,
Ta lumière par monts et vaux son sceau magnifique imprima,
Mon regard sur toi s'est fixé, et ta beauté ne m'opprima,
Mais pourquoi livres-tu mon cœur à la froidure et au frimas ?

945 « L'éloignement d'un seul soleil peut rendre rigoureux l'hiver,
Mais j'abandonnai deux soleils, mon cœur a doublement souffert !
Le mal n'est étranger qu'au roc, soit-il même au vent découvert,
La dague ne guérit la plaie en la repassant à travers. »

946 Avtandil implorait le ciel, le soleil radieux sommait :
« Ô Soleil, puissant souverain, toi qui domines les sommets,
Tu élèves l'humilié, en toi du bonheur la somme est !
Je mourrais, si, loin de l'aimée, la nuit ma journée consommait !

947 « Viens ajouter des pleurs aux pleurs et des maux aux maux, ô Saturne !
De noir opaque teins mon cœur, livre-moi au chagrin nocturne,
Charge-moi du malheur pesant, tout comme un âne taciturne,
Mais laisse-moi près de l'aimée, n'éloigne point l'astre diurne !

948 « Je t'implore, juge parfait, ô équitable Jupiter,
Tranche le litige des cœurs, ô toi qui règnes dans l'éther !
Ne justifie pas le fautif par ton verdict autoritaire,
Pourquoi me blesser, un blessé d'amour, condamné à se taire ?

949 « Arrive, impitoyable Mars, et transperce-moi de ta haste !
Empourpre-moi, répands sur moi à flots abondants mon sang chaste,
Conte ma souffrance à l'aimée, daigne évoquer des faits néfastes.
Privé de joie, mon cœur est las et sur le point de crier : « Baste ! »

950 « Elle me brûla de ses feux, viens à mon secours, ô Vénus !
Perles entourées de coraux, hôtes de nos cœurs bienvenus,
Votre beauté que de mortels a envahis, circonvenus !
Tu m'abandonnes à mon sort, me voici dément devenu.

951 « Mon sort ne ressemble qu'au tien, planète du tourment, Mercure !
Le soleil me tourne à son gré et consume mon âme obscure.
Décris mon mal, un lac de pleurs sera ton encre de mercure,
Pas plus gros qu'un cheveu, mon corps comme plume je te procure.

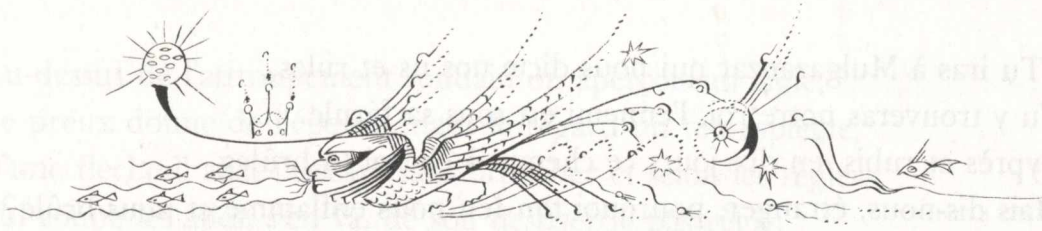
952 « Aie pitié de moi, je décrois, je m'émacie comme toi, Lune !
Le soleil me vide ou m'emplit, levé ou couché dans les dunes.
Va dire à l'aimée mon tourment, ma pensée folle, toujours une :
À elle, pour elle je meurs, sans elle vie m'est infortune !

953 « Le firmament est constellé, je prends à témoin sept étoiles :
Le Soleil, Jupiter, Mercure et Saturne m'ont dans la moelle,
Pour m'aider, la Lune, Vénus, Mars arrivent et se dévoilent.
Dites à l'aimée : je pâtis, grillé comme sur une poêle ! »

954 Puis il s'adressa à son cœur : « Pourquoi ces pleurs intarissables ?
Pourquoi te morfonds-tu ? As-tu fraternisé avec le diable ?
Cheveux en aile de corbeau, vous me rendez fou pitoyable,
Mais sachons endurer le mal ; la joie, quant à elle, est vivable !

955 « Mieux vaut sauvegarder la vie en ce corps svelte de bambou,
Pour revoir mon Soleil, je vais des obstacles venir à bout ! »
Son chant se répand, chaleureux, et le ru de ses larmes bout,
Comparé au son de sa voix, un rossignol n'est qu'un hibou.

956 Le chant charmeur du chevalier séduit oiseaux et animaux,
Les cailloux s'arrachent du fond et jaillissent de la calme eau.
On l'entend, on pleure avec lui et l'on compatit à ses maux.
Son chant est triste et le torrent de pleurs ébranle les rameaux.



XL. ARRIVÉE D'AVTANDIL CHEZ PRIDON

957 Chevauchant soixante-dix jours, le chevalier suivit la côte.
Il aperçut des bateliers qui naviguaient dans la mer haute,
Lorsqu'ils furent près, il s'enquit : « Qui êtes-vous ? Dites sans faute !
Quel est ce royaume, qui est ici le souverain et l'hôte ? »

958 Ils répondirent : « Chevalier, si ce n'est pas à toi, à qui
Le dirons-nous ? Ton air superbe et ta bonté nous ont conquis !
C'est le royaume de Pridon, s'étendant jusqu'à la Turquie,
Nous le servons, notre récit à l'avance t'étant acquis.

959 « Le nom de Nouradin-Pridon de notre cœur nous ne rayons,
À sa puissance, à son pouvoir jamais nous ne nous soustrayons,
Grâce à notre soleil ardent, nos ennemis nous effrayons,
Il est notre seigneur clément, qui répand sur nous ses rayons. »

960 Le preux répond : « Frères, je vois que vous êtes de braves gens,
Je cherche justement le roi, soyez d'un conseil obligeant :
Par quel chemin et en quel temps le joindrait un preux diligent ? »
Les marins montrèrent la voie à Avtandil, l'y engageant :

961 « Tu iras à Mulgazanzar qui nous dicte nos us et rules,
Tu y trouveras notre roi, l'ennemi est sous sa férule.
Cyprès et rubis, en dix jours ce chemin à cheval tu brûles,
Mais dis-nous, étranger, pourquoi ton feu nous enflamme et nous brûle ? »

962 Le preux répond : « Vous m'étonnez en me louant, frères divers,
Car vous appréciez si haut le charme des roses d'hiver !
Si seulement vous m'aviez vu beau et embaumant vétiver,
Semant la joie et la gaîté et embellissant l'univers ! »

963 Ils s'en vont, et le preux poursuit son chemin, chevauchant sans cesse,
Son cœur est ferme tel le fer, son corps ressemble à l'aloès,
Il évoque, avançant au trot, le temps où il faisait florès,
Des narcisses sur le cristal pleuvent les pleurs en aspergès.

964 Les inconnus qu'il aperçoit servent le chevalier rigide,
Ils s'approchent pour l'admirer et se pâment d'un air languide,
Ils ont du mal à le quitter, chacun le conseille et le guide,
On répond à ses questions, enfin, on lui assigne un guide.

965 Approchant de Mulgazanzar, le chemin parcouru d'emblée,
Il voit un groupe de chasseurs qui semblent contents et comblés,
Ils cernent la vallée, traquant la bête réduite à trembler.
Les traits abattent le gibier, comme au champ on fauche le blé.

966 Le preux questionne un des chasseurs au sujet de ce mascaret :
« Quel est ce vacarme, ces cris, chocs de sabots, flot de jarrets ? »
L'autre : « C'est la suite du roi Pridon le Mulgazanzarais
Qui chasse, cernant la vallée, encerclant le moindre furet. »

967 Le preux s'approche des guerriers, il est d'une allure sans tare,
J'admire son rayonnement indicible, que l'on ne narre !
Loin de lui les gens sont gelés, de près il brûle et ne crie gare,
Son corps, un flexible cyprès, vous éblouit et vous égare.

968 Au-dessus de l'attroupement soudain on aperçoit un aigle,
Le preux donne de l'éperon, dans le regard un feu espiègle,
D'une flèche il abat l'oiseau, sans broncher et selon les règles
Lui coupe les ailes, s'en va, de son destrier le pas règle.

969 En l'apercevant, les archers baissent l'arme et cessent le tir,
Le cercle se détend, sa vue ne peut que les assujettir.
Ils se pressent près du héros, prêts à le suivre et à partir,
Ils ne profèrent : « Qui es-tu ? » — n'osent point deux mots assortir.

970 Au milieu d'un splendide pré Pridon se tient sur la colline,
Près de lui quarante guerriers prompts à lancer la javeline.
Vers le roi va, cerné de serfs, Avtandil, beauté cristalline,
Pridon s'étonne en les voyant, et son courroux point ne décline.

971 Pridon expédie son valet : « Vois si l'on ne commet bévue,
Pourquoi le cercle ont-ils rompu, perdent-ils le sens de la vue ? »
Tantôt sidéré par le preux et par sa beauté entrevue,
Le serf cligne des yeux, muet, sa langue de mots dépourvue.

972 Avtandil voit le messager, intimidé au demeurant,
L'interpelle : « Dis à ton roi, à ton souverain noble et grand,
Qu'ayant délaissé mon pays, étranger, chevalier errant,
En confrère de Tariel au-devant de lui je me rends. »

973 Porteur de ces mots, le valet va vers Pridon d'un pas rapide :
« Ô roi, j'entrevis le soleil, l'astre du jour clair et limpide,
Je pense qu'auprès de ce preux un sage devient insipide.
Il dit : « Frère de Tariel, je cherche Pridon l'intrépide. »

974 Entendant nommer Tariel, le mal du roi Pridon s'allège,
Les larmes coulent de ses yeux, son cœur est franc de sortilèges,
Un coup de vent givre la rose et des cils fait tomber la neige.
Les preux se saluent, et tous deux ont des mots bons, non sacrilèges.

975 Pridon descend de la colline en vue de ses preux et bourgeois,
Voyant le chevalier, il dit : « Est-ce soleil ou feu grégeois ?
Il est au-dessus de l'éloge et des mots que de mon serf j'ois ! »
Ils sautent bas de leurs coursiers pour verser des larmes de joie.

976 Quoique l'un à l'autre étrangers, ils s'embrassent sans nulle gêne,
Le roi plaît au preux, celui-ci a de Pridon le suffrage, enne!
Devant eux le soleil s'éclipse, à leur vue on ne morigène.
Tue-moi si l'on vend au marché une beauté plus homogène!

977 Quel preux se compare à Pridon, qui ferait son apologie?
Mais de rarissimes vertus en Avtandil se réfugient.
D'autres astres près du soleil s'effacent comme par magie,
Passant inaperçue le jour, de nuit s'impose la bougie.

978 La foule suit les chevaliers, vers le palais la marée marne,
La chasse finie, les chasseurs sur le gibier plus ne s'acharnent,
Autour d'Avtandil on entend s'interroger les guerriers qu'arne
Leur sort: « Quelle force créa celui qui la beauté incarne? »

979 Le preux dit à Pridon: « Je sais que tu as hâte que je conte,
Je t'apprendrai donc qui je suis, car de le savoir tu escomptes,
Comment je connus Tariel, pourquoi pour frère je le compte.
Il m'appelle frère, pourtant je serais son serf, sauf mécompte.

980 « En Arabie né et grandi, je suis sujet du roi Rostan,
Grand spaspeth, nommé Avtandil, d'un sang de noblesse, distant,
Je fus élevé comme un fils par le roi généreux, constant,
Je suis courageux, aucun preux ne me bravant ni m'accostant.

981 « Un jour le roi va à la chasse et son spaspeth de l'y suivre ose.
Nous voyons au champ Tariel qui de ses pleurs la terre arrose,
Nous le prions de s'approcher, mais il ne bronche point, morose.
Dépités, nous ne devinons quelle flamme brûle la rose.

982 « Le roi ordonna de saisir le chevalier qui le fâcha,
Mais l'autre abattit ses guerriers, les malmena et les hacha,
À certains bras et pieds trancha, à d'autres l'âme il arracha.
Nous entendîmes de ce fait qu'il ne voulait qu'on l'approchât.

983 « Apprenant l'échec des guerriers, le roi courroucé, sans palabres,
Chevauche son coursier d'un air farouche comme quand il sabre.
Reconnaissant le souverain, Tariel ne lève son sabre,
Relâche bride et disparaît avec son coursier qui se cabre.

984 « Nous cherchâmes, sans le trouver, le preux en aval, en amont,
Le roi oublia ses banquets, l'inconnu semblait un démon !
Ne pouvant ignorer son sort, ni le roi ni moi ne dormons,
Alors je m'en vais en secret le rechercher par vaux et monts.

985 « Je passe trois ans sans sommeil dans une quête opiniâtre,
Des Cathaïens j'apprends enfin le chemin menant vers son âtre.
Je trouve la rose fanée, au teint terni, d'un ton jaunâtre.
Il m'accueille en frère et en fils, me choie, me chérit, m'idolâtre.

986 « Il enleva la grotte aux devs au prix d'une lutte sanglante,
Près du solitaire est Asmath calmant sa douleur violente,
Inséparable de son cœur, l'embrase la flamme brûlante.
Celui qui le quitte est réduit au deuil, aux larmes ruisselantes.

987 « La femme, seule dans l'abri, verse un flot de larmes ponceau,
Le preux rapporte du gibier en lion à ses lionceaux,
Ayant déposé ses trophées, il part pour de nouveaux assauts,
Il ne voit personne, à part elle, évite vieillards, jouvenceaux.

988 « De cet étranger j'attendais son histoire triste, inspirée.
Il me parla de son émoi, de sa belle et tant désirée,
Des maux subis et endurés, et de sa douleur empirée.
Le preux se meurt de ne revoir sa bien-aimée qu'en empyrée.

989 « Il déambule sans arrêt, à l'instar de la lune luit,
Il chevauche ton beau coursier, fuyant ou évitant autrui.
Malheur à moi qui m'en souviens, et aussi malheur à celui
Qui se lamente pour ce fauve et qui voudrait mourir pour lui !

990 « Je brûle du feu de ce preux, je me meurs pour son amitié,
Mon cœur devenu furibond, me voici saisi de pitié.
Je cherche un remède pour lui sur les mers et par les sentiers,
Je rentre et vois mon souverain assombri et le cœur altier.

991 « Je demande de repartir, le monarque m'apparaît triste,
Je quitte en secret mon armée et mon absence la contriste.
Fuyant le palais, j'interromps le torrent de pleurs, me désiste,
Je cherche un baume pour l'ami et je ne quitte point sa piste.

992 « Il me parla beaucoup de toi, m'entretint de fraternité,
À présent je t'ai retrouvé, ses hommages sont mérités.
Dis-moi où chercher le soleil dont le ciel bleu est habité,
Elle est la joie de qui la voit, les autres sont déshérités. »

993 Pridon s'enflamme en entendant parler ainsi le preux prodigue,
Ils s'attristent pareillement, tristesse ne leur sert de digue,
Leurs cœurs qui prohibent l'oubli des larmes brûlantes prodiguent,
La rose est aspergée d'eau chaude et la forêt de cils l'endigue.

994 On entend pleurer les guerriers qui poussent une clameur grande,
Ils se griffent les joues, jetant au loin leur voile dans les brandes.
Pridon ne vit le preux sept ans, et ses cris sa souffrance rendent :
« Hélas, le monde est hypocrite et le mensonge est son offrande ! »

995 Pridon dit : « Comment vous louer, traits qui comblés d'éloges n'êtes ?
Toi, soleil qui fais détourner le soleil dans sa marche nette,
Toi, emplissant de joie la vie et soutenant les cœurs honnêtes,
Toi qui brûles, anéantis astres célestes et planètes !

996 « Depuis que je suis loin de toi, mon existence est haïssable,
Quoique ta pensée soit ailleurs, ta présence est impérissable,
Tu te réjouis sans l'ami, mais te voir m'est indispensable,
Sinon le monde apparaîtrait un désert envahi de sable. »

997 Pridon émit sa cantilène et lui confia sa torture,
Puis les preux calmés, apaisés, cessèrent les pleurs et se turent.
Le charme d'Avtandil agit, sa beauté la foule capture,
Ses lacs d'encre sont recouverts de jais leur servant de toiture.

998 Dans la ville les attendait le palais en parfait état,
On y observait strictement les us et règles de l'État,
Pour le banquet les officiers et les valets on apprêta.
On accueillit avec transport Avtandil et on le fêta.

999 La salle du palais est pleine et l'assemblée est respectable,
De part et d'autre des deux preux se rangent dix fois dix notables,
Comment les louer quand, tous deux, ils se dirigent vers la table ?
Le cristal, le rubis sont teints d'émail et de jais délectables.

1000 On festoya et l'on versa à flots généreux le sorbet,
Pridon conviait Avtandil, joyeusement ils l'absorbaient,
Les mets se relevaient de mets, le menu ne se résorbait.
Le reflet du feu sur les cœurs orangé comme la sorbe est.

1001 Jusqu'au soir dure le banquet, puis se dissipent les convives,
À l'aurore on baigne Avtandil, il est aise comme une vive,
Un peignoir coûtant des milliers de drachmes l'orne, aux couleurs vives,
Quant à la ceinture sans prix, quels sont les mots qui la décrivent ?

1002 Le preux séjourne chez le roi, sa patience est en enjeu,
Il chasse aux côtés de Pridon, prend part aux ébats et aux jeux,
Son tir est sûr de près, de loin, par un temps beau ou nuageux,
Aux archers confondus l'effet s'avère désavantageux.

1003 Le chevalier dit à Pridon : « Ois la pensée qui me martèle :
La proche séparation me sera néfaste et mortelle,
Mais je ne veux plus différer, vu que ma flamme vive est telle,
Qu'affaire urgente, long chemin m'appellent, non point bagatelles.

1004 « Celui qui te quitte a raison de pleurer, pris d'un mal rongeur,
Mais je ne saurais demeurer, brûlé par un souci majeur,
En comprenant qu'il fait erreur, ne s'attarde le voyageur.
Conduis-moi au bord de la mer où vint le soleil ravageur. »

1005 Pridon dit : « Te contrarier relèverait de l'indécence,
Je sais que tu n'as plus le temps, que te transperce une autre lance.
Le Seigneur conduise tes pas, affirme au combat ta puissance !
Mais dis-moi, comment endurer ton éloignement, ton absence ?

1006 « J'ose ajouter que tu ne dois t'en aller seul, en mal de verve,
Je te donnerai mes guerriers, qu'ils t'accompagnent et te servent,
Que des mulets et des chameaux chargés d'armures te desservent.
Des difficultés du chemin la rose en pleurs ne se préserve. »

1007 Il lui présenta quatre serfs dévoués et non pas félons,
Lui fit don d'un équipement, de jambières et de dards longs,
En plus soixante livres d'or lui serviront de beaux aplombs,
De même qu'en harnachement complet le fougueux étalon.

1008 Puis Pridon chargea un mulet docile, aux jarrets endurcis,
Il reconduisit Avtandil, le chemin en fut raccourci.
Face à la séparation le feu le brûla sans merci :
« Si le soleil se retirait, par le froid nous serions transis. »

1009 Du départ imminent du preux le menu peuple fut instruit,
On vit se rassembler bourgeois, vendeurs de soie, marchands de fruits.
Les sanglots, les cris violents chargent l'air d'orage et de bruit,
On gémit : « Le soleil parti, le vague à l'âme nous détruit. »

1010 On atteignit le littoral, accédant à la perspective
Du lieu d'où Pridon aperçut le soleil qui luit et captive.
Le lac de pleurs y déversa un ruisseau en expectative,
Et Pridon ému évoqua la belle planète captive :

1011 « Je vis le soleil que gardaient dans une nacelle deux nègres,
Voilée de noir, aux blanches dents, aux lèvres de rubis intègres.
Je voulus m'approcher, les noirs me montrèrent visage maigre,
Joignirent l'embarcation, partirent en oiseau allègre. »

1012 Les preux s'embrassent sous le poids du mal et de la douleur tue,
Devant l'épreuve à endurer le feu ravageur s'accentue,
La séparation des preux, des frères liés s'effectue,
Pridon demeure et part l'ami dont la perfection vous tue.

XLI. AVTANDIL PART À LA RECHERCHE DE NESTANE-DAREDJANE ET RENCONTRE UNE CARAVANE

1013 Le chevalier marche, pareil à la lune qui s'arrondit,
Il se souvient de Tinatine, en son cœur se dit enhardi :
« Me voici éloigné de toi par le sort perfide et maudit !
Tu détiens un baume pour moi, amie, à toi je fais crédit :

1014 « Pourquoi de trois feux à la fois mon cœur exténué est pris ?
Pourquoi mon cœur, ferme rocher, s'effondre-t-il en trois débris ?
Fait-on trois blessures d'un coup, est-ce qu'un dard trois fois meurtrit ?
Tu es la cause de mon mal et par toi le monde s'aigrit. »

1015 Avec quatre serfs Avtandil longe la mer et la broussaille,
Il veut trouver pour Tariel le remède, vaille que vaille,
Nuit et jour le torrent des pleurs lave son visage et l'émaille,
Le monde, aux yeux du chevalier, se vendrait au prix de la paille.

1016 S'il rencontre des voyageurs sur la côte ou près d'un hameau,
Il s'enquiert du soleil, cent jours s'écoulent pareils aux jumeaux.
Un jour qu'il monte sur un pont, il perçoit en bas des chameaux,
Les chameliers sont attristés près de la mer, sous les ormeaux.

1017 La caravane est là, chargée de nombreux trésors aguichants,
Les gens ne bougent, soucieux, ni se délassant ni marchant.
Ils rendent le salut au preux qui leur demande en s'approchant :
« De quel pays arrivez-vous, dites, qui êtes-vous, marchands ? »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1018 De cette caravane Ussam est le sage chef et doyen,
Il loue le preux et le bénit, lui adresse des mots de bien.
Ils disent : « Soleil octroyant la vie, à notre joie tu viens !
Descends à terre, de parler daigne nous offrir le moyen. »

1019 Il descend et entend : « Marchands venus de Bagdad, je n'omets,
Nous ne goûtons jamais au vin, suivant la foi de Mahomet.
Nous allons chez le roi des mers, sa ville du gain nous promet,
Nous portons les meilleurs tissus, la charge ne nous compromet.

1020 « Nous voyons un homme pâmé au bord de l'eau, en ce lieu-ci,
Nous le ranimons et, enfin, de vagues mots il balbutie.
Nous lui demandons : « Qui es-tu, errant, que cherches-tu ici ? »
Il répond : « Évitez la mer, au large vous serez occis. »

1021 « Puis il dit : « Nous quittons l'Égypte en caravane disparate,
Chargés d'étoffes, nous suivons dans la mer notre voie ingrate,
Au large, à l'aide d'un bélier, nous exterminent les pirates,
Je perds mes amis et ne sais par quel hasard la mort me rate. »

1022 « Voici, ô lion et soleil, ici ce qui nous relégua,
Si nous rentrons, nous essuierons de considérables dégâts.
Tel hésite à gagner la mer qui paisiblement navigua,
Nous n'avançons ni ne restons, et le péril nous subjugua. »

1023 Le preux dit : « Celui-là a tort qui d'effarement se trémousse,
Le sort que le ciel nous envoie échoit au capitaine ou mousse,
Je vais défendre votre sang, que le mien sur la vague mousse,
Qu'en abattant vos ennemis mon glaive s'ébrèche et s'émousse. »

1024 Les caravaniers sont contents, voyant que le nœud se dénoue,
Ils se disent : « Ce jeune preux n'est point timide comme nous,
Nous pouvons nous fier à lui, il ne pliera pas le genou. »
Ils rechargèrent leur bateau, longèrent la côte en burnous.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1025 Par un beau temps les voyageurs avancent portés par la brise,
À titre de guide Avtandil conduit bravement l'entreprise.
Ils voient le bateau des brigands au drapeau noir qui terrorise,
Les assaillants ont un bélier qui troue les navires, les brise.

1026 Ils s'approchent, poussant des cris, ils font du tapage et trompettent.
Les caravaniers ayant peur des pirates et des trompettes,
Le preux leur dit : « Ne craignez pas ces gredins, je vous le répète.
L'un des deux : je les extermine ou dans la mer ils me rejettent.

1027 « Sans la Providence, ils sont nuls, même armés et sur des bateaux,
Si la Providence le veut, je succomberai tard ou tôt,
Ne me sauveront ni amis ni murs épais de mes châteaux,
Celui qui en est conscient ne craint ni lance ni couteau.

1028 « Vous êtes lâches au combat, inhabiles négociants,
Évitez la flèche et soyez, derrière l'huis clos, patients,
De mes épaules de lion je combattrai, insouciant,
Je teindrai de sang le bateau des pirates, vos assaillants. »

1029 Agile comme une panthère, il revêt l'armure et ne sue,
Se préparant pour le combat, il prend en main une massue,
Sur la proue, le cœur impavide, il porte la terrible issue.
Son glaive achève l'ennemi et l'ami, sa beauté perçue.

1030 De cris de pirates s'emplit l'air comme d'eau versée à broc,
Les brigands vont à l'abordage et lancent le bélier à croc,
À la proue l'impavide preux ne craint point son mortel accroc,
Sa massue brise le bélier, l'assaillant fait mine d'escroc.

1031 Avtandil debout, sain et sauf, voit les pirates qui s'accoutrent,
Ils cherchent à sauver leur peau, privés désormais de leur poutre,
Mais le preux se jette sur eux et les transperce d'outre en outre,
Terrifiant les malandrins et les crevant comme des outres.

AVTANDIL RENCONTRE UNE CARAVANE

1032 Comme des chèvres les abat Avtandil au courage neuf,
Les noie ou les fracasse à bord comme autant de coquilles d'œuf,
Les brigands sont entrechoqués neuf contre huit, huit contre neuf,
Les survivants succomberont, de la vie ils seront les veufs.

1033 Le preux remporte la victoire et son espoir n'est pas trompeur.
Certains supplient : « Épargne-nous, car se dissipent nos vapeurs ! »
Le chevalier fait prisonniers les blessés saisis de torpeur,
L'apôtre a raison d'affirmer : « L'amour peut naître de la peur. »

1034 Ne te vante pas d'être fort, homme fanfaron comme un soûl,
La puissance ne sert à rien si le Tout-Puissant ne t'absout !
Une étincelle abat un arbre en brûlant le tronc de dessous,
Si Dieu te soutient, l'ennemi au moindre coup sera dissout.

1035 Passant en revue les joyaux nombreux comme le blé qu'on vanne,
Avtandil accouple les nefs et appelle la caravane.
Ravi par ce spectacle, Ussam se réjouit et se pavane,
Il loue et vainqueur, et trésor qui saurait boiser la savane.

1036 Mais pour encenser Avtandil mille langues il faut avoir,
Sans y réussir ; de ses yeux le triomphateur est à voir.
Les marchands s'écrient : « Ô Seigneur, à Toi gré nous devons savoir !
Le soleil paraît et la nuit en jour transforme son pouvoir. »

1037 Ils l'entourent en lui baisant les pieds, la main dextre et le front,
Ils le louent, digne de l'éloge et ne pardonnant un affront :
« Un sage à ta vue devient fou, notre dévouement nous t'offrons,
Délivrés par toi du péril, d'injustice nous ne souffrons. »

1038 Le preux dit : « Remercions Dieu, des essences le Créateur,
Le ciel veille à la mise au point du projet dont Il est l'auteur,
De Sa présence le secret dévoilé est révélateur.
Un sage croit en son destin et obéit au Rédempteur.

1039 « Préservant notre sang, Il fit de nos âmes ses créancières,
De par moi-même je ne suis qu'un peu de terre et de poussière !
J'exterminai vos ennemis comme des bêtes carnassières,
Je reçus un bateau chargé de biens en offrande princière. »

1040 Quand un preux gagne le combat, il suscite de vifs transports,
Quand il surpasse l'ennemi, on lui sait gré de son apport,
Honteux de leur confusion, les gens voient en lui leur support,
Mais une plaie sans gravité lui sied et embellit son port.

1041 Les marchands visitent la nef de jour, ne passent de nuit blanche,
Ils n'inventorient les trésors offerts aux yeux en avalanche,
Les transportent sur leur bateau, sur la nef l'incendie déclenchent,
Une drachme ils ne donneraient pour cet amas de mâts et planches.

1042 Ussam adresse à Avtandil ces propos, passé le remous :
« Tu nous rends forts, nous qui sans toi comme la cire serions mous,
Dispose de nos biens, desquels nous n'éliminons que le moût,
Laisse-nous en ce que tu veux, contents, nous ne ferons la moue. »

1043 Avtandil dit : « Frères, vos pleurs avant le combat meurtrier
Ont touché Dieu, notre Seigneur, qui le bien du mal a trié,
Lui vous sauva et quant à moi, le pied passé dans l'étrier,
Je n'ai que faire de vos dons, seul je garde mon destrier !

1044 « Je n'accumule de trésors, ne les cherche, ne thésaurise,
Je possède joyaux, tapis, mais la richesse je ne prise,
Que ferai-je de vos présents, si le sort ne me favorise ?
J'ai une cause que je sers, je ne subis que son emprise.

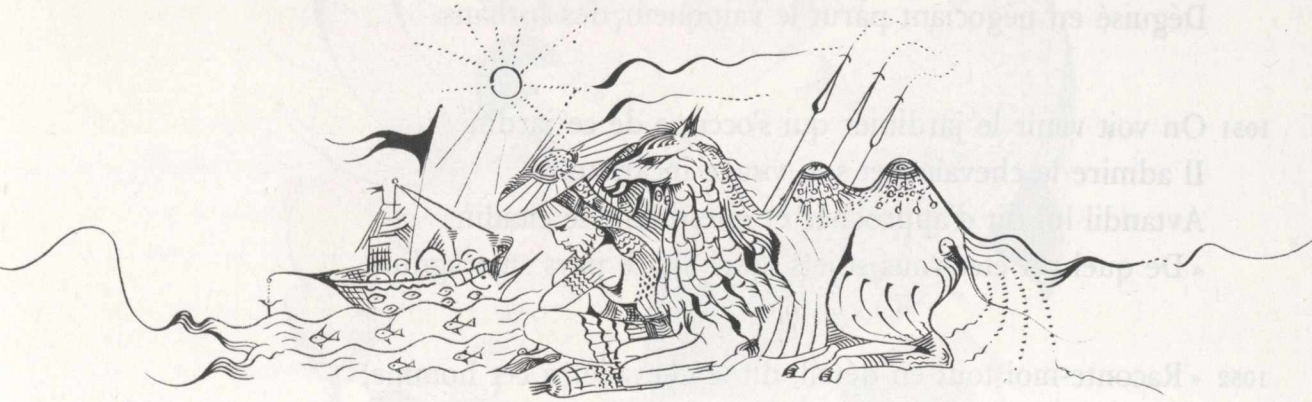
1045 « Je ne tiens aux trésors acquis, je ne suis pas un vil grigou,
Servez-vous sur notre butin qui ne mérite le dégoût,
Mais, je vous en prie, acceptez mon souhait sans arrière-goût :
Dissimulez-moi parmi vous comme en un palmier le sagou.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1046 « En cachant mon identité, n'élevez-moi que d'un gradin,
Dites de moi : « C'est notre chef », ne me nommez point paladin,
J'irai avec vous travesti en négociant anodin,
Vous préserverez le secret de ma dextre et de mon gourdin. »

1047 Le preux réjouit les marchands, lui faire un bas salut ils vont,
Lui disant : « C'est notre désir, et de cet espoir nous vivons,
Le service sollicité, sur l'honneur, nous te le devons,
Nous t'obéirons car en toi notre soleil nous percevons. »

1048 Ils poursuivirent le chemin, en ces lieux point ne s'attardant,
Faisant la traversée en paix, le calme sur mer les aidant,
Rendant hommage à Avtandil, leur compagnon et confident :
Il reçut des perles de choix et de la couleur de ses dents.



XLII. RÉCIT DE L'ARRIVÉE D'AVTANDIL À GOULANCHARO

1049 Avtandil traversa la mer et ne fut plus contrarié,
Les voyageurs virent d'un port les murs aux jardins mariés,
Des fleurs insolites formaient des plates-bandes variées.
De décrire ce beau pays quel conteur pourrait parier ?

1050 Près des jardins on attacha le bateau avec trois haubans,
Avtandil descendit du bord simplement vêtu d'un caban,
En attendant les portefaix, il alla s'asseoir sur un banc,
Déguisé en négociant parut le vainqueur des forbans.

1051 On voit venir le jardinier qui s'occupe de ce jardin,
Il admire le chevalier et son visage incarnadin.
Avtandil lui dit d'approcher et questionne le citadin :
« De quel roi êtes-vous sujets, quel est ce pays smaragdin ?

1052 « Raconte-moi tout en détail, dit le chevalier à cet homme,
Quel est le tissu le plus cher qu'apportent les bêtes de somme ? »
Il répondit : « Ô étranger, il me semble te voir en somme !
Dans mon propos je serai franc, car ici menteurs nous ne sommes.

1053 « En dix mois on ferait le tour de ce royaume maritime,
La ville de Goulancharo de rares attraits nous nantîmes.
Les bateaux sillonnent les mers pour se rendre en ce port intime,
Mélik-Sourkhav est notre roi, il jouit d'une grande estime.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

FATMANE

1054 « Un vieillard que nous accueillons rajeunit et jeunesse épouse,
Banquets et jeux se succédant, c'est fête douze mois sur douze,
Été, hiver, diverses fleurs se prélassent sur nos pelouses,
Nos amis et nos ennemis nous l'envient et nous en jalousent.

1055 « Les négociants n'ont ailleurs semblables avantages, gain,
L'on achète et vend, perd ou gagne et même perte donne gain.
Un mois, une année enrichit, la fortune ayant ses regains,
Le commerce ne s'interrompt comme l'écoulement sanguin.

1056 « Je sers le doyen des marchands, je suis le jardinier d'Hussein,
Je vous parlerai de ses us, de son règlement strict et sain,
De son jardin où vous soufflez le quartier maritime est ceint,
C'est à lui qu'on montre en premier tissus, joyaux au fin dessin.

1057 « Les négociants étrangers lui offrent de riches cadeaux,
Ils lui présentent leurs trésors, posent à ses pieds leur fardeau,
Notre maître effectue un choix, et l'on traite sous ces jets d'eau,
Après quoi le chef des marchands fait renouer paquets, cordeaux.

1058 « Il reçoit les hôtes d'honneur, il est d'un agréable abord,
Il ordonne qui saluer de ceux qui arrivent à bord,
Mais il est absent, je me tais, sachant que le silence est d'or,
C'est à mon maître qu'il revient de vous entretenir d'abord.

1059 « Fatmane-Khatoune est sa femme et sa dame aux belles manières,
Point renfrognée, elle est aimable, accueillante et hospitalière,
Vous ferez objet de sa part d'attention particulière,
Elle vous recevra de jour, sous le soleil, à sa lumière. »

1060 Avtandil lui dit : « Accomplis l'intention par toi conçue ! »
Le jardinier part en courant, de joie, d'émotion il sue.
Il dit à sa dame : « Aveuglante et de clarté secrète issue,
La beauté aux traits d'un soleil céans espère être reçue.

1061 « Chef d'une caravane, il est possesseur d'un trésor croissant,
Cyprès élancé, de la lune au septième jour le croissant,
Caban et voile purpurin l'embellissent, ne se froissant.
Il m'appela et me parla, aux prix d'ici s'intéressant. »

1062 Fatmane-Khatoune ordonna d'orner le caravansérail,
Envoya dix serfs aux marchands, fit transporter leur attirail.
Parut la rose et le rubis, le jais allié au corail,
Main de lion, pied de panthère, il a le monde pour mirail.

1063 La rumeur dans la ville court, sa population annexe,
Venue admirer l'étranger, grossit la foule des deux sexes,
Certains le convoitent des yeux et d'autres demeurent perplexes,
Les femmes montrent du mépris à leurs maris que cela vexe.

1064 Fatmane, l'épouse d'Hussein, sortie sur le seuil, le reçoit,
De manifester son plaisir ses traits animés ne sursoient.
Se saluant, l'hôtesse et l'hôte entrent dans la salle et s'assoient,
Dame Fatmane, selon moi, cette visite ne déçoit.

1065 Fatmane, hôtesse séduisante, est jeune sinon jouvencelle,
Élancée, brune, son visage épanoui vous ensorcelle,
Le vin ne lui déplaît, elle aime et chansons et violoncelle,
Elle est coquette et les joyaux joyeusement elle amoncelle.

1066 Cette nuit Fatmane-Khatoune offrit un fastueux repas,
Le preux lui remit des présents non indignes de ses appas.
Dieu fasse que ce riche accueil par suite ne la ruine pas.
Tard vers le caravansérail Avtandil dirigea ses pas.

1067 Le matin, il dépaqueta et étala sa marchandise,
On fit un choix pour le seigneur de tissus et de friandises,
Puis il ordonna aux marchands : « Remballez tout sans vantardise,
Faites votre négoce, mais que mon nom personne ne dise ! »

1068 Vêtu en marchand, ses habits le preux dérobe à l'examen,
Reçu la veille par Fatmane, il l'accueille le lendemain,
Une causerie côte à côte écourte des mots le chemin.
Fatmane languit sans le preux comme sans Vis languit Ramin.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XLIII. FATMANE S'ÉPREND D'AVTANDIL

1069 Mieux vaut te tenir à l'écart des coquettes qui te défient,
Leur propos mensonger te flatte et, adulé, ton cœur s'y fie,
Puis par une infidélité ton amante te mortifie.
C'est pourquoi son for intérieur à une belle on ne confie.

1070 Fatmane s'éprend d'Avtandil, une pensée elle rumine,
Le feu de l'amour grandissant la supplicie et la burine,
En vain voudrait-elle voiler tourments et affres qui la ruinent.
« Que faire ? » se demande-t-elle et sur ses joues pâlies il bruine.

1071 « S'il prend ombrage de l'aveu et nos entrevues s'il espace ?
Si je me tais, le feu grandit, m'envahit, gagne de l'espace !
Advienne l'un des deux : je parle et puis je vis ou je trépasse !
Un docteur ne peut vous soigner s'il ignore ce qui se passe. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XLIV. LETTRE D'AMOUR DE FATMANE À AVTANDIL

1072 Elle expédie au chevalier une lettre qu'on lui présente,
En termes émouvants l'amour, son tourment elle y représente,
Touchant le cœur de l'auditeur, sa passion se rend présente,
De recevoir un tel envoi rarement l'heur se représente.

1073 « Ô Soleil, si Dieu a voulu qu'en soleil incarné tu naisses,
N'est-ce pas pour que ta beauté meurtrisse de loin et puis n'est-ce
Le signe de ce que seront brûlés les gens qui te connaissent ?
Les astres sont fiers de pouvoir croiser ta splendide jeunesse.

1074 « Te voir c'est s'éprendre de toi et connaître tourment et trouble,
Rose, que ne sont près de toi les rossignols que ta vue trouble ?
Ta beauté fait faner les fleurs, fleurs fanées des miennes se doublent,
Retranchée du soleil levant, je péris, ma vue devient trouble.

1075 « Je crains de l'avouer et prends le Dieu Tout-Puissant à témoin,
Je perds patience, me meurs, en vain pour me calmer on m'oint !
Le cœur succombe aux cils perçants, et je te supplie néanmoins
De me restituer raison : il m'en reste de moins en moins.

1076 « Aussi longtemps que je n'aurai à mon message de réponse,
Que je ne saurai si s'émeut ton cœur ou si sourcils tu fronces,
J'endurerai, rude au toucher, le temps mué en pierre ponce.
J'attends ton verdict, préférant la mort à la vie sur des ronces. »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1077 Le mot de Fatmane traduit son émotion apparente,
Le preux le lit comme il lirait l'aveu d'une sœur ou parente,
Il se dit : « Elle ne sait pas que nos cœurs point ne s'apparentent,
Qu'une autre possède le mien, de ma félicité garante.

1078 « La rose ignore le corbeau, elle est seule et ne veut point d'hôte
Jusqu'à l'heure où le rossignol de son ramage ne la dote,
Une action indigne est brève et appelle son antidote.
Mais quelle lettre m'écrit-elle, en quel délire elle radote ? »

1079 Jugeant Fatmane dans son cœur, il la condamne et la réprouve,
Puis il se dit : « Qui peut m'aider ? Un autre que moi je ne trouve.
De par le soleil recherché, pour qui calamités j'éprouve,
Je m'acquitterai de ma tâche et je sais que mon cœur m'approuve.

1080 « Cette femme voit bien des gens qu'accueillent hôtels et auberges,
Elle reçoit des étrangers et dans sa maison les héberge,
Je dois atténuer mon feu, qu'on dise que je me goberge,
Pour payer tribut on n'a pas toujours à mettre au vent flamberge. »

1081 Il se dit : « À celui qu'elle aime, une femme son âme donne,
La maudite ne se soucie de potins quand le sang bourdonne,
Elle vous livre son secret et sans réserve s'abandonne.
Je peux apprendre du nouveau si j'acquiesce et me subordonne.

1082 « Sans le soutien de mon étoile en route m'attendent embûches,
Je n'ai point ce dont j'ai besoin et n'ai que faire de mes huches,
Dans ce monde où règne la nuit on marche à tâtons et trébuche,
Ce qui se répand au dehors est bien ce que contient la cruche.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XLV. LETTRE D'AVTANDIL À FATMANE

1083 Il écrivit : « L'éloge vient de ta beauté, de ta jouvence,
Mais mon brasier est plus cuisant, par ta lettre tu me devances.
Je désire ce que tu veux, si tu acceptes mes avances,
Notre rencontre est assurée, surgissant d'une connivence. »

1084 La joie de Fatmane s'accrut, en son for intérieur enclose,
Elle écrivit : « Trêve de pleurs, je veux être heureuse et je l'ose,
Seule je t'attendrai chez moi et voici mon unique clause :
Hâte-toi et viens sans tarder, sois près de moi à la nuit close. »

1085 Aussitôt qu'au preux on remet ce billet d'invitation,
Il sort, mais reçoit d'un valet contrordre et salutations :
« Remettons notre rendez-vous, » lit-il dans l'exhortation.
En proie à l'irritation, il lance : « Il n'en est question ! »

1086 Le preux ne rebroussa chemin, tout en étant désinvité,
Il trouva Fatmane agitée et garda calme et gravité.
Autour d'elle craintes, soupçons ne cessant point de graviter,
La femme fuit la confidence et s'arrange pour l'éviter.

1087 Ils s'assoient ensemble, en baisers et en propos ils se déchargent
Lorsqu'apparaît un jouvenceau dans la porte qui s'ouvre large,
Il est suivi de son valet qui porte son glaive et sa targe.
À la vue d'Avtandil il dit : « Il me semble être mis en marge. »

1088 Fatmane trembla à sa vue, en proie a une obsession,
L'homme eut pour le couple enlacé un mouvement d'aversion,
Puis dit : « Prélasse-toi, catin, sans pause ou interruption,
À l'aube tu regretteras ta joie et ta possession !

1089 « Putain, tu m'as humilié et tu m'as traîné dans la fange,
Mais dès demain le châtiment t'attend et tu auras le change,
Tu immoleras tes enfants, je verrai comment tu les manges.
Crache-moi au visage, si je ne le fais et ne me venge ! »

1090 Secouant de la main sa barbe, il sort après ces mots horribles.
Fatmane se frappe la tête et passe sa conduite au crible,
Elle devient source de pleurs, songe à la menace terrible :
« Qu'on fasse cercle autour de moi et de pierres que l'on me crible !

1091 « Je dilapide mes joyaux, sanglote-t-elle en se griffant,
Je jette au vent mes diamants, j'achève mari et enfants !
Adieu disciples, précepteurs, pour moi l'air devient étouffant,
La honte me couvre à jamais, point de foyer me réchauffant ! »

1092 Avtandil l'écoute parler d'un air consterné, stupéfait,
Il demande : « Que lui fis-tu, pourquoi tantôt tu te griffais ?
De quel droit te menace-t-il ? Apprends-moi quel est ton forfait ?
Calme-toi, parle-moi de lui : de quoi est-il insatisfait ? »

1093 La femme répond : « Ô lion, de folie est en moi la mine,
Épargne-moi les questions, ma langue à parler abomine !
Par ma faute et de cette main, mes propres enfants j'extermine.
Mon amour pour toi l'emporta, il me condamne et il me mine.

1094 « C'est un cas de prolixité, et une bavarde il dénote,
Cela arrive à l'insensée, à l'écervelée, à la sotte.
Pleurez, bonnes gens ! Un docteur, au lieu de la soigner, ligote
Celle qui boit son propre sang, puis fond en larmes et sanglote.

1095 « Ne me demande rien de plus, de deux choses accomplis l'une :
Tue, si tu peux, cet homme-là par une nuit noire et sans lune,
Sauvegardant notre foyer et détournant mon infortune !
À ton retour tu m'entendras, mon récit sera sans lacunes.

1096 « Sinon, repars dès cette nuit, charge tes ânes à l'aurore,
Termine tes préparatifs, sois prêt à voyager encore,
Mes péchés te feront du mal, car l'affaire ne peut se clore,
Si cet homme vient, ce sera pour que mes enfants je dévore ! »

1097 Lorsqu'Avtandil entend ces mots, l'indignation s'en empare,
Il se lève et prend sa massue, sa vue éblouit et effare,
Il se dit : « Rester sans agir relèverait d'une âme avare. »
Aucun mortel n'est son égal, personne à lui ne se compare.

1098 Il dit à Fatmane : « Je veux un guide, son nom m'est égal,
Pourvu qu'il me montre la voie et me mène d'un pas égal.
Cet homme n'est point un guerrier et ne peut être mon égal,
Tu sauras comment j'agirai, garde ton foyer conjugal. »

1099 Avec un valet désigné, il prend le sentier qui zigzague.
Fatmane lui crie : « Mon tourment est tel un fauve noctivague,
Si d'une massue tu l'abats ou le transperces d'une dague,
Je te prie de me rapporter, l'enlevant de son doigt, ma bague. »

1100 Avtandil traverse le pont d'une impondérable démarche,
Des maisons aux murs rouges-verts il voit au terme de sa marche,
En bas des pièces d'apparat, en haut des vérandas à arches
Se succèdent vastes, formant une cascade à plusieurs marches.

1101 Le guide parla bas au preux, brisant le silence nuitel :
« Nous voici près de sa demeure, elle domine le montel.
Vous voyez se superposant les deux balcons de cet hôtel ?
L'homme est assis sur l'inférieur ou dort en haut sous son mantel. »

AVTANDIL ET FATMANE

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1102 Devant le seuil du malheureux sont assoupies deux sentinelles,
Avtandil glisse doucement, mais soudain elles l'interpellent,
Alors il les prend par la gorge, éteint le feu de leurs prunelles,
Il cogne leurs têtes, mêlant et cheveux épars, et cervelles.

1103 Leur maître est couché dans son lit, comme le loup en son liteau.
Avtandil pénètre, poussant de ses mains en sang les vantaux,
L'homme ne peut se relever, le preux le tue incognito,
Le saisissant, le jetant bas et le transperçant du couteau.

1104 Soleil ami ou adversaire irréductible et inlassable,
Avtandil envoie en enfer cette âme égarée, punissable,
Il tranche le doigt à l'anneau, projette le corps sur le sable,
Il n'aura jamais de tombeau, la mer l'engloutit et l'ensable.

1105 Sans qu'on apprenne son décès notre chevalier l'immola,
Puis il repartit en secret, et sa rose ne désola.
Je m'étonne comment, sans bruit, ces vies humaines il vola,
Comment refit-il le chemin sans qu'âme vive il ne frôlât ?

1106 Fatmane voit venir le preux au propos coulant tel un dois,
Avtandil dit : « Je l'ai tué, j'agis comme je te le dois,
Fais jurer ton serf de par Dieu, et à ce propos mon guide ois.
Voici mon couteau ruisselant, voici ton anneau et son doigt.

1107 « Achève ce que tu disais lorsque tu fus abasourdie,
De quoi te menaçait l'intrus, quelle affaire il avait ourdie ? »
Fatmane embrassa ses genoux : « Je me conduis en étourdie !
À présent mon cœur est guéri, et sauvée mon âme engourdie.

1108 « Hussein, moi-même et nos enfants, nous venons de naître à nouveau,
C'est ton bras, louable lion, qui cette fortune nous vaut !
Puisque le sang que tu versas m'est l'annonce d'un renouveau,
Prête l'oreille à mon récit, Fatmane en défait l'écheveau. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

XLVI. FATMANE CONTE L'HISTOIRE DE NESTANE-DAREDJANE

1109 « Cette ville observe un usage : à Navroz ou au Jour de l'An
Ne part en voyage marchand ou négociant ambulant.
Nous nous déguisons en habits attrayants et étincelants,
La cour inaugure un banquet aux vins fins, aux mets succulents.

1110 « Nous autres, marchands, nous rendons au palais et, sous ses arcades,
Déposons présents et cadeaux, qui se déversent en cascade,
Résonnent cymbales et luth en ville au cours d'une décade,
Dans l'arène on joue à la balle, on chante et passe en cavalcade.

1111 « Hussein conduit les grands marchands, personne aux corneilles ne baye,
Leurs épouses sont à ma suite et les portes du palais bâillent,
Riches et pauvres rassemblés, à la reine présents on baille,
Et puis chacun rentre chez soi après une belle ripaille.

1112 « Le jour de Navroz arriva. Des dons empreints de joliesse
Nous présentâmes à la reine, elle rendit la gentillesse.
Nous repartîmes peu après affranchis, dispos, en liesse,
Nous nous sentions à notre gré, la joie frisant la hardiesse.

1113 « Je descendis dans mon jardin sous un ciel vespéral bleuâtre,
Des amies m'accompagnaient aux traits fins et aux cous d'albâtre,
Des chanteurs nous suivaient aux voix agréables, mais pas douceâtres.
Je change d'habit et m'ébats, m'en donne à cœur joie et folâtre.

1114 « Nous admirâmes dans des lieux où nous nous savions attendues
Des maisons à vue circulaire au-dessus des flots suspendues.
Ma suite et moi vîmes d'en haut de la mer la vaste étendue,
Puis retournâmes au banquet et à sa gaîté éperdue.

1115 « De la joie et du fol entrain je deviens la génératrice,
Mais au beau milieu du banquet m'effleure l'ombre d'un caprice.
Mes compagnes, le remarquant, n'importunent leur conductrice,
Je reste seule avec mon cœur dépourvue d'interlocutrices.

1116 « Pour méditer face à la mer, je vais entrouvrir la fenêtre.
Ma peine ne m'abandonnant, la mélancolie me pénètre,
Au large j'aperçois un point, ses contours ne puis reconnaître,
Un animal ou un oiseau la vision peut à peine être.

1117 « De loin je n'identifiai ce qui de près fut un canot,
Une femme m'y apparut, gardée par deux noirs godenots :
Son visage se profilait. Enfin ils marchèrent sur nos
Sables mouvants. Les ravisseurs n'étaient ni honteux ni quinauds.

1118 « Devant le jardin est traîné le canot par ces deux maroufles,
Ils jettent des regards furtifs, l'orgueil les emplit et boursoufle.
Ils ne voient personne épier ni eux ni ce qu'ils emmitouflent,
Je les examine en secret de chez moi, retenant le souffle.

1119 « À terre ils posent un bahut offrant la trace de revers,
Ils en sortent une beauté, laissant le coffre découvert.
Elle porte une écharpe noire et un vêtement uni vert,
Le soleil envie sa splendeur qui illumine l'univers.

1120 « La vierge se tourne vers moi, sur le roc ses rayons s'étalent,
Emplissant la terre et les cieux et jouant sur la mer étale.
Je cligne des yeux à la vue de la rose ouvrant ses pétales,
Puis je referme les battants, de peur que les noirs ne détalent.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1121 « Je fis venir mes serviteurs fidèles au nombre de quatre,
Je leur dis : « Voyez la clarté que ces visages noirs encadrent,
Allez les rejoindre en secret, sans hâte, tenez-vous à quatre,
Payez-la n'importe quel prix, pour l'avoir mettez-vous en quatre.

1122 « S'ils refusent, ne cédez pas, ramenez la belle sauve ou
Tuez ses ravisseurs, tâchez d'avoir la lune, appliquez-vous ! »
Mes valets volent vers le bord, à mon service ils se dévouent,
Mais les noirs semblent mécontents de l'inattendu rendez-vous.

1123 « Je regarde par la fenêtre et vois que cela les dépite,
Je crie aux serfs : « Frappez-les donc ! » — et mes valets les décapitent,
De l'inconnue ils prennent soin, dans la mer les corps précipitent.
Je m'empresse de l'accueillir, je suis émue, mon cœur palpite.

1124 « Comment élever sa louange et comment la peindre si belle ?
Le soleil doit se retirer, voyant que paraît à l'aube elle !
Qui peut supporter sa clarté et contre elle qui se rebelle ?
Je suis prête à être brûlée pour que vive la colombelle ! »

1125 Fatmane prononce ces mots, puis se frappe et des coups s'assène,
Avtandil se joint à ses pleurs, déplorant la poignante scène,
Puis chacun s'imagine seul, leur raison ne paraît plus saine,
Leurs larmes coulent sans entrave et passent comme à travers seine.

1126 Enfin le preux lui demanda : « Relate-moi les faits suivants. »
Fatmane reprit : « Je la vis, nos cœurs parurent connivents,
Je la couvris de mes baisers, de caresses la poursuivant,
Je la fis asseoir, pour parler, auprès de moi sur un divan.

1127 « Je lui demande : « Qui es-tu et enfant de quelle tribu ?
Soleil, d'où te menaient ces noirs et ne craignais-tu leur abus ? »
Sans réponse à mes questions, de sa part j'essuie le rebut,
De sa source coulent des pleurs et emplissent le pré herbu.

1128 « Quand j'épuisai des questions, des prières les arsenaux,
La belle éclata en sanglots, ne retint ses pleurs virginaux,
Il plut des narcisses, le jais formant du cristal le chéneau.
Mon cœur haleta. Je brûlais comme sur un feu de fourneau.

1129 « Elle dit : « En toi je chéris une mère et mon mal surmonte.
Qu'espères-tu de mes récits ? Ce ne sont que fables et contes !
Pauvre fugitive, mes maux et mes malchances je ne compte,
Tu médiras du Tout-Puissant si mes déboires je raconte ! »

1130 « Je pensai : « De la subjuguer évitons de faire la règle,
Si j'insiste auprès du soleil, sa raison faiblit, se dérègle,
L'appel pressant est déplacé quand le sort vous bat comme seigle,
Le moment n'est pas opportun, et ce n'est pas un jeu d'espiègles ! »

1131 « De par le soleil et l'amour, un acte civil j'accomplis
Lorsque j'accueille le soleil. Sa clarté l'univers emplit.
Je pus à peine la cacher par un rideau tombant en plis.
La rose froidit sous la grêle atteignant le moindre repli.

1132 « Ce peuplier et ce soleil j'ai amené chez moi et j'ai
Préparé sa chambre à coucher. Secrètement je l'y logeai,
Ne la révélant à autrui, je la gardai, la protégeai,
De son service et de ses soins un esclave noir je chargeai.

1133 « Mais comment pourrai-je évoquer le soleil en son habitacle ?
Jour et nuit la belle pleurait, rappelant un fleuve en débâcle.
Je la suppliais : « Calme-toi, nous surmonterons les obstacles ! »
Me voici sans elle, malheur ! Et je lui survis par miracle !

1134 « À mes visites, à ses pieds je vois de larmes des étangs,
L'encre formant des tourbillons, lances de jais les abritant,
Prenant source aux lacs de ses yeux, des torrents se précipitant,
À travers coraux et rubis, perles jumelles vous guettant.

1135 « Je ne pouvais l'interroger, car elle baissait ses sépales,
Il suffisait de demander : « Qui es-tu ? Pourquoi es-tu pâle ? » —
Dans le torrent de sang les cils bruissaient comme bruissent les pales.
Quel mortel n'en serait touché, à moins d'être une pierre opale ?

1136 « Elle ne voulait point de lit et refusait la couverture,
N'ôtant jamais ses vêtements, elle défiait la torture,
Pliant sous sa tête son bras, s'endormait dans cette posture,
Après mille implorations prenant un peu de nourriture.

1137 « Je dois évoquer ses habits : son écharpe noire et sa robe.
J'ai pu admirer des bijoux, je vis diverses garde-robes,
Mais de l'écharpe le secret à mon jugement se dérobe,
Le tissu en est souple et ferme, œuvre de quelque artisan probe.

1138 « La belle séjourna longtemps de la sorte dans ma maison,
Je n'en parlai à mon mari, craignant de sa part trahison,
Je me disais : « Il est bavard, à lui notre secret taisons ! »
Je m'arrangeai pour l'entrevoir par diverses combinaisons.

1139 « Je pensai : « Si je le lui dis, pourrai-je le soleil aider ?
J'ignore ses besoins, ne sais qui, en quoi peut la seconder.
Mon mari m'assassinera, au secret ayant accédé.
Mais comment cacher le soleil, par quel moyen ou procédé ?

1140 « Que puis-je, seule et dépourvue, pendant que mon feu se renforce ?
Je me confierai à Hussein, je vais le supplier, à force
De le prier, il cédera, et au silence je le force.
Il ne voudra être parjure, on ne tond moutons avec forces. »

1141 « Je m'approche de mon mari, je le caresse et je l'embrasse,
Je lui dis : « Promets le secret, des discordes fais table rase,
Jure-moi de ne point parler, ne te contente pas de phrases ! »
Il jure : « Contre le rocher que ma tête indigne s'écrase !

1142 « Je préserverai ton secret, à mon serment ne dérogeant,
Avec l'ami ou l'ennemi, jeune ou vieux ne le partageant. »
Et je me confie à Hussein, homme cordial, indulgent :
« Je vais te montrer le soleil ses rayons dorés propageant. »

1143 « Nous pénétrâmes dans la pièce aux beaux tapis, au décor cher,
À la vue du soleil, Hussein demeura coi, d'un revêche air,
Il s'écria : « Tu m'as montré un miracle insolite et cher,
Que Dieu m'accable de courroux, si c'est vraiment un être en chair ! »

1144 « Je répondis : « Quant à sa chair, à quoi m'en tenir je ne sais,
À part ce qu'elle me livra ou ce qu'elle me confessait.
Si nous demandions qui elle est, si instamment on la pressait,
Peut-être à son secret scellé nous pourrions obtenir accès. »

1145 « Nous nous rendîmes donc chez elle et nous fûmes fort prévenants,
Nous dîmes : « Nous sommes brûlés, soleil, du feu de toi venant,
Qu'est-ce qui guérirait ton mal, à l'avenir le prévenant ?
Qu'est-ce qui te rendit, rubis, d'un ton de safran avenant ? »

1146 « Nous entend-elle ? De propos mesurés nous la subjuguons,
Les perles de la rose close au ton doux nous ne distinguons,
S'entrelacent ses serpents vifs, ses yeux nous lancent des angons,
Le soleil se couvre de nuit lorsque s'acharne le dragon !

1147 « Elle n'est touchée par nos mots, ni par nos demandes, ni par
Notre silence. Renfrognée est la panthère-léopard.
À nouveau elle s'emporta et répandit des pleurs épars :
Elle nous lança : « Laissez-moi ! » — se retirant dans ses remparts.

1148 « Couvert du torrent lacrymal, son visage ne surnagea,
Nous regrettâmes en pleurant notre propos qui l'affligea,
Nous eûmes du mal à calmer une colère de naja,
Nous lui apportâmes des fruits, du bout des dents elle en mangea.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1149 « Hussein dit : « Je suis affranchi, la belle apaise ma tourmente,
Ses traits sont dignes du soleil, et ses rayons vifs diamantent,
Qui ne l'admire, cent vingt fois son mal et son tourment augmentent,
Dieu me punisse s'il le faut, le sort ne veuille que je mente ! »

1150 « Nous la regardâmes longtemps, partîmes avec des soupirs,
Loin d'elle nous sentions un mal que rien ne pouvait assoupir.
Chez elle nous allions le soir, prenant le soin de nous tapir,
Nous laissions nos cœurs enchaînés dans leur ignorance croupir.

1151 « Le temps fuit insensiblement, les journées et les nuits alternent,
Hussein me dit : « Depuis longtemps je ne vis le roi, je lanterne,
Permets qu'à la cour je me rende et devant le roi me prosterne. »
« De par Dieu, agis à ton gré, » lui dis-je d'un ton peu paterne.

1152 « Hussein jeta des pierreries et des joyaux sur un plateau,
Je le suppliai : « Au palais tu verras gens ivres tantôt,
Si tu la livres, j'en mourrai et n'en payerai le surtaux ! »
Il refit son serment : « Plutôt me frappe un glaive ou un marteau ! »

1153 « Hussein voit le roi festoyant, le seuil du palais il franchit,
Le roi le chérit, et Hussein devant lui son genou fléchit.
Le roi l'assoit auprès de soi, de ses cadeaux il l'affranchit,
Mais voyez le marchand grisé, s'il est flatteur, irréfléchi !

1154 « Avant la visite d'Hussein le roi coupe sur coupe écorne,
Puis emplit son verre à nouveau et verse du vin dans les cornes.
Hussein oublie Mecque et Coran, son roi bassement il flagorne,
Il est dit : « La rose messied au corbeau, à l'âne, les cornes ! »

1155 « En ces termes à Hussein gris s'adressa le roi clarissime :
« Je suis étonné, lui dit-il, de voir tes présents richissimes.
Où prends-tu perles et rubis ? Car tes dons mon trésor éciment !
Je jure que je ne pourrais t'en rendre même le décime. »

1156 « Hussein s'inclina et lui dit : « Entends mon propos solennel,
Ô toi, clarté du ciel, donnant la vie à tout être charnel,
Qui es le maître de mon or, des joyaux exceptionnels,
Tu m'as octroyé ce que j'ai, je n'eus rien au sein maternel !

1157 « Ce que je recèle ternit mes offrandes du temps jadis,
J'ai une fiancée qu'on peut marier à ton digne fils,
Ta majesté me saura gré pour ce soleil au teint de lis,
Ton règne en sera adouci, ce n'est point là propos gratis ! »

1158 « Pourquoi prolonger le récit, disons ce qu'il en sort en somme,
Il livre le secret au roi, oubliant serment qui l'assomme.
Le cœur du roi se réjouit, à s'exécuter il le somme,
Veut qu'il l'amène à son palais, la démonstration consomme.

1159 « Je reste chez moi sans souci, sans que rien mon cœur ne pressente,
Puis je vois le maître des serfs pendant que mon mari s'absente,
Les valets du roi le suivant au nombre réglé de soixante.
Lorsqu'ils approchent, je me dis : « L'affaire s'annonce pressante ! »

1160 « Ils disent en me saluant : « Fatmane, notre roi l'ordonne :
Hussein offrit la belle au roi, il attend que tu nous la donnes,
Daigne nous remettre la vierge et ton dérangement pardonne ! »
À ces mots le courroux divin frappe les monts et au ciel tonne.

1161 « Je feignis un étonnement : « Vous voulez la vierge ? Laquelle ? »
Ils redisent : « Hussein l'offrit, affirmant qu'elle luit et qu'elle
Passe le soleil. » Je glanais de ma franchise les séquelles,
Je tremblai, ne pouvant bouger, laissant les choses telles quelles.

1162 « J'entrai chez la belle, la vis au tourment ineffable en proie,
Je lui dis : « Mon soleil, tu vois, je suis navrée, du noir je broie,
Le ciel me montre son courroux, il me piétine et me foudroie,
On me trahit, le roi te veut, meurtrie, il faut que je t'octroie ! »

1163 « Elle dit : « Ne t'étonne point, ô ma sœur, de cette échéance !
Je me fais déjà à mon sort et je reconnais ma malchance,
Le mal n'a rien d'extravagant, soyons surprises par la chance !
Le malheur est vieux, pas nouveau, il est de l'heur la déchéance. »

1164 « Comme des perles s'écoulaient de leurs sources les pleurs fréquents,
Elle se leva, son aspect panthère ou héros évoquant.
La joie n'est joie, le mal n'est mal pour qui fuit le sort le traquant.
Un châle elle me demanda la dérobant et la masquant.

1165 « Je pénétrai dans mon trésor, il est digne d'être cité,
Je pris pierreries et joyaux parmi les plus sollicités,
Chaque joyau représentait le prix de toute une cité.
Je ceignis la belle, évoquant de mon destin l'adversité.

1166 « Je lui dis : « Ces perles pourraient te rendre service, âme chère. »
La belle je reconduisis jusqu'à notre porte cochère.
Les cloches sonnèrent, le roi l'accueillit, lui fit bonne chère.
Les foules la sollicitant pas un mot ne lui arrachèrent.

1167 « Les gens demandent à la voir, et il se fait un grand vacarme,
Les gardes ne les retenant, elle les apaise et les charme.
Lorsque le monarque la voit, élancée en cyprès ou charme,
Il s'écrie, stupéfait : « Soleil, d'où viens-tu, beauté qui désarme ? »

1168 « Elle aveugle, tel le soleil, et à sa vue des yeux on cligne.
Le roi dit : « Mes yeux ignoraient l'existence de telles lignes,
Dieu seul a pu l'imaginer et non pas la pensée maligne,
Son midjnour doit errer par vaux, s'il ne dégénère ou forligne ! »

1169 « L'asseyant près de lui, le roi mène une causerie gentille :
« Dis-moi qui es-tu, d'où viens-tu, descends-tu de quelle famille ? »
La belle solaire se tait, mais sa splendeur céleste brille,
L'air affligé et tête basse, elle ne bronche, ne sourcille.

1170 « Elle n'écoute pas le roi, sans feinte ni esprit railleur,
Son cœur est loin, et sa pensée vagabonde sans doute ailleurs.
La rose est jointe, recelant et les perles, et leur lueur.
Sa beauté aurait ébloui les plus acharnés parieurs !

1171 « Le roi dit : « Comment apaiser nos cœurs et notre accablement ?
Deux choses je peux supposer, de troisième n'en vois vraiment :
Ou la belle connaît l'amour et ne pense qu'à son amant,
N'a pas d'yeux pour d'autres mortels, n'attend que l'aimé ardemment ;

1172 « Ou elle est un esprit planant au-dessus des monts et des combes,
La joie la fuit, et lui est grâce en disgrâce si elle tombe,
Conte ou fable tout lui paraît, bonheur, malheur ne lui incombent,
Elle est quelque part, sa pensée voltige telle une colombe.

1173 « Dieu fasse que mon fils royal nous revienne victorieux
Pour que je donne ce soleil à votre dauphin glorieux,
Peut-être daignera parler l'astre au verbe mystérieux.
Jusqu'alors la lune vivra sans soleil, loin des curieux. »

1174 « Je dois te dire que le fils du roi est preux, impartial,
D'une beauté incomparable, élancé, fier et martial.
Il menait campagne, vaquait à son combat initial,
Tandis que notre souverain veillait au cadeau nuptial.

1175 « Des parures on apporta l'embellisant et la parant,
Parsemées de rares joyaux et à rien ne se comparant,
La couronne d'un seul rubis pour la noce lui préparant :
À la rose allait le cristal aérien et transparent.

1176 « Le roi ordonna : « Préparez du fils la chambre en attendant. »
On y fit installer un trône en or venu de l'Occident.
Le roi conduit la belle, ainsi sa majesté en décidant,
Il intronise le soleil pâle, ne desserrant ses dents.

1177 « Le roi fait garder les accès et convoque ses neuf eunuques,
Puis il festoye comme il se doit, la liesse n'est pas caduque.
Il remercie Hussein. La belle on admire, point la reluque,
On entend le son du tambour, puis on touche de la sambuque.

1178 « Le banquet joyeux se poursuit, la flûte joue, et l'on buccine
La vierge solaire s'écrie : « Ô ma destinée assassine !
À qui serai-je destinée, tandis qu'un autre m'hallucine ?
Qu'entreprendre, comment agir ? Aucune issue ne se dessine ! »

1179 « Elle dit : « Fane-toi, beauté, puisque maintenant tu m'agaces,
Je devrais essayer d'agir, pas bavarder comme une agasse !
Quel sage abrégea le délai d'une vie sans cela fugace ?
C'est dans le malheur que se doit l'homme d'esprit d'être sagace. »

1180 « Et puis aux eunuques : « Venez et que votre raison affleure !
Vous êtes trompés, sachez-le, on vous égare et on vous leurre,
Ma rose ne s'épanouit pour votre roi et point ne fleure,
De battre cymbales, tambours il ordonna à la male heure !

1181 « Je ne puis être votre reine et mes routes jointes font une,
Dieu me garde de l'héritier, car sa présence m'importune,
À me convaincre renoncez, sachez : j'ai une autre fortune !
Je ne veux vivre auprès de vous, votre vue ne m'est opportune.

1182 « Je vais me transpercer le cœur, de mon couteau me suicider,
Otages du maître, à quitter ce monde vous n'allez tarder.
Ma ceinture prenez plutôt, le trésor que j'ai possédé,
Vous n'aurez pas à regretter si vous me laissez évader ! »

1183 « Perles, joyaux elle enleva, faisant ressortir sa sveltesse,
Prit sa couronne de rubis, taillée dans une seule pièce,
Et les octroya en disant : « Prenez ce que l'on ne dépèce,
Libérez-moi, rendez à Dieu Sa charité avec largesse ! »

1184 « Le gain sait attirer les serfs, car la convoitise nous guette !
Ils ne craignent plus leur seigneur, abrégeant causerie longuette,
Sont prêts à la faire évader, fermer les yeux dans l'échauguette.
Admirez le pouvoir de l'or, voyez du diable la baguette !

1185 « L'or ne fait la joie de qui l'aime, il sert des ténèbres le prince.
Les avares sont condamnés, jusqu'à la mort des dents ils grincent,
L'or vient et s'en va, mais le ladre est mécontent, du sort se pince,
La richesse lie l'âme au sol, de l'empyrée elle l'évince.

1186 « Près des eunuques les bijoux un consentement prompt lui valent,
Elle revêt leurs vêtements et dissimule son ovale,
Par une porte tapissée, du soleil s'en va la rivale,
La lune est pleine, le serpent ne l'approche ni ne l'avale.

1187 « Les serfs la suivent en secret, empruntant de même une trappe.
En m'appelant par mon prénom, à ma porte la vierge frappe,
Je vais ouvrir, la reconnais et l'embrasse. Sa vue me frappe.
Elle a un reproche pour moi, n'entrant point, elle se rattrape.

1188 « Elle me dit : « Par tes présents je me libère et me rachète,
Dieu soit charitable pour toi, que Ses trésors Il décachète !
Laisse-moi partir à cheval, je ne puis rester en cachette,
Faisons en sorte que le roi ne me redonne les manchettes ! »

1189 « J'allai détacher un coursier, le meilleur de mon écurie,
Je la fis monter à cheval, joyeuse et non point en furie,
Soleil chevauchant un lion, elle aurait banni l'incurie.
Périt ce que j'avais semé et je perds ma moisson mûrie !

1190 « Vers le soir, chemins et sentiers de persécuteurs se couvraient,
La capitale on encercla, on tendit des pièges ou rets.
On vint m'interroger, je dis : « Si chez moi vous la découvrez,
Alors, fautive, je me rends, à notre roi vous me livrez ! »

1191 « En vain perquisitionnent-ils, et les coins et recoins ils fouillent,
Navrant le roi et ses vizirs, au palais ils rentrent bredouilles.
Les courtisans prennent le deuil, d'habits voyants ils se dépouillent,
« Le soleil parti, disent-ils, notre vue faiblit et se brouille. »

1192 « Je parlerai tantôt du sort de la lune au clair invaincu,
À présent j'évoque celui qui vint protégé de l'écu :
Je fus sa chèvre, lui, mon bouc, ainsi sans honte je vécus.
La lâcheté avilit l'homme et la femme, son lascif cul.

1193 « De mon mari, j'en ai assez, car il est décharné et laid.
L'autre était le grand échanson, dans son métier il excellait,
Quoique je n'en porte le deuil, on s'aimait et l'on s'accouplait.
Oh, d'une coupe de son sang, si jamais je me régalais !

1194 « Mon mystère je lui contai sans précaution ni fin art :
Je dis le séjour du soleil, son départ furtif de renard.
Maintenant que l'homme n'est plus, et que le feu d'amour ne m'ard,
Je puis mesurer le danger que présentait son traquenard.

1195 « Il me menaçait chaque fois que nous avions une querelle,
J'ignorais quand je t'invitai qu'il voulait voir sa tourterelle,
Il se fit annoncer, tu vins et je craignis la crécerelle,
J'annulai notre rendez-vous dans une angoisse naturelle.

1196 « Ne détournant pas tes rayons, tu arrives d'un pas alerte,
Vos pas s'entrecroisent chez moi, votre rencontre vous alerte,
Saisie de frayeur, je ne sais comment faire et me déconcerte.
Ce malencontreux souhaitait ma mort et ourdissait ma perte.

1197 « Il serait allé au palais dans le trouble de ses idées,
Il m'aurait dénoncée, son cœur en feu, son ire débridée.
Le roi détruisant ma maison, et sa colère étant vidée,
J'aurais dû manger mes enfants, la foule m'aurait lapidée !

1198 « Dieu veuille te récompenser, tu fis cesser ma liaison,
Tu m'affranchis de ce serpent et me sauvas de son poison,
Je ne me méfie plus du sort, qu'il soit clément pour ma maison,
Je ne crains plus la mort et sens arriver la joie à foison ! »

1199 Avtandil lui dit : « Calme-toi, ta pensée, le Livre l'incarne :
Le pire ennemi est l'ami hostile, à nous nuire il s'acharne,
Un homme sage s'en méfie et la paix du cœur il épargne.
Ne crains plus celui qui partit, vers les morts emportant sa hargne !

1200 « Parle de la vierge, poursuis ton récit laissé en suspens,
Qu'as-tu appris à son sujet, tomba-t-elle en un guet-apens ? »
Prenant la parole, Fatmane à nouveau des larmes répand :
« Périt le rayon du soleil, champs et vallées enveloppant ! »

XLVII. HISTOIRE DE LA CAPTURE DE NESTANE-DAREDJANE PAR LES KADJIS

1201 O monde fugitif et faux, tu as de Satan l'imposture !
On ne sait deviner au juste où se cache ta forfaiture,
Du soleil éclatant tu fis une invisible créature...
Le tableau s'éclaircit enfin : vaine est des choses la nature !

1202 Fatmane poursuit : « Son départ dans le désespoir me dépêche,
Ma vie et mon âme ravies partent en céleste calèche,
L'absence du soleil me brûle et je suis d'une humeur revêche,
Les larmes coulent de mes yeux, leur source vive je n'assèche.

1203 « Je hais ma maison, mes enfants, je deviens féroce et cruelle,
Le jour elle est devant mes yeux, et la nuit je repense à elle.
J'évite le parjure Hussein à moi, à la foi infidèle,
Il n'ose m'approcher, tapi, à part soi en un coin grommelle.

1204 « Un soir j'admire le soleil se couchant derrière la berge,
Je flâne et mon pas me conduit devant la porte d'une auberge,
Je me souviens de sa beauté, et ma mélancolie émerge,
Je me dis : « Maudit soit le faux qui livre celle que j'héberge ! »

1205 « Un guerrier aux trois compagnons apparut. Un groupe ils formaient,
Ils avaient des habits civils, paraissaient être des gourmets.
Ils garnirent pour le repas la table de boissons et mets,
Ils buvaient, causaient, s'égayaient, tour à tour les plats consommaient.

1206 « Ils dirent : « C'est un bon abri, nous y trouvons notre pâture,
Mais naguère quatre inconnus, réunis sous cette toiture,
Il faudrait que nous relations nos respectives aventures.
En évoquant les faits vécus, exposons-les avec droiture. »

1207 « Chacun débita son récit que des merveilles émaillaient.
Un des serfs dit : « À mon égard la Providence ne faillait,
Des perles je me procurai pendant que vous semiez millet,
Prêtez l'oreille à mon propos, mes aventures effeuillez !

1208 « Je suis le valet d'un grand roi, souverain de la Kadjétie.
Un jour à un mal inconnu la contrée fut assujettie,
Le roi mourut qui protégeait orphelins et veuves bletties,
Sa sœur éleva ses enfants, endurcie, mais point abêtie.

1209 « Quoique femme, la Doulardoucht semble taillée dans un seul bloc,
L'on n'attaque guère ses gens et ne l'entame point un soc,
Ses jeunes neveux — dont Rossan — font face aux épreuves et chocs,
Elle gouverne en Kadjétie et s'y élève, tel un roc.

1210 « La mort de sa sœur outre-mer nous causa un déchirement,
Les vizirs tinrent un conseil dans la gêne et l'abattement :
Comment annoncer que s'éteint notre soleil au firmament ?
En commandant d'armée Rochac sert sa reine fidèlement.

1211 « Rochac déclara : « Le décès me pèse, mes pleurs endiguant,
Je descendrai dans la vallée et un temps m'y ferai brigand
Et puis je rentrerai chez moi, de joyaux rares me targuant,
D'accompagner ma souveraine en escorte l'honneur briguant. »

1212 « Il nous dit : « Amis, suivez-moi, entendez mon unique adage ! »
Il nous choisit, cent meilleurs serfs ignorant le dévergondage.
Nous veillions de nuit, et de jour nous nous livrions au brigandage,
Mettant caravanes à sac sans préambule ou marchandage.

1213 « Nous traversions un vaste champ, déambulant dans la nuit noire.
Soudain nous vîmes au milieu une clarté ostentatoire.
Nous dîmes : « Est-ce le soleil descendu sur terre ? Est-ce à croire ? »
Éperdus, nous interrogions nos facultés divinatoires.

1214 « C'est la lune ! » dirent les uns, les autres : « C'est le jour qui point. »
Nous avançâmes de concert, marchâmes à brûle-pourpoint,
Contournant l'énigme de loin, puis allant vers l'étrange point.
De la clarté monte une voix, mais nos sens semblent par trop oints.

1215 « La voix proféra : « Cavaliers, dites-moi votre identité !
Je vais en Kadjétie, porteur de messages en quantité ! »
Nous approchâmes à ces mots dans la profonde mutité,
Le divin soleil-cavalier apparut en son entité.

1216 « Nous regardâmes fixement son visage fluorescent,
Comme le soleil il brillait, sa lumière ne faiblissant,
Rarement il laissait tomber un propos sage et point pressant,
Sous les palais de jais perlait la rangée de dents pâlissant.

1217 « Nous lui parlons avec douceur, il a nos louanges en guise
De salut. Mais ce n'est un preux parcourant le monde à sa guise,
Rochac devine à son allure une femme qui se déguise,
Nous la saisissons, l'inconnue notre suspicion aiguise.

1218 « Nous la supplions : « Parle-nous, soleil, lumineuse gerbée !
À qui es-tu et d'où viens-tu, fendant les ténèbres qui béent ? »
Sans prononcer le moindre mot, elle pleure à la dérobée.
Pauvre lune, par le serpent dans sa plénitude absorbée !

1219 « Elle ne livre pas un brin du secret élevé en pic,
Ne désigne point son pays ni de ses traîtres le trafic,
Elle parle d'un air bourru, ses mots pesants tombent à pic.
Elle fascine nos regards, nous interdit comme un aspic.

1220 « Rochac nous dit : « N'insistez pas, elle se tait dans sa superbe,
Son chemin est sans doute abrupt, inexprimable par le verbe.
Chacun envie à notre reine un destin digne de proverbes,
Car Dieu lui envoie constamment quelque don étrange et superbe.

1221 « C'est pour l'offrir à Doulardoucht que le Créateur nous l'envoie,
Veillons à ce cadeau royal, et que l'envie ne nous dévoie !
Nous ne saurions la dérober, c'est un secret à claire-voie,
Un serviteur sera honni, si au devoir il ne s'emploie. »

1222 « Sur ce point on tombe d'accord, avec le chef on ne discute,
En Kadjétie on la conduit, son ordre exprès on exécute.
En chemin on ne parle pas, de mots on ne la persécute,
Elle verse des pleurs brûlants, les rocs ses sanglots répercutent.

1223 « Laisse-moi partir maintenant, ai-je demandé à Rochac,
J'ai à faire à Goulancharo, je m'absenterai du bivouac. »
Il consent. Je mets les tissus et les soieries dans un bissac,
Pour me guider dans mon chemin, je n'ai pas besoin de cornac. »

1224 « Ce récit jouit du succès, aux compagnons il plut beaucoup.
Moi, je ne pleure plus et sens l'angoisse relâcher mon cou,
J'ai accès à un peu de paix, mais d'une drachme en est le coût :
J'entrevois la belle et j'apprends sa capture du même coup.

1225 « J'invite le serf à venir près de moi d'un geste implicite,
Je lui dis : « Reprends ton récit, car mon intérêt il suscite. »
Il redit ce que je savais, mais moi, je demeure tacite,
Son récit anime mes sens, me transporte et me ressuscite.

1226 « J'ai deux esclaves noirs, leur don selon la circonstance agit,
Qui le possède, par magie et disparaît, et ressurgit.
Je les fais venir et leur dis : « Partez au pays des Kadjis,
Apprenez-moi comment les jours de notre vierge y sont régis. »

1227 « Ils rentrent au bout de trois jours, leur récit à grands traits brossant :
Chez leur reine ils l'ont amenée, pressant leurs chevaux, les crossant,
Doulardoucht la fait fiancée, la promet au jeune Rossan.
La reine prendra son bateau ; un vent souffle ne le drossant.

1228 « La reine ordonne : « Elle sera à Rossan. Pensez aux atours.
La noce est loin de mes soucis, du deuil j'entrevois les contours,
Je la ferai ma belle-fille et la choierai à mon retour. »
Un eunuque la surveillant, elle est enfermée dans la tour.

1229 « La reine ordonna de la suivre à ses devins et à ses mages,
Car l'ennemi ne sommeillait, prêt à leur infliger dommages.
Elle laissa ses meilleurs preux, craignant pour l'armée l'écimage,
Au loin la retiendront longtemps les règles de l'ultime hommage.

1230 « Les Kadjis se sont arrangés pour qu'assiégés ils ne crevassent.
Protégés par un grand rocher, ils se défendent, ne rêvassent,
Un passage est fait dans le roc qui utilise une crevasse,
Il mène en haut vers le soleil qui répand sa clarté vivace.

1231 « Des guerriers protègent l'accès de ce mystérieux tunnel,
Dix mille campent à l'entrée du passage ascensionnel,
Trois mille, aux portes de ce fort en renfort exceptionnel. »
Ô coeur, du monde tu es las et de son mal sempiternel ! »

1232 À ces mots le solaire preux, Avtandil au ferme poignet,
Se réjouit et s'égaya, une allégresse l'empoignait.
Noble de naissance, au Seigneur sa gratitude il témoignait :
« D'une sœur lointaine me vient de la joie à pleines poignées ! »

1233 Il dit à Fatmane : « Tu sais, je te désire avec constance,
Tu contas posément ce que je demandais avec instance.
Parle-moi des Kadjis qui sont, dit-on, uniquement substance,
Mais d'où leur vient, dans ce cas-là, et leur chair et leur consistance ?

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1234 « De la vierge le vif regret me consume d'un feu recru.
Des Kadjis sans chair enlever des femmes ? Mais qui l'aurait cru ? »
Fatmane dit : « Ce ne sont pas des Kadjis, ces êtres membrus
Sont allés s'installer là-bas, choisissant des rochers abrupts.

1235 « Et si l'on appelle Kadjis les gens qui y sont réunis,
C'est qu'ils connaissent la magie, leur savoir tend vers l'infini,
À tout le monde ils sont nocifs, restant eux-mêmes impunis.
Ceux qui osent les affronter sont privés de vue et bannis.

1236 « Ils aveuglent les étrangers qui se trouvent dans leurs parages,
Soulèvent tempêtes et vents, provoquant en mer des naufrages,
Assèchent les eaux pour courir dessus comme dans un mirage,
Le jour ils transforment en nuit, nacrent la nuit par l'éclairage.

1237 « C'est pourquoi les peuples voisins du nom de Kadjis les surnomment,
Mais, pareils à nous, ce ne sont que des êtres en chair, des hommes. »
Avtandil remercie : « Tu viens d'éteindre un cratère ignivome,
Ta relation m'affermit, mon œuvre en chantier se consomme. »

1238 Avtandil rend hommage à Dieu dont l'image en son cœur il cerne,
Disant : « Je te remercie, Dieu, ô Toi qui la joie nous décernes,
Ineffable qui fus, qui es et que notre ouïe ne discerne,
Ta grâce nous trouve soudain et Ta charité nous concerne ! »

1239 Le chevalier remercie Dieu, ses mots par les pleurs sublimés.
Fatmane est jalouse, son feu se trouvant être ranimé,
Avtandil ne la contrarie, il se tait et se laisse aimer.
Fatmane l'embrasse, couvrant ses joues de baisers enflammés.

1240 Fatmane partage sa couche et c'est une nuit de délices.
Avtandil serre à contrecoeur de son cou la peau tendre et lisse,
Le souvenir de Tinatine occit le preux et entre en lice,
Vers les fauves s'enfuit, dément, son cœur condamné au supplice.

1241 Ses larmes rejoignaient la mer, du mal il connut l'aiguillon,
Le bateau de jais naviguait sur l'encre dans un tourbillon.
Avtandil dit : « J'ai, ô midjnours, pour moi et rose, et vermillon,
Rossignols en exil, ainsi ni joie ni fleur nous ne cueillons. »

1242 Les larmes que versaient ses yeux auraient rendu les pierres molles,
Passant le barrage de jais, elles dégouttaient sur le sol.
Fatmane savourait l'amour comme le chant d'un rossignol.
Le corbeau se croit rossignol, si une rose à lui s'immole.

1243 À l'aube le soleil se baigne et les nues sa clarté tamisent.
La femme apporte des habits servant à l'élégante mise,
Aspergées de parfums légers, de jolies et propres chemises :
« Mets ce qui flattera ton goût, toute fantaisie t'est permise. »

1244 Avtandil se dit : « Aujourd'hui dévoiler mon secret je vais ! »
Jusqu'alors en négociant il se fait connaître et se vêt.
Mais ce jour son corps élancé il orna comme il se devait.
Le lion accroît sa beauté, la clarté du soleil revêt.

1245 Fatmane prépare un repas pour Avtandil ; ne se crispant,
Le chevalier paraît joyeux, en belle tenue, l'air pimpant.
Fatmane s'étonne à sa vue, sa robe de preux la frappant :
« Ainsi tu réjouiras ceux sur qui tes rayons tu répands ! »

1246 Éblouie par tant de splendeur, Fatmane l'approche et l'admire,
Mais le preux sourit à part soi redevenant le point de mire :
« Ses sens égarés, semble-t-il, tel m'acceptèrent et m'admirent. »
Il feint l'amoureux, avançant au milieu du parfum de myrrhe.

1247 Après le repas, Avtandil salua et chez lui revint,
S'adonna au sommeil exquis, bercé de joie et pris de vin.
Au réveil, ses rayons charmaient fleurs des champs, animaux sylvains.
Il convie Fatmane : le preux brûle mille cœurs, en sauve un.

1248 Fatmane arriva, Avtandil entendit ses soupirs, ses « oh ! »
Elle se dit : « Me brûlera cet éblouissant ypréau ! »
Il la fit asseoir près de lui, le coussin oblong posé haut,
L'ombre des cils se répandait sur le rosier et le préau.

1249 Avtandil dit : « Fatmane, entends, je vais tout remettre dans l'ordre,
Tu trembleras comme à l'instant où un serpent voudrait te mordre,
Mais je dirai la vérité et ne saurai point en démordre,
Mes assassins, arbres de jais, me tuent et je suis à leurs ordres.

1250 « En moi un chef de caravane, un marchand tu penses trouver,
Je suis spaspeth de Rostévan, roi généreux et élevé,
Je conduis de nombreux guerriers dans des batailles éprouvés,
Je possède de grands trésors, en dépôt à moi réservés.

1251 « Tu m'es fidèle et dévouée et je vois en toi mon amie.
Par mon soleil, fille du roi, ma volonté s'est affermie,
C'est elle qui brûle mon âme entière, non pas sa demie,
Elle m'ordonna de partir, je l'ai quittée, quoique blêmie.

1252 « Je cherche la vierge enlevée contre son gré et par fallace,
Je parcours le monde, quêtant celle qui le soleil remplace,
Du lion le teint a pâli parce que ses bras ne l'enlacent,
Il se morfond, le cœur meurtri, la vie le malmène et le lasse. »

1253 Avtandil faisait son récit, Fatmane ne l'interrompait,
Le preux évoqua Tariel, en peau de fauve son aspect.
Il ajouta : « Sans le connaître, on lui apporte baume et paix,
En aile éployée de corbeau il a des cils noirs et épais.

1254 « Agissons, Fatmane, apportons du baume aux âmes affligées,
Aidons ces astres qui pourraient connaître une joie partagée,
Par ceux qui l'apprendront, en bien notre action sera jugée.
Il se peut que les deux amants d'amour atteignent l'apogée.

1255 « Pour l'envoyer en Kadjétie, fais venir l'esclave devin,
À la vierge il relatera ce qui entre-temps nous advint,
Le moindre mot qu'elle dira de l'espoir sera le levain.
Dieu aidant, tu sauras un jour que notre bras les Kadjis vainc ! »

1256 Fatmane s'écrie : « Grâce à Dieu, quelle histoire à moi se révèle,
Ce qu'aujourd'hui je viens d'ouïr mon âme rendra immortelle ! »
Elle fit venir le serf noir obéissant à sa tutelle,
« Va, je t'envoie en Kadjétie, ton chemin est long », lui dit-elle.

1257 « À présent nous pourrons savoir à quoi sert ta sorcellerie,
Hâte-toi et éteins le feu brûlant mon âme endolorie,
Tu diras au soleil captif qu'elle pourra être guérie. »
L'autre répondit : « Dès demain je le ferai, sans flatterie. »

XLVIII. LETTRE DE FATMANE À NESTANE-DAREDJANE

1258 Fatmane écrit : « Astre du jour, de l'univers, ô puissant phare,
Loin de toi le mortel a froid, la séparation l'effare,
Ton propos fluide et coulant est plus vibrant que les fanfares,
Cristal et rubis réunis aucune force ne sépare !

1259 « Quoiqu'à moi tu n'aies pas voulu conter ton histoire complète,
Je pénètre la vérité, de moi-même je la complète.
Dis quelques mots à Tariel, car liés fortement, vous l'êtes,
Selon vos vœux, rose il sera, tu deviendras sa violette.

1260 « Son frère est arrivé ici, il est fort d'épreuves subies,
C'est un preux arabe, Avtandil, qui est connu en Arabie,
Il est spaspeth de Rostévan possédant des armes fourbies.
Décris-nous ta détention avec franchise et sans lubies.

1261 « Cet esclave vient à ces fins, ce ne sont là propos oiseux,
Parle-nous des Kadjis, dis-nous s'ils sont déjà rentrés chez eux ?
Écris le nombre des guerriers. Sont-ils peu ou sont-ils nombreux ?
Quels sont tes gardes et qui est le chef de tous ces ténébreux ?

1262 « Quels capitaines sont là-bas et que fait-on sous leur enseigne ?
Envoie un signe à ton amant, sur ces questions nous renseigne,
Transforme en gaîté tes malheurs, cicatrise tes plaies qui saignent,
Dieu aidant, je vous unirai malgré les dangers qui vous ceignent ! »

1263 Et Fatmane dit à son serf que tout à l'heure elle appela :
« À la réplique du soleil, remets la lettre que voilà ! »
D'une cape noire aussitôt l'esclave devin se voila,
Puis disparut au même instant, les toits des maisons survola.

1264 Il se précipite à l'instar d'une flèche que l'arc décoche,
Et lorsque l'horizon brunit de la Kadjétie il approche.
Invisible, près des guerriers il passe, sans frôler les roches,
Au soleil captif il apporte un message de l'âme proche.

1265 Traversant la porte fermée, il entre au fort et son pas feutre,
La vierge voit l'esclave noir — cheveux longs et cape de feutre.
Le soleil sursaute au soupçon d'un mal que les Kadjis calfeutrent,
La rose devient de safran, les violettes d'un bleu neutre.

1266 Le noir dit : « Pour qui me prends-tu et pourquoi veux-tu crier gare ?
Je suis l'esclave de Fatmane, à mon sujet point ne t'égare,
Porteur d'un message, j'arrive à travers ces murs sans bagarre.
Ne te fane point, rose, attends le soleil dont on ne se gare ! »

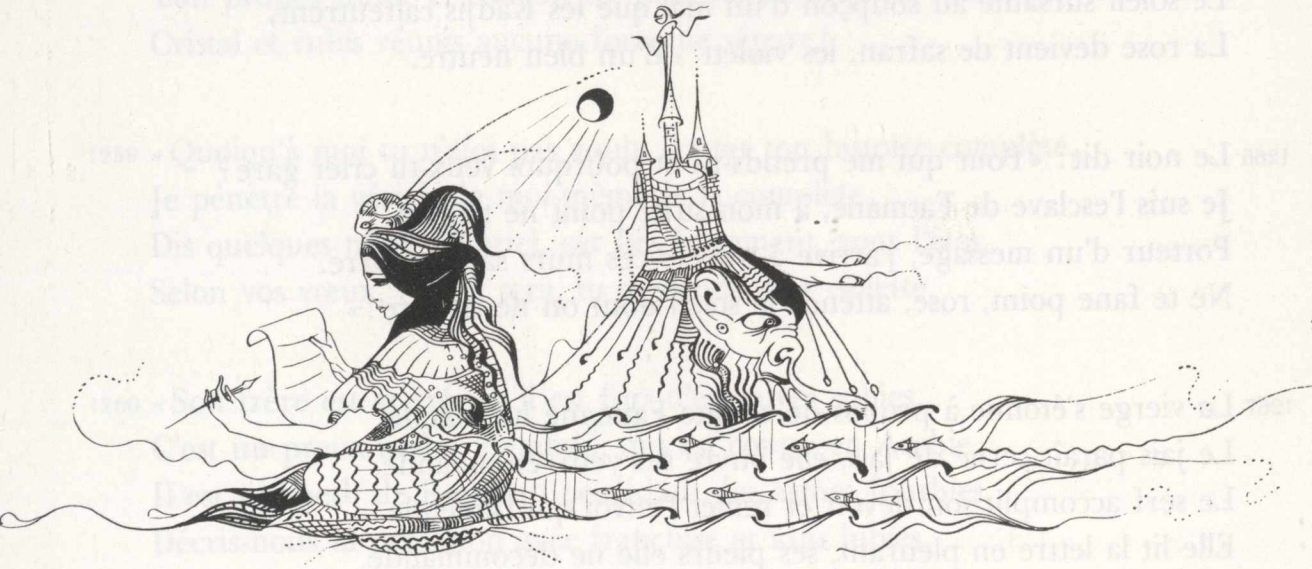
1267 La vierge s'étonne à propos de ce que Fatmane lui mande,
Le jais paraît cerné de jais, elle ouvre ses yeux en amande.
Le serf accomplit son devoir et remet l'envoi qui l'amende.
Elle lit la lettre en pleurant, ses pleurs elle ne décommande.

1268 Elle demande au serf : « Qui donc me cherche et les repaires scrute ?
Qui me suppose encore en vie et quelles pensées je recrute ? »
L'autre répond : « J'ose parler, bien qu'à l'instant vous ne me crûtes,
Sans vous notre soleil s'éteint et s'enfonce dans la nuit brute.

1269 « Le corps de Fatmane aux abois des lances cruelles disloquent,
Elle verse des pleurs sans fin et son cœur las est mis en loques.
Sans nouvelles de son soleil, elle sombre en un soliloque,
Ses larmes, Dieu m'en est témoin, vont se jeter dans la mer glauque.

1270 « Un preux se présente à présent, et ses feux brûlants ne s'éteignent.
Elle conte au bel étranger les maux et malheurs qui t'atteignent,
Lui te recherche justement, un héros de ceux qui ne geignent !
Me dépêchant auprès de toi, à être rapide ils m'astreignent. »

1271 La vierge répond : « Messager, je veux croire que tu dis vrai !
Fatmane ignore mon élu pour qui mes larmes ont givré,
Quelque part doit être celui qui mon cœur au feu a livré.
Je vais écrire. Séparer il faut le bon grain de l'ivraie. »



XLIX. LETTRE DE NESTANE-DAREDJANE À FATMANE

1272 Du soleil le visage écrit : « Tendre mère qui me cajoles !
Vois-tu comment le sort agit qui me renferme dans ma geôle ?
Hélas, de l'assaut de mes maux l'épaisseur des murs ne m'isole,
Mais je reçois un mot de toi et ton message me console !

1273 « Ma peine tu viens alléger et par deux fois tu me libères,
Je suis captive des Kadjis qui au monde me dérobèrent,
Un royaume entier me détient, pays où le mal exubère,
Mes beaux projets ont tourné court, en vain j'espère ou délibère !

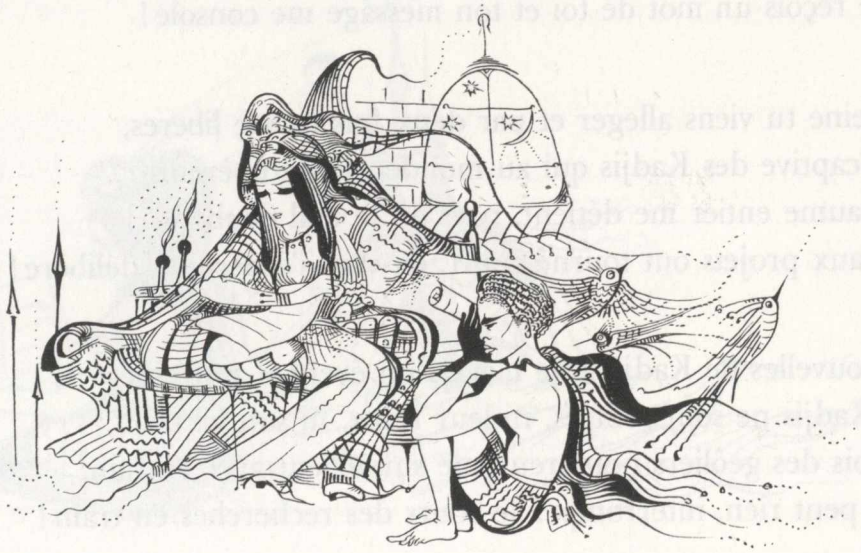
1274 « Des nouvelles de Kadjétie je n'ai qu'un éventail restreint :
Ni les Kadjis ne sont rentrés, ni leur reine, ni son vil train,
Toutefois des geôliers nombreux me surveillent avec entrain.
On n'y peut rien, interrompez le cours des recherches en train !

1275 « Ma cellule est ceinte de murs, comme un puits cerné de margelle,
En vain me cherche un noble preux, le feu, le tourment le flagellent,
Mais je l'envie, car il a vu mon soleil, de froid il ne gèle !
Sans lui la vie brise la joie, au loin son navire je hèle.

1276 « Je ne t'avais fait de récit, mon histoire je te cachais,
Car ma langue s'y refusait. À présent mes tourments sachez !
Pitié pour moi, de mon amant le destrier ne harnachez !
Écris-lui de ne me chercher, appose à ces mots ton cachet.

1277 « Évitez-moi des maux nouveaux, mon tourment est trop douloureux,
Je mourrais deux fois, en voyant inanimé mon amant preux.
Personne ne peut rien pour moi, alors — main basse de mots creux,
Ou crible-moi de cailloux noirs, mieux vaut encor ce sort affreux !

1278 « Pour mon amant tu demandas un signe joint à cet écrit,
Je mets sous le pli un lambeau de son écharpe qu'il m'offrit,
Je la garde soigneusement en gage superbe et chéri,
Quoiqu'à l'instar de mon destin, de fleurs noires elle fleurit. »



L. LETTRE DE NESTANE-DAREDJANE À SON AMANT

1279 Puis à l'amant, versant des pleurs, elle écrit une lettre ardente,
Ses pleurs éteignant l'incendie, elle se montre patiente.
Pour qui a de l'entendement, ce sont paroles déchirantes.
Le cristal transparent paraît, la rose demeurant béante.

1280 « Ô mon amant, ces lignes n'ont la douceur enviée du miel,
Non pas ma plume, mais mon corps je viens de tremper dans le fiel,
Ton cœur me servant de papier pour l'aveu confidentiel.
Mon cœur demeure au tien lié dessous le soleil et le ciel !

1281 « Tu vois, ô mon aimé, comment le monde perfide procède !
Malgré le jour omniprésent, le pouvoir de la nuit m'obsède.
Les sages n'ont que du mépris pour les choses qui nous possèdent !
Ô de la vie le triste poids, ô le mal qui sans toi m'excède !

1282 « Tu vois comment nous sépara le monde, le temps ennuyeux !
Je n'ai pu, joyeuse, admirer, mon cher, ton visage joyeux,
Mon cœur ne peut vivre sans toi, il est transpercé d'un épieu,
Ma raison te dit mon secret, de mon âme le projet pieux.

1283 « Je te jure sur ton soleil, en vie je ne te croyais,
Mes propres forces épuisées, les maux et malheurs me broyaient,
Bonnes gens, je glorifie Dieu, mes mots avec soupir oyez !
Mon tourment fut annihilé par la joie que l'on m'octroyait.

1284 « Ta vie suffit à soutenir de l'espoir en mon cœur hanté,
Cœur réduit en cendres, blessé, tourmenté et ensanglanté !
Souviens-toi de moi, d'un destin souventefois violenté,
Je demeure ici à soigner l'arbre d'amour que j'ai planté.

1285 « Je ne saurais écrire plus, mon cœur est froid comme un glacier,
Je livre le message écrit que te portera le coursier.
Dieu garde Fatmane qui m'a délivrée de vilains sorciers,
Mais le monde inchangé refait ce qui d'ordinaire lui sied.

1286 « À mes maux d'antan l'univers des malheurs inédits ajoute,
Ma destinée n'en a assez et ma requête elle déboute,
Elle me livra aux Kadjis, je ne suis créée pour la joute,
À travers ce qui nous advient, ami, c'est le sort qui filoute !

1287 « Ma tour est si haute qu'à peine à son niveau la vue se hisse,
Un chemin secret mène ici, la garde est pleine de malice,
Nuit et jour veillent les guerriers, prêts à foncer au moindre indice,
Ils tuent l'ennemi au combat et comme le feu le saisissent.

1288 « Ils ne ressemblent à nos preux et entre eux ils sont tous de mèche !
Ne me tue pas d'un mal bien pis, éloigne du cœur la flammèche,
Si je te vois inanimé, je brûlerai comme une mèche,
De toi séparée à jamais, le sort de te revoir m'empêche.

1289 « Mais que ne te chagrine pas la destinée du mal complice.
À un autre je ne serai, que trahison ne s'accomplisse !
Je ne saurais vivre sans toi, loin de toi la vie m'est supplice,
Je me percerai d'un couteau ou cherrai dans un précipice.

1290 « Je le jure sur ton soleil, ta lune ne sera que tienne,
Même si trois soleils venaient, je chanterais la même antienne,
Je tomberais des rochers hauts, des scrupules ne me retiennent.
Prie pour mon âme et tu verras : au ciel des ailes me soutiennent.

1291 « Prie Dieu de daigner m'affranchir du fardeau des jours qui m'accable,
Terre, eau, air et feu me liant, me poursuit le sort implacable,
S'Il m'octroie des ailes, j'irai d'un vol franc vers l'inextricable,
Nuit et jour, je contemplerai le clair solaire irrévocable !

1292 « Part indivise du soleil, ton âme et ta chair sa flèche ard,
Tu te réuniras à lui et tu emprunteras son char,
Je te rencontrerai là-haut où ne pénètrent les mouchards,
Que douce mort close ma vie en déjouant le sort eschars !

1293 « La mort m'est facile, mon âme est à toi et t'attend venir,
Mon amour reste dans mon cœur, dans le secret du devenir,
Une plaie s'ajoute à une autre et ravive le souvenir.
Ne pas pleurer amante, amour n'est guère au deuil contrevenir.

1294 « Va aider en Inde mon père et soutiens ceux qui le respectent,
Il est la proie des ennemis, avatars, complots il détecte,
Console son cœur paternel que mon éloignement affecte,
Pense parfois à ton aimée dont les joues de larmes s'humectent !

1295 « Assez maudire le destin, assez de plaintes que j'émis,
De cœur en cœur un propos vrai passe sans être en congé mis.
Viennent croasser les corbeaux sur celle qui jadis gémit,
Je pleurerai ma vie durant, puisque rien ne m'allège, émi !

1296 « Voici le gage—ton écharpe—et c'est un signe sur la proue,
J'en détache un pan, un lambeau, ce faisant l'étoffe je troue,
Qu'il puisse fixer ton esprit tandis que le ciel nous rabroue.
En haut tourna dans le courroux naguère des sept cieux la roue ! »

1297 Elle termine son message, un morceau de tissu coupant,
Aux lignes écrites joignant de l'écharpe le petit pan,
Ses cheveux luisent dégagés, plus rien ne les enveloppant,
Le cyprès, l'aile de corbeau un parfum enivrant répand.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1298 Le serf rentre à Goulancharo, il n'est mécontent ni aigri,
Près de Fatmane en un instant, la route point ne l'amaigrit.
Avtandil comble son souhait, car il pâtissait sur le gril,
Vers Dieu il élève ses mains, il est lucide et non pas gris.

1299 Il dit à Fatmane : « C'est bien, le succès fait pousser des ailes,
Mais comment te récompenser pour ton dévouement, pour ton zèle ?
L'année s'écoule, je m'en vais, rapide comme une gazelle,
En Kadjétie nous nous rendrons, en compagnie du preux, chez elle. »

1300 Fatmane réplique : « Ô lion, mon feu désormais tu attises,
Mon cœur s'assombrit, de ton jour il aura toujours la hantise,
Un dément doit se démener, oubliant jeu et convoitise,
Il faut devancer les Kadjis, car avec le mal ils pactisent. »

1301 Les serfs de Pridon il appelle, aussitôt près de lui ils sont,
Il leur dit : « Morts jusqu'à présent, à cet instant nous renaissons
Avec les mots tant désirés, avec ces délectables sons.
Tantôt vous serez conviés à une sanglante moisson.

1302 « Allez relater à Pridon ces choses que l'on n'affabule,
Je ne pourrai passer le voir, je me presse, ne déambule,
Que le roi renforce sa voix sans trop de conciliabules.
Je vous donnerai mes trophées ayant pour moi le poids de bulles.

1303 « Je suis fort redevable à vous, grande est à votre égard ma dette,
Revoyant Pridon, je pourrai m'acquitter et je le souhaite.
Prenez les trésors des brigands que me rapporta leur défaite,
Je ne saurais vous donner plus que ne contiennent mes corvettes.

1304 « Chez moi j'aurais pu vous offrir des cadeaux en remerciement. »
Il leur donna, plein de trésors, voguant sur l'eau un bâtiment,
Puis leur dit : « Partez maintenant, avancez vite et hardiment,
Remettez ma lettre à Pridon, mon frère cher infiniment. »

LI. LETTRE D'AVTANDIL À PRIDON

1305 Il écrivit : « Pridon, ton cœur hardi de bonheur débordait,
Pour l'ami, lion vigoureux, tes rayons lumineux dardaient,
Du sang impur des ennemis monts et vallées tu inondais !
Daigne entendre, éloigné de toi, le salut d'un frère cadet.

1306 « J'ai connu épreuves et joie, aujourd'hui le mal ne regimbe,
Des nouvelles j'ai pu glaner, la rose ayant baissé ses limbes,
J'appris l'histoire tourmentée de la belle au solaire nimbe,
Ressuscitant notre lion tombé naguère dans les limbes.

1307 « Le soleil est chez les Kadjis dont j'ai découvert la foulée,
Par jeu je m'y rendrai, que soit la voie par des combats foulée.
La rose est inondée de pleurs, de cristalline giboulée.
Les Kadjis ne sont point rentrés, de la lave dort la coulée.

1308 « J'applaudis vos futurs exploits et votre action insolite,
L'un à l'autre votre concours la difficulté facilite,
Non pas d'un homme, votre dextre aurait raison d'un monolithe.
Vous fîtes ce que vous vouliez, même les rocs vous ramollîtes.

1309 « Excuse-moi de déroger à ma promesse solennelle,
Ne pouvant te voir. Délivrons la lune de ses sentinelles,
Nous nous retrouverons joyeux pour entendre des villanelles.
Que puis-je te dire de plus dans une lettre fraternelle ?

1310 « Je ne peux combler ces valets à mon gré, selon leurs mérites,
Ils furent braves au combat, montant garde ou dans la guérite.
Faut-il louer le serviteur d'un seigneur noble et de mérite ?
Nous engendrons notre pareil, le proche de nos traits hérite. »

1311 Il enroule le parchemin, scellant le projet qui le hante,
Le remet aux serfs de Pridon. Puis la rose point fainéante
Transmet de vive voix au roi une parole bienséante.
On voit des perles dans le pourpre à travers la porte béante.

1312 Avtandil se rend dans le port, voit un bateau de ses parages,
La lune pleine et le soleil éclairent vaux et pâturages.
Au moment de quitter Fatmane il prendra néanmoins ombrage.
Les pleurs sanglants des serviteurs en torrent brisent les barrages.

1313 Fatmane, Hussein et leurs valets ont les yeux de larmes remplis.
Ils disent : « Nous sommes brûlés, ô soleil, mais pour quel délit ?
Pourquoi nous livres-tu au noir et notre joie tu abolis,
Pour quelle raison de ta main nous nous voyons ensevelis ? »

LII. AVTANDIL QUITTE GOULANCHARO ET REJOINT TARIEL

1314 Prenant le bateau de passage, Avtandil avance par eau
Et puis, solitaire et dispos, par les sentiers il va au trot.
Porteur de joie pour Tariel, il effarouche les levrauts,
En élevant les mains au ciel, il sollicite le Très-Haut.

1315 L'été est prêt à s'établir, et l'herbe monte de concert,
La rose fleurit, et le preux vole au rendez-vous sans ses serfs,
Changeant de constellation, le soleil va vers le Cancer.
Les fleurs arrachent un soupir au preux que la nature sert.

1316 Le ciel tonna, et des nuées vint la cristalline rosée,
Des lèvres Avtandil toucha la rose de pluie arrosée
Et dit : « J'admire ta beauté en sceau sur les champs apposée,
L'image du preux sur la tienne à mes yeux s'est superposée. »

1317 Il se souvient de son ami, verse des pleurs de piété,
Dans sa marche vers Tariel il a dangers empiétés,
Traversé d'immenses déserts, serein et sans anxiété,
Abattant panthère et lion dans les buissons touffus d'été.

1318 En vue des grottes, réjoui, il dit : « Ce sont ces rochers mêmes
Qui servent d'abri à l'ami qui cause mes pleurs et qui m'aime !
Pourvu que je puisse le voir et pourvu que je sois à même
De lui parler, sinon serait sans effet mon effort suprême.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1319 « Soufflant entre deux randonnées, longtemps dans sa grotte il ne loge,
Il aura regagné les champs, le droit d'être fauve il s'arroge.
Mieux vaut que j'aille dans les buis, que ces parages j'interroge. »
Ce disant, Avtandil parcourt des lieux connus, dignes d'éloges.

1320 Avtandil chevauche en chantant, son coursier mis au trot menu,
Par son nom l'ami il appelle, à nouveau gai redevenu.
Il voit le soleil, son éclat par l'épreuve n'est contenu :
Près des buis se tient Tariel, cheveux au vent et sabre nu.

1321 Tariel venait de tuer un lion sorti de bruyère,
Son arme en sang, il demeurait immobile sur la clairière.
La voix d'Avtandil l'étonna, tous deux ensemble s'écrièrent,
Tariel courut vers l'ami en survolant des fondrières.

1322 Rejetant le glaive, il fut prompt, comme un cours d'eau dans la varaigne.
Avtandil saute du cheval sur le val où l'étoile règne.
Croisant les cous, les deux amis s'embrassent, fortement s'étreignent,
Le sucre pénètre leurs voix, des propos tendres ils ne craignent.

1323 Tariel pleurait, son ami de mots clamés il assaillait,
Des torrents de pourpre teignaient au fond la forêt de jayet,
Des larmes à profusion le corps du cyprès émaillaient :
« À ta vue s'effacent les maux sous lesquels mon cœur défaillait ! »

1324 Tariel pleure et Avtandil parle gaîment, se réjouit,
Ses dents propagent des éclairs parmi les coraux enfouis.
Il dit : « Tu auras du plaisir à savoir ce que j'ai ouï,
La rose fanée reprendra son teint au jour épanoui. »

1325 Tariel dit : « Avec transport je vois ton visage sans heaume,
Frère, ta vue flatte mes yeux, ta rose ces terres embaume,
Qu'as-tu pu entendre, si Dieu ne nous dispense plus de baume ?
Le destin nous régit d'en haut et se moque du superbe homme ! »

TARIEL

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1326 Pour chasser loin de Tariel le froid glacial du grésil,
Avtandil se hâte, mettant un peu tôt les points sur les i :
Il sort le signe de l'aimée dont au loin la lèvre rosit.
Voyant le lambeau, Tariel d'un mouvement prompt le saisit.

1327 Il reconnut lettre et lambeau, à ses yeux ils ne firent qu'un,
La rose pâle les serra contre elle comme un lambrequin,
La garde de jais s'affaissa, la voix faible rétorqua : « Hein ? »
Un tel choc aurait subjugué même Salaman ou Caïn.

1328 Avtandil voyant Tariel à terre inanimé gisant,
S'empresse d'aider son ami au propos coulant et grisant,
Mais ne peut rien pour l'embrasé, le brûlé vif, l'agonisant,
La vie menace de quitter le preux d'attente s'épuisant.

1329 Avtandil pleure son ami, sa voix remontant du tréfonds,
Il chasse l'insistant corbeau du cristal uni du plafond,
Ses marteaux brisent le rubis et son entité ne refont,
Des ruisseaux coulent sur ses joues, le corail en forme le fond.

1330 Se griffant le visage à sang, il verse des pleurs, excédé :
« J'agis comme ne fit jamais un dément ou un possédé !
Pourquoi avoir versé de l'eau sur son feu ? Quel vain procédé !
Le cœur se fait mal à la joie s'il en était dépossédé.

1331 « Je l'occis et vois à mon front le sceau de l'opprobre apposé.
Je me reproche de n'avoir avancé en homme posé,
Car entrain et légèreté au tact on ne doit opposer.
Il est dit : « Qui va lentement au hasard est moins exposé ! »

1332 Tariel gît inanimé, de vie semblant faire main basse.
Avtandil va chercher de l'eau d'un ruisseau dans la plaine basse,
Il trouve du sang de lion dont il remplit sa calebasse,
Asperge le cœur de l'ami, l'azur prend le ton de rubace.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1333 Avtandil asperge le cœur du lion d'un sang léonin,
Tariel sursaute, agitant le jais de son armée de nains,
Il ouvre les yeux, veut s'asseoir, le regarde d'un air bénin,
Touché par le soleil, bleuit la lune et faiblit le venin.

1334 La rose se fane en hiver, jonchant de pétales le sol,
L'été la brûle la chaleur, l'oiseau dans l'air suspend son vol,
De la branche s'épand le chant mélodieux du rossignol,
La plaie souffre du chaud, du froid, sans abri et sans parasol.

1335 Pour un cœur humain désarmé divers états sont comparables,
Dans la joie ou dans le malheur notre humeur paraît altérable,
Le déroulement des instants attaque nos sens vulnérables,
Seul qui se veut pour ennemi se fie au monde intolérable.

1336 Tariel revoit le message écrit par celle qu'il révère,
En vain ses lignes il relit, sa douleur aiguë persévère,
Les larmes couvrent le soleil, et ses rayons noircis s'avèrent.
Révolté, Avtandil se lève et profère des mots sévères.

1337 Il dit : « Un homme de bon sens pourrait-il ainsi se conduire ?
As-tu des raisons pour pleurer ? N'est-il naturel de sourire ?
Lève-toi, allons délivrer le soleil qui vient de t'écrire !
Je guiderai bientôt tes pas là où en pensée tu aspires.

1338 « Concentrons-nous, réfléchissons, il faut que nos fronts se renfrognent,
Et puis allons en Kadjétie, que la joie l'aile ne nous rogne,
Que nous précèdent nos épées, qu'en nos cœurs la colère grogne,
Sans pertes nous retournerons, laissant cadavres et charognes. »

1339 Tariel pose à Avtandil des questions, ne défaillit,
Des yeux ouverts fixant l'ami et rayonnant sur le taillis,
Comme un rubis sous le soleil, le teint de ses joues rejaillit.
Le ciel est-il toujours clément ? Envers qui le sort n'a failli ?

1340 Il remercia Avtandil, lui confia en conversant :
« Un sage devrait te louer dans la démence ne versant !
Tu abreuves la fleur des vaux comme une source des versants,
Tu arrêtes le flot de pleurs des narcisses se déversant.

1341 « Dieu te récompense, Il ne peut les mérites du féal taire,
Béni soit celui qui marcha et celui qui après halte erre ! »
En selle ils montent, désormais leur allégresse rien n'altère,
Asmath que torturait la soif en les voyant se désaltère.

1342 À l'entrée de la grotte, Asmath rêvassait sur une escabelle,
Levant les yeux, elle aperçut Tariel frôlant des ombelles,
Comme deux rossignols, les preux chantaient un air de leurs voix belles.
Asmath se leva et vola vers eux comme une colombelle.

1343 Au lieu d'un Tariel pleurant aux abords de la cavité
Asmath s'étonna de le voir souriant et plein de gaîté,
Stupéfaite, elle tituba comme on fait en ébriété :
La femme ignorait le secret des chevaliers non ébruité.

1344 À sa vue les preux ont crié, ainsi dans la joie le cerf brame :
« La grâce divine, ô Asmath, soutient notre espoir de sa rame,
Nous aurons ce que nous voulions, notre lune nous recouvrâmes,
Notre malheur deviendra joie, contre nous le sort point ne trame. »

1345 Avtandil descend embrasser Asmath transportée de joie franche,
En touchant au svelte cyprès, à peine elle en baisse une branche.
Comme elle pleure, les souris sur le fond de ses larmes tranchent :
« Dis-moi ce que tu as appris et au récit rien ne retranche ! »

1346 Avtandil présente à Asmath le message et il n'anticipe,
La lune pâle, le cyprès de loin au propos participe.
Il lui dit : « Lis ce qu'elle écrit, de ses tourments elle n'excipe.
Le soleil s'approche de nous, la nuit, les ténèbres dissipe ! »

1347 Asmath reconnut de l'envoi l'écriture non corrompue,
Saisie d'angoisse, elle trembla d'un frisson ininterrompu,
L'étonnement la parcourut des talons jusqu'au sinciput,
Elle marmonna : « Qu'est-ce donc, mon espoir sera-t-il repu ? »

1348 Avtandil lui dit : « Calme-toi, c'est la vérité solennelle,
Puisque la joie nous est donnée, le mal oublie sa ritournelle,
La nuit va s'éclaircir devant le soleil au rubis spinelle,
Le bien l'emporte sur le mal, car son essence est éternelle. »

1349 Le roi des Indes dit deux mots à Asmath, gai comme un bambin,
Ils s'embrassèrent, et la joie suscita des larmes le bain.
La rose reçoit la rosée en don de la queue de corbin,
Dieu ne délaisse le mortel s'il n'est fainéant ou lambin.

1350 Tous trois remercient le Seigneur : « Nos souhaits profonds Il exauce. »
Tariel dit : « Ami, Asmath, vos idées ne furent pas fausses. »
Et à ces mots le roi de l'Inde au ciel bienveillant les mains hausse.
Ils rentrent dans la grotte, Asmath leur sert de la viande et des sauces.

1351 Tariel dit à Avtandil : « Certains détails évocateurs
J'aimerais te livrer, ami, ne blâme pas le narrateur :
Depuis que la grotte est à moi, des grands devs l'exterminateur,
Je dispose de leur trésor dont rêverait un amateur.

1352 « Je ne l'ai jamais inspecté, du trésor simple receleur,
Approchons des portes scellées et évaluons son ampleur. »
Avtandil l'agrée et Asmath cesse d'être un souffre-douleur :
Quarante portes on défonce, elles cèdent au premier heurt.

1353 Ils virent des trésors nombreux comme sur l'aire épis et bale,
Des joyaux s'y accumulaient entassés ou liés en balles,
Certaines perles serviraient à un amusant jeu de balle.
L'or s'entasse à profusion, on le foule et on en déballe.

1354 Quarante pièces regorgeaient de bijouterie à foison,
Des armures étaient scellées derrière une épaisse cloison,
Des armes s'y amoncelaient comme des stocks de salaison,
Le bahut était au trésor ce qu'est au captif la prison.

1355 Sur un bahut on pouvait lire : « En m'ouvrant demeurez placides,
Je contiens glaives et hauberts, et si les signes coïncident,
Ils serviront Kadjis et devs, si à se combattre ils décident.
Celui qui m'ouvrira avant sera parjure et régicide. »

1356 Ils virent armes à traiter l'homme comme daube en daubière,
Trois armures pour trois guerriers ne craignant désert ni tourbière,
Heaumes, jaserans et hauberts, un choix de glaives et jambières,
Dans l'émeraude des étuis comme les cendres dans la bière.

1357 On essaie glaives, boucliers, leur surface lisse miroite,
La cotte de mailles maintient la taille protégée et droite,
Le glaive tranche le métal comme il couperait un fil d'ouate.
Les preux ne céderont jamais ces armes que chacun convoite.

1358 Ils dirent : « C'est un signe bon que notre destin nous octroie,
Dieu nous encourage du ciel, pour que sans crainte l'on guerroie. »
Sur les épaules les chargeant, ils les emportent toutes trois,
Dont une armure pour Pridon, les liant avec des courroies.

1359 Ils emportèrent un peu d'or, perles et rubis amarantes,
Puis rescellèrent les trésors étant au nombre de quarante.
Avtandil dit : « Je m'y suis fait, le glaive à ma main s'apparente.
La nuit je me reposerai, le point du jour mon départ hante. »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

LIII. TARIEL ET AVTANDIL SE RENDENT CHEZ PRIDON

1360 Ils partent, emmenant Asmath, sur leur parcours les gens s'attroupent,
Jusqu'au pays de Nouradin la compagne voyage en croupe,
Puis on lui achète un cheval au prix d'or et pas de taroupe.
De guide leur sert Avtandil, lui qui sait conduire les troupes.

1361 Des bergers du roi Nouradin les aperçoivent d'un coupeau,
Les chevaux paissant dans le champ font partie du royal troupeau.
L'Indien propose à Avtandil : « Prenons ces benêts à l'appeau.
Faisons une farce à Pridon, ses bergers sauveront leur peau.

1362 « Pressons le troupeau de chevaux, les bergers feront demi-tour,
Pridon viendra pour le combat, il attaquera sans détour,
Bride abattue, il volera, expéditif comme un vautour,
À l'homme gai et au chagrin il est bon de jouer des tours. »

1363 Les preux s'emparent des chevaux, et les bergers ils déconcertent.
Ces derniers frottent le silex, font un feu en signe d'alerte,
S'écriant : « Qui êtes-vous, preux, à nous infliger cette perte,
Sachez, ces chevaux sont le bien d'un roi à la riposte alerte. »

1364 Les chevaliers, braquant leurs arcs, de près les bergers ont serrés,
Ceux-ci s'enfuient, poussant des cris, désespérés et effarés :
« Au secours ! Gare à ces brigands nous suivant pour nous massacrer ! »
Ils vont au palais chez Pridon faits et dommages déclarer.

1365 Pridon s'arma et chevaucha sans plus entrer dans le détail,
De ses combattants l'entourait l'extraordinaire éventail.
Les deux soleils vont de l'avant, deux farouches épouvantails,
Ils sont recouverts du haubert et ils ont baissé le ventail.

1366 En voyant Pridon, Tariel s'exclama : « Mais voici mon homme ! »
Il partit d'un éclat de rire et tira, alerte, son heaume.
Il dit à Pridon : « C'est ainsi que tu reçois en ton royaume ?
Hôte chiche, dès que tu vois quelqu'un, l'arme tu prends en paume ! »

1367 Pridon sauta bas du cheval et à terre se prosterna,
Les deux preux en firent autant, chacun l'accolade donna.
Levant les mains au ciel, Pridon dit au Seigneur son hosanna.
Les hôtes furent entourés et embrassés par les magnats.

1368 Pridon dit : « L'on ne vous voit point de longtemps. Vous vous attardez !
Je suis disposé à servir, bien plus tôt je vous attendais ! »
La lune et deux soleils semblaient réunis. Leurs rayons dardaient.
De l'un à l'autre leur lueur allait et des yeux débordait.

1369 Ils se rendirent chez Pridon, et dans son palais bien bâti
Avtandil s'assit près du roi, sa clarté ne se rabattit,
Un fauteuil reçut Tariel, de chose et d'autre on débattit,
À Pridon l'armure on offrit que dans sa forge un dev battit.

1370 Les hôtes disent : « Nous n'avons plus rien d'utile qui te serve,
Mais des coffres dissimulés dans un lieu des trésors conservent. »
Pridon s'incline jusqu'à terre et avec gratitude observe :
« Le présent le plus précieux votre clémence me réserve. »

1371 Cette nuit on offre aux amis des mets sur de fines soucoupes,
Ils acceptent, après le bain, des habits de parfaite coupe.
Les présents étant somptueux, tel cadeau un autre surcoupe,
Enfin, de perles et joyaux on apporte de pleines coupes.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1372 Pridon dit : « Risquant de passer pour un hôte avare et quelconque
Qui la loi d'hospitalité par son impatience tronque,
Je ne puis citer en exemple un mollusque en paix dans sa conque,
Car les Kadjis rentrés chez eux, de voie libre nous n'aurons oncques.

1373 « À quoi bon de nombreux guerriers ? Nous nous contenterons de peu,
Accomplir ce que nous voulons un corps de trois cents hommes peut,
L'épée au poing, nous marcherons sur les Kadjis sans crier « Peuh ! »
Pour délivrer le corps-cyprès foin de préparatifs pompeux !

1374 « J'ai visité la Kadjétie, la prendre n'est pas un festin !
Elle est entourée de rochers, il faudra procéder d'instinct,
Mieux vaudra entrer en secret, ne point éprouver le destin,
Partant, l'armée serait de trop pour un passage clandestin. »

1375 Sur ce ils se mirent d'accord et, pressés, plus ne devisèrent.
Pridon fit des dons à Asmath. Au loin leurs clartés tamisèrent.
Les preux prirent trois cents guerriers, et sur leur bravoure ils misèrent.
Dieu envoie victoire à celui qui connut jadis la misère.

1376 Accompagnés de leurs guerriers, outre-mer se rendent les frères,
Ils avancent de nuit, de jour, Pridon connaît l'itinéraire.
Puis Pridon dit : « Nous voici près de la Kadjétie téméraire,
Marchons de nuit, car nous devons aux regards d'autrui nous soustraire. »

1377 Tous trois appliquent le conseil de Pridon, ainsi ils opèrent :
Ils marchent de nuit et à l'aube ils se reposent, récupèrent.
Peu après la ville apparaît, servant aux Kadjis de repaire,
Mais aux abords de ces rochers nos chevaliers on ne repère.

1378 À la porte du souterrain, dix mille guerriers la défendent.
Au clair de lune à voir le fort les chevaliers ne se défendent,
Ils disent : « Cherchons un chemin qui, passant par les rocs, les fende.
Cent preux en valent un millier, quand dextrement ils le pourfendent. »

LIV. CONSEIL DE NOURADIN-PRIDON

1379 Pridon dit : « Nous devons agir avec prudence et à l'instar
Des sages. Étant peu nombreux, mais vrais guerriers et pas fêtards,
À quoi bon attaquer de front ? À rien ne sert d'être vantard,
Les portes fermées, nous aurions un millier d'années de retard !

1380 « Dans mon enfance on m'enseigna des tours que font les acrobates,
Des armes j'appris le métier, afin qu'avec art je combatte.
Je me vois marchant sur la corde : en vain d'autres enfants s'ébattent,
Ils rêvent de me ressembler, mais de leur orgueil ils rabattent.

1381 « Que celui d'entre nous qui sait lancer brillamment un lasso
Passe le nœud à une tour et tende la voie de l'assaut.
Comme par le champ, je courrai sur la corde qui passe haut,
Pour vous accueillir, je serai derrière l'enceinte en un saut.

1382 « Il m'est facile de passer armé et, en les haranguant,
Je sauterai sur les Kadjis, rapide comme un ouragan,
J'exterminerai les guerriers en quelque lieu les endiguant,
La porte je vous ouvrirai, sur les occis épiloguant. »

LV. CONSEIL D'AVTANDIL

1383 Avtandil réplique : « Pridon, non, tes amis ne te réprouvent,
Chevalier aux bras de lion, ici ton affaire tu trouves,
Ton conseil vise l'ennemi, ton intrépidité il prouve,
Mais ne vois-tu pas les guerriers, qui l'un près de l'autre se trouvent ?

1384 « Quand sur la corde tu seras, les gardes te verront en haine,
Coupant la corde, ils te tueront, et nous serons fort mal en veine,
Cette tentative échouera, ton agilité sera vaine
Et ton conseil, en tournant court, glacera le sang dans nos veines.

1385 « Mieux vaut nous cacher en un lieu selon un projet moins fantasque,
Ces gens se font au voyageur qui ne vient en coup de bourrasque :
Je me travestis en marchand et mon intention je masque,
Je fais porter par un mulet le haubert, le glaive, le casque.

1386 « À quoi bon entrer tous les trois, grossir de la ruse le risque,
Je pénétrerai en marchand, marchandises ils ne confisquent,
Puis l'armure je passerai, brillera du soleil le disque.
Dieu aidant, je les abattrai en les frappant de ma francisque.

1387 « Sans effort je viendrai à bout des guerriers de la garde interne,
Vous attaquerez en héros, en temps voulu, la porte externe,
Je la briserai en morceaux, ils mettront leur drapeau en berne.
Faites-moi part de votre avis si mon conseil vous paraît terne. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

LVI. CONSEIL DE TARIEL

1388 Tariel dit : « J'apprends, héros, ce qu'est l'héroïque bravoure,
Vos conseils, vos intentions au même titre je savoure,
Je sais que pour un beau combat votre dextre l'épée défourre,
Il est bon de vous savoir près lorsque l'ennemi vous entoure !

1389 « Mais trouvez ma place au combat, car ce doute unique j'énonce :
Si à l'aimée le cliquetis des armes ma présence annonce
Sans que je sois dans la mêlée, ma lâcheté ceci dénonce.
Couvert de honte, humilié, de joie je n'aurais pas une once.

1390 « Prêtez l'oreille à mon conseil, l'action sera plus certaine :
À l'aube, prenant nos guerriers, conduisons chacun sa centaine,
Menons l'assaut de trois côtés, les gens suivant leur capitaine,
Les Kadjis nous affronteront dans leur témérité hautaine.

1391 « Le combat à peine engagé, on les presse et on les enserre,
L'un des trois entre à l'intérieur, les autres l'ennemi lacèrent,
Celui qui sera dans le fort massacrera nos adversaires,
Nos armes éprouvées au poing, allégeons-les de leurs viscères. »

1392 « Il me semble que je t'entends, dit Pridon, oui, je t'ai compris,
Mon ancien coursier le premier arrivera près du pourpris,
Qui m'aurait dit que nous serions en Kadjétie, m'aurait surpris,
Sinon j'aurais gardé la bête, elle n'a, croyez-moi, de prix. »

1393 De la part de Pridon ce n'est que plaisanterie amicale,
Les sages savent s'amuser et rire pendant une escale,
Les preux relèvent leurs propos, et de bons mots les intercalent.
Armés, ils montent à cheval sous la montagne verticale.

1394 Les trois preux ayant échangé des suggestions non vulgaires,
Et au conseil de Tariel ses amis ne renonçant guère,
Les guerriers répartis par cent en vue de l'assaut se liguèrent
Et puis sautèrent à cheval, prêts pour les épreuves de guerre.

1395 Je vois, plus clairs que des soleils, chevaucher les trois cavaliers,
Les sept planètes éclairant leurs pas de lumineux piliers.
Tariel est, sur son moreau, beau, élancé et singulier,
Sa dextre l'ennemi occit, sa vue occit ses familiers.

1396 À leur vue je veux évoquer les nuées d'orages recrues
Lorsque, gonflant les gros torrents, elles déversent la pluie drue.
Dans le défilé, avec bruit avancent les fleuves en crue,
La mer les apaise en son sein où leur élan plus rien n'obstrue.

1397 Quoique Pridon et Avtandil apportent partout une chaude,
Devant Tariel l'ennemi se comporte en chat qu'on échaude.
Près des planètes le soleil luit pleinement et peu lui chaut de
Vous voir attentif, ô lecteur, au cours de la bataille chaude.

1398 Les trois portes sont réparties, le fort recevra trois blessures,
Le succès du rapide assaut les trois cent trois héros assurent.
La nuit les guerriers sont restés tapis dans des cachettes sûres,
À l'aube ils avancent masqués moins visibles qu'une fissure.

1399 D'abord ils progressent en paix, sous leurs vêtements la dague arde.
Ils ne suscitent de soupçon aux portes du fort chez les gardes,
La peur n'effleurant les Kadjis, ils ne se tiennent sur leurs gardes.
Jusqu'au dernier instant les preux le secret du plan sauvegardent.

1400 Les portes défoncées, la ville est au désespoir. En sifflant
Le fouet des braves assaillants brûle de leurs chevaux le flanc.
Les preux sont ce que vous voudrez: fougueux, impavides, sauf lents,
Les guerriers battent du tambour, avancent dans leurs cors soufflant.

1401 Sur le pays de Kadjétie le Seigneur abat Son courroux,
La douce chaleur du soleil, Saturne coléreux rabroue,
Se renversent sur les Kadjis la voûte céleste et sa roue.
Les champs regorgent de tués, le sort de coups l'ennemi roue.

1402 La voix de Tariel appelle à l'assaut de la fourmilière,
Sa dextre brise les hauberts, lui cède armure ou épaulière,
Vers trois portes vont les guerriers, la tâche leur est familière,
Sous leur pression le château s'ouvre comme une huître perlière.

1403 Sur place le lion Pridon est non loin d'Avtandil l'amène,
Ils versent le sang ennemi, sabrent les Kadjis, les malmènent.
Ils s'interpellent, s'observant, en proie à la joie surhumaine.
Ils disent: « Où est Tariel ? » — alentour leurs regards promènent.

1404 Ils ignorent de Tariel l'action et son résultat,
Ils vont vers la porte du fort, de l'ennemi ne font état,
Ils y voient armures brisées et accumulées en un tas,
Dix mille guerriers en un jour le chevalier exécuta.

1405 Les Kadjis gisent, comme si un mal étrange les affecte,
Tranchés de la tête aux talons, offerts en vision abjecte.
Devant la porte défoncée Pridon et Avtandil objectent:
« Il a dû passer par ici, la chose n'est guère suspecte. »

1406 Ils prennent le chemin secret, dans l'enceinte ne caracolent,
Voient la lune allant au soleil relâchée par un aspic aule,
Tariel a quitté le heaume, ils sont joyeux et point dyscoles,
Le cœur au cœur, le cou au cou dans la folle étreinte se collent.

PRISE DE LA FORTERESSE DE KADJÉTIE

1407 Enlacés, ils versent des pleurs, oubliant tourments et syncopes,
Saturne et Jupiter unis déjouent les tours du sort myope,
Le soleil embellit la rose et de ses rayons l'enveloppe,
La joie envahit les amants, tombe des malheurs l'enveloppe.

1408 Ils s'embrassent, cœur contre cœur, les cous d'albâtre ils entrecroisent,
Pétales de roses s'ouvrant, les lèvres souvent s'apprivoisent.
Surviennent Pridon, Avtandil, avec déférence courtoise
Tous deux ils saluent le soleil, à personne ne cherchent noise.

1409 L'accueil du soleil est splendide et sa lumière ne décline,
Elle embrasse ses défenseurs et leur aide elle ne décline,
Elle trouve pour leur parler de belles paroles câlines,
Et les chevaliers, éblouis, avec des propos doux s'inclinent.

1410 Ils saluent le preux Tariel, beau cyprès la joie recelant.
Ils se félicitent d'avoir vaincu, couronnant leur élan,
Sans s'alléger de leurs hauberts, le regret leurs cœurs ne fêlant,
Ils sont pareils à des lions traquant des boucs ou des élans.

1411 Des trois cents guerriers assiégeants il ne reste que cent soixante,
La victoire enchante Pridon, mais l'hécatombe le tourmente.
Les Kadjis sont exterminés, paisible sera la descente.
Voyant des trésors inouïs, de la joie les vainqueurs ressentent.

1412 Trois mille mulets et chameaux sont réunis. Bêtes de somme
On charge de perles, joyaux, qui semblent entrevus en somme.
Pierres taillées, jaspes, rubis, qui en évaluerait la somme ?
Le soleil prend un palanquin, il sourit et point ne vous somme.

1413 Soixante serfs en Kadjétie restent pour en monter la garde,
Les preux emmènent leur soleil, fermement leurs dextres la gardent,
Ils se dirigent vers un port, et d'y arriver il leur tarde.
« Voyons Fatmane, disent-ils, retirons de son cœur l'écharde ! »

LVII. TARIEL SE REND CHEZ LE ROI DES MERS

1414 Auprès du souverain des mers un messager du preux s'élance,
Annonçant : « Je viens, Tariel, l'ennemi est en défaillance.
Je ramène de Kadjétie le soleil me perçant de lances,
Je souhaite de te revoir en père après ma somnolence.

1415 « Le pays des Kadjis soumis, un butin immense je glane,
Mais, roi, ma fortune me lie à toi comme par des lianes :
Tu sais ce que mon soleil doit à sa mère et sa sœur Fatmane.
Sans vains mots je veux m'acquitter des bienfaits qui de toi émanent.

1416 « De te voir quand nous longerons ta côte le souhait je forme,
Accepte en don la Kadjétie vidée des habitants difformes,
En y plaçant ta garnison, en forteresse la transforme.
Parcours ta partie du chemin, tu ne m'attendras pas sous l'orme.

1417 « Une âme aspire vers Fatmane, Hussein sans doute ne lésine
Sur l'attachement d'une sœur qui revient brisant ses saisines !
Gratitude et affection dans un cœur généreux voisinent :
La belle passe le soleil, le cristal ternit la résine. »

1418 Le messager bat le chemin, qu'il fasse beau ou bien qu'il vente,
Le roi des mers se sent ému par cette nouvelle émouvante,
Il glorifie le Créateur, Son juste jugement il vante.
Puis monte à cheval, n'attendant point d'invitation suivante.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1419 Le roi fait charger des présents, décidant de fêter leurs noces,
Emportant de nombreux joyaux, de fins spécimens du négoce.
Fatmane le suit et dix jours elle passe dans un carrosse.
Ils verront le soleil uni au lion clément, pas féroce.

1420 Le roi des mers est accueilli par trois preux que le vent ne tanne,
Il les embrasse avec respect, en rade sont bateaux, tartanes.
Le souverain loue Tariel, mille mercis rend le platane,
Puis le monarque est ébloui par l'auréole de Nestane.

1421 À sa vue Fatmane est en proie à un feu qui ne lui messied,
Elle baise à la mariée cou et visage, main et pied,
Disant : « Grâce à Dieu, la clarté vainc la nuit et luit l'amitié !
Je sais : le mal est passager, triomphent bonté et pitié. »

1422 La vierge est douce pour Fatmane, elle l'attire et ne se fâche :
« Dieu éclaira mon cœur brisé, n'y laissant ni ombre ni tache,
Je suis aussi pleine à présent que décroissante avant la tâche,
Le soleil m'envoie ses rayons, et j'aime sa constante attache. »

1423 Le souverain des mers célèbre au mieux des noces somptueuses,
Il accepte la Kadjétie, sept journées s'écoulent joyeuses.
On distribua des présents d'une main large et généreuse,
On marcha, comme sur un pont, sur des pièces d'or lumineuses.

1424 Des monts de satin, de velours côtoient les flots de fine soie,
Des mains de l'hôte Tariel la couronne hors prix reçoit,
Taillée dans un jaune saphir et du plus bel éclat qui soit,
Et sur le trône en or ducat le jeune souverain s'assoit.

1425 Nestane reçut un habit à illuminer même un bouge,
Parsemé de rares rubis et embelli de saphirs rouges.
Les jeunes mariés s'assoient, et leurs traits apaisés ne bougent,
À leur vue la flamme s'enflamme et l'eau se dit : « Pourquoi ne bous-je ? »

1426 À Avtandil et à Pridon des présents le souverain offre :
Des destriers inégalés et des harnais sortis des coffres,
Des habits de pierres garnis et d'une indescriptible étoffe.
Ils disent : « Nous sommes comblés, notre existence tu étoffes ! »

1427 Pour remercier de l'accueil, Tariel vers l'hôte se tourne :
« Heureux qui te voit et chez toi, ô roi, allégrement séjourne,
Des présents que tu nous offris, les yeux ravis on ne détourne,
Celui-là agit sagement, qui ton royaume ne contourne ! »

1428 Le roi des mers lui repondit : « Ô roi et lion vertueux,
Tu es la vie de tes sujets, mais ton absence les tue, eux.
Quelle offrande pourrait te seoir, orner ton port majestueux ?
Toi parti, comment renoncer à ce spectacle fastueux ? »

1429 Tariel à Fatmane dit : « D'être ma sœur je te demande.
J'ai contracté envers ton cœur une dette que tu sais grande,
Accepte de la Kadjétie ces trésors en modeste offrande !
A-t-on jamais vu un ami qui n'offre un joyau, mais le vende ? »

1430 Fatmane le salua bas, lui exprima sa gratitude :
« Ô roi, à votre vue un feu cuisant me brûle et ne m'élude,
Pourrai-je rester loin de vous sans tomber dans la turpitude ?
Malheur à ceux qui ne vous voient, votre vue au bonheur prélude ! »

1431 Les deux preux s'adressent au roi, la clarté suivant leur sillage,
Le cristal constitue leurs dents, leurs lèvres sont des coquillages :
« Sans vous gaîté, harpes et luths ne seront qu'un faible mirage,
Toutefois, il nous faut partir, car nous attend un long voyage.

1432 « Tu fus notre père clément et notre divine espérance,
Mais daigne nous donner encore un navire pour notre errance. »
Le roi répond : « J'aurais subi pour vous la mort ou la souffrance,
Mais vous partez. Que soient bénies vos dextres de la délivrance ! »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1433 On équipe un bateau au havre, accosté au flanc de la berge.
Tariel avance, l'exil de larmes chaudes le submerge.
Le roi des mers est consterné, se frappe comme avec des verges,
Des pleurs de Fatmane rempli, le flot suit les preux et la vierge.

1434 Les trois frères ont traversé la mer houleuse qui gonflait,
Ils confirmèrent les serments de jadis, jamais contrefaits,
À leurs visages radieux le rire, le chant se greffaient.
Les rayons des lèvres trouvaient dans le cristal mille reflets.

1435 Asmath, les nobles de Pridon reçurent par des raccourcis
Des messagers leur apportant du combat le vivant récit :
« Le soleil éclairant les cieux réchauffe nos membres transis,
La froidure ni le frimas ne nous auront à leur merci ! »

1436 Leur soleil dans un palanquin, ils longent la mer d'un pas preste,
La joie triomphe dans leurs cœurs des maux passés et de la peste.
Au pays du preux Nouradin les gens ne seront pas en reste :
On les accueille avec des chants, et l'allégresse est manifeste.

1437 Les gentilshommes de Pridon leur firent un splendide accueil.
Asmath, pénétrée de bonheur, oublie aventure et écueils,
Serrant Nestane-Daredjane, elle jubile et se recueille.
Ainsi la fidèle amitié mûrit ses fruits et puis les cueille.

1438 Nestane-Daredjane embrasse Asmath, au visage la baise,
Disant : « Chérie, malheur à moi, car mon mal attisa tes braises !
Désormais la grâce de Dieu avec largesse nous apaise.
Pourrai-je m'acquitter d'un cœur qui ne louvoie ni ne biaise ? »

1439 Asmath dit : « Seigneur, sois loué ! Je revois notre rose intacte,
L'Esprit se manifeste enfin, de la réalité prend acte !
Lorsque je te vois réjouie, la mort recule et se rétracte. »
La plus durable affection, maîtresse et servante contractent.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1440 Les nobles dans un bas salut rendent hommage aux invités :
« Puisque Dieu nous a réjouis, bénie soit Sa divinité !
Vos visages Il nous révèle et le feu perd droit de cité,
Lui seul cicatrise la plaie qu'Il a pouvoir de susciter. »

1441 Baisant la main de Tariel, chacun le preux sain et sauf oit.
Celui-ci dit : « Nous ont quittés ceux qui nous cernaient autrefois,
Morts au combat, ils ont acquis la joie dans l'éternelle foi,
Le but atteint multipliera leur célébrité cent vingt fois.

1442 « Grande est ma douleur, et pourtant j'aime bien mieux les savoir tels,
Puisque l'au-delà leur a fait le don d'un mystère immortel. »
Ce disant, il couvre de pluie la neige de son pur autel,
Le narcisse éveille Borée et janvier lie la rose au gel.

1443 L'assemblée se mit à pleurer lorsque pleurant le preux on vit,
Les gens déploraient leurs prochains que le sort leur avait ravis.
Puis on se tait et dit au preux : « Puisque le sage en ses devis
Te compare au soleil, louons malgré tout notre heur indivis.

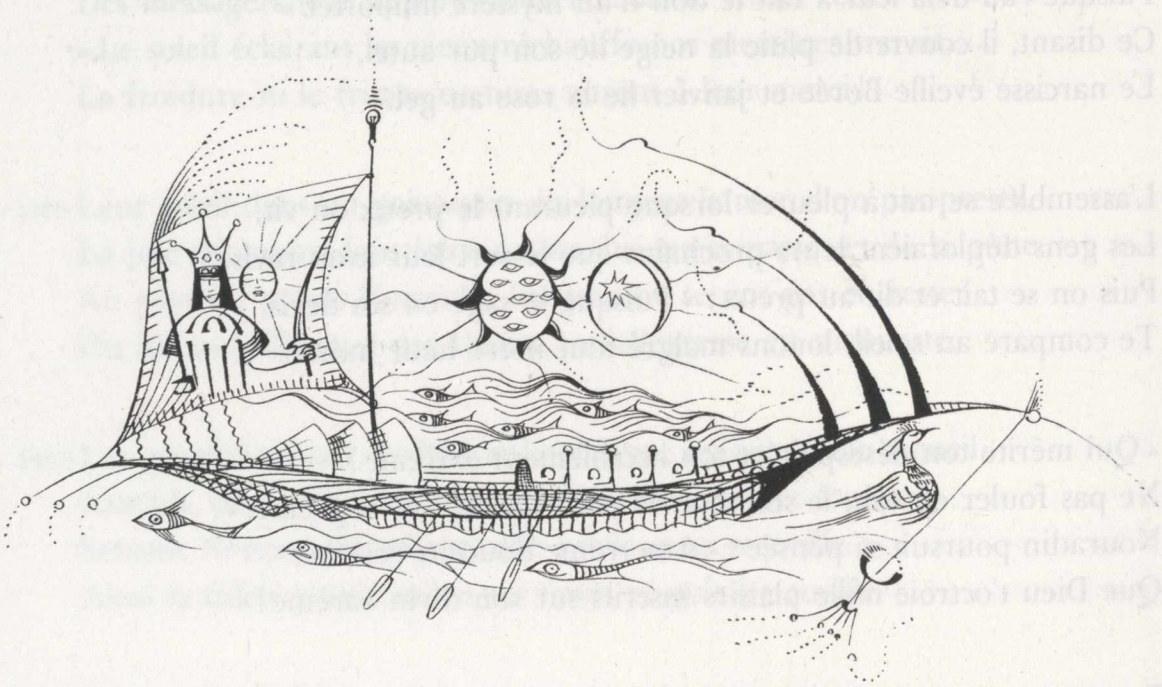
1444 « Qui mérite ton désespoir et ton accablement extrême ?
Ne pas fouler en vain le sol, mourir pour toi est joie suprême. »
Nouradin poursuit sa pensée : « Amertume douceur écrème.
Que Dieu t'octroie mille plaisirs inscrits sur son divin barème ! »

1445 En proie au chagrin, Avtandil présenta ses condoléances,
On l'en loua et puis on dit : « Goûtons aux joies sans doléance :
Au lion égaré le sort un soleil égaré fiance.
Cessons de pleurer ce qui fut voué à nos pleurs par avance. »

1446 Ils atteignirent à la fin la ville de Mulgazanzar :
Fanfares, cymbales, tambours se firent entendre au hasard.
Dans le brouhaha, la liesse accourut en troupeau d'isards,
La foule mulgazanzaraise ayant déserté le bazar.

1447 Les marchands affluent dans la rue qu'emplissent oisifs et badauds,
On dégage un cercle arme au poing comme sur les flots un radeau,
Les familles sont au complet, et les fenêtres sans rideaux,
Pour admirer les chevaliers de mille yeux tombe le bandeau.

1448 On vit les hôtes de Pridon arriver devant son palais,
Ayant ceint des ceintures d'or, les y accueillaient des valets,
D'immenses tapis de velours à leur approche on étalait.
Les preux semaient des pièces d'or comme un rivage de galets.



LVIII. NOCES DE TARIEL ET DE NESTANE-DAREDJANE CÉLÉBRÉES PAR PRIDON

1449 Pour les mariés on plaça aux couleurs blanche et pourpre un trône,
Parsemé de pierres de choix : certaines rouges, d'autres jaunes,
Et sur un autre — jaune et noir — c'est le preux Avtandil qui trône.
L'arrivée des hôtes royaux le tableau saisissant couronne.

1450 Viennent les jongleurs, et se fait entendre leur chant à la cour,
Des soieries déferle le flot qui ne tarit, ne tourne court :
C'est une offrande de Pridon, à griser l'œil elle concourt.
Vers les dents blanches de Nestane un souris angélique accourt.

1451 Pridon fait porter des présents innombrables, comme il se doit :
Neuf perles fascinent la vue, chacune égalant un œuf d'oie.
Une pierre au solaire éclat sur une bague ornant le doigt
Illumine si bien la nuit qu'un artiste son œuvre voit.

1452 On passa au cou des beautés un collier superbe et subtil :
Rubis, diamants facettés faisaient la ronde sur un fil.
Puis on apporta un plateau : le tenir n'était pas facile :
Ce fut un présent que Pridon offrit au lion Avtandil.

1453 Des perles grosses emplissaient jusqu'au bord ce large plateau
Que l'on offrit à Avtandil comme on offrirait un gâteau.
De velours s'emplit le palais suivi de brocart aussitôt.
Au merci dit par Tariel les mots servaient de doux étaux.

1454 Pendant les huit jours du festin le roi Pridon ne se déprit,
Il renouvela chaque jour de riches présents hors de prix,
Nuit et jour par le son des luths et des harpes on fut surpris,
Le palais vit se réunir vierge amoureuse et preux épris.

1455 Tariel adresse à Pridon un propos doux et cordial :
« Mieux qu'en un fraternel élan ton cœur m'obéit en féal,
Donner l'âme et la vie est peu pour payer ton feu martial :
J'étais mourant, tu m'apportas le baume efficace et vital.

1456 « Tu sais que pour moi Avtandil sa vie n'épargne ni ménage,
Désormais je veux le servir, prendre ses soucis en partage.
Va lui demander ce qu'il veut, il peut compter sur mon suffrage,
Il a su apaiser mon feu, qu'aujourd'hui je le dédommage !

1457 « Dis-lui : « Frère, comment payer ce que pour moi tu éprouvas ?
Que Dieu te comble de Sa grâce : ainsi pour ton frère il en va !
Si je ne puis restituer à toi ce dont tu te privas,
Que je ne revoie mes palais ni le soleil qui m'aviva !

1458 « Qu'attends-tu de ton serviteur ? Mon amitié est-elle morte ?
En Arabie il faut aller, je constituerai ton escorte.
Ménageons nos épées. Parfois usons de la parole accorte.
Je me marierai, vous ayant conduits tous deux vers votre porte. »

1459 Pridon transmit à Avtandil le propos du preux Tariel :
Il sourit et s'illumina, le souris le rendit plus bel.
Il dit : « Pourquoi m'aiderait-on sans que je lance mon appel ?
Mon soleil n'est pas enlevé, ma joie suit un cours naturel.

1460 « Mon soleil est intronisé selon la volonté divine,
Estimée, vénérée de tous, on suit ses vœux, on les devine,
Ni un Kadji ni un devin de projet nocif ne rumine,
Pourquoi me soutenir ? Laissez s'enivrer un cœur qu'on avine !

1461 « Quand je parcourrai le chemin que la Providence me trace,
Quand le feu brûlant dans mon cœur à la joie cédera la place,
Au même instant rayonnera pour moi le soleil dans l'espace.
Jusqu'alors demeurera vain quoi que dans ce monde je fasse.

1462 « Va rapporter à Tariel mon propos réfléchi et pieux :
Ne me remercie pas, ô roi, car j'agis ainsi pour le mieux.
Dès le sein maternel je suis fait pour te servir en ces lieux.
Tu seras un roi glorieux ou me réduise en cendres Dieu !

1463 « Tu te dis : « Je souhaiterais les unir sur terre et sous ciel. »
Ceci sied à ton noble cœur se référant à l'essentiel,
Mais laissons le glaive en repos, trêve de mots artificiels,
Attendons l'accomplissement du cours prévu, providentiel.

1464 « Tel est mon désir déclaré et tel est mon secret élan :
Je veux te contempler heureux, roi des Indes non indolent,
Voir ton soleil auprès de toi de clarté vive ruisselant,
Voir confondus, anéantis tes contradicteurs insolents.

1465 « Et puisque le destin clément de mon cœur le désir exauce,
Je vais en Arabie et là l'amour de mon soleil m'exhausse.
Mon feu brûlera à son gré de flamme authentique, pas fausse,
Je ne désire rien de vous, toute servilité nous fausse ! »

1466 Pridon parla à Tariel, et bientôt réponse fut faite :
« Pour savoir qu'il n'en sera rien il ne faut pas être prophète.
De même qu'il trouva moyen de rendre mon être à la fête,
Maintenant, qu'il daigne accepter le concours des amis aux faîtes.

1467 « Transmets-lui les mots que voici qui ne le flattent, ne l'encensent :
« Quand je verrai ton précepteur, se calmeront vraiment mes sens :
J'ai tué plusieurs de ses serfs, je l'ai privé de leur présence,
Je ne retournerai chez moi si la grâce il ne me dispense. »

1468 « Transmets au preux : « Interrompons ces vains et vides pourparlers,
Je n'ajournerai mon départ, j'agirai comme je parlai,
Le roi d'Arabie agréera mon propos terne ou bien ailé,
Je prierai sa fille humblement, je serai tenace et zélé. »

1469 Pridon alla vers Avtandil pour le lui dire et résumer :
« Il ne renonce à son projet, quoi que tu veuilles présumer. »
Avtandil en fut chagriné, son cœur en flammes et fumée,
Mais au roi obéit un preux, il doit son devoir assumer.

1470 Avtandil pria Tariel, pliant devant lui les genoux,
Embrassant ses pieds et baissant devant lui les yeux et le cou.
Il dit : « J'ai trompé Rostévan pour être à notre rendez-vous,
Ne me pousse pas à nouveau à un manquement après coup.

1471 « Dieu juste ne permettra pas que ton propos se réalise,
La noire fourberie envers un précepteur n'étant de mise !
Puis-je m'opposer à celui dont la patience j'épuise ?
Un serf lèvera-t-il l'épée contre un maître qu'il divinise ?

1472 « Entre moi et ma bien-aimée, ça jetterait le désaccord,
Malheur si elle s'emportait, navrant son cœur, brimant son corps !
Espaçant ses lettres, l'aimée ferait accroître mon remords.
Qui accorderait le pardon à un amant ni vif ni mort ? »

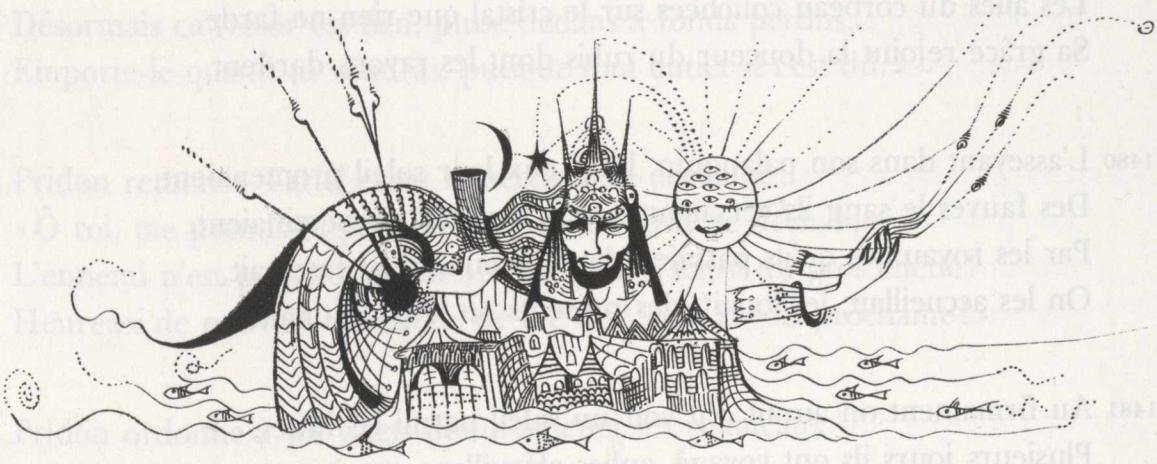
1473 Tariel, soleil radieux, donna son avis en riant,
Prenant Avtandil par la main, le soulevant, le rassurant :
« À ton aide je dois mon bien, deviendrais-je contrariant ?
Que la joie que tu m'octroyas revienne à toi, te récréant ! »

1474 « Je hais un ami pointilleux, cachant ses pensées au prochain,
Je hais une âme renfrognée, un visage de parchemin !
Si quelqu'un se dit mon ami, qu'il m'ouvre du cœur le chemin,
Sinon restons chacun pour soi, ruminant notre sort humain !

1475 « Je sais que le cœur de l'aimée à toi sans bornes appartient,
Ma visite ne pourra pas nuire aux rapports qui sont les tiens,
Avec le roi je serai franc, ne fausserai notre entretien,
L'ardent souhait de le revoir mon cœur nostalgique entretient.

1476 « De m'octroyer une faveur je compte le roi supplier :
Qu'il veuille bien vous marier et vos deux destinées lier.
Devant une imminente union pourquoi tarder, se replier ?
L'un près de l'autre épanouis, vous vous faneriez déliés. »

1477 Avtandil voit que Tariel tient au voyage et n'y renonce,
Il cesse la discussion, et son consentement annonce.
Pridon fait un choix de guerriers et pour leur départ se prononce,
Il accompagne les deux preux allant chez le roi sans semonce.



ეროვნული ბიბლიოთეკა

LIX. LES TROIS PREUX ARRIVENT DANS LA GROTTE ET REPARTENT DE LÀ POUR L'ARABIE

1478 Le secret devient évident par les soins du sage Denys,
Dieu affirme et soutient le bien, opposant au mal Son déni,
Réduit le mal en un instant, ouvre au bien un champ infini,
Le douant de perfection, à son essence Il nous unit.

1479 Ces lions, ces soleils s'en vont de chez Pridon avec leurs gardes,
La vierge solaire est des leurs, étonnant ceux qui la regardent :
Les ailes du corbeau couchées sur le cristal que rien ne farde,
Sa grâce rejoint la douceur du rubis dont les rayons dardent.

1480 L'asseyant dans son palanquin, les preux leur soleil promenaient,
Des fauves le sang ils versaient et vers leur but s'acheminaient.
Par les royaumes qu'ils passaient leur rayonnement fascinait,
On les accueillait, les louait, des présents on leur destinait.

1481 Au firmament on aurait cru voir un soleil parmi les lunes,
Plusieurs jours ils ont voyagé, aubes effeuillant une à une.
Traversant vaux inhabités et longeant les désertes dunes,
Ils arrivèrent près du roc où Tariel implora l'Une.

1482 Tariel dit : « C'est à moi d'être aujourd'hui dans cet endroit l'hôte,
J'irai là-bas où j'ai été saisi de folie dans la grotte,
Asmath nous servira son plat de viande qui la fatigue ôte,
Je vous offrirai des tissus qui vous plairont, de couleurs hautes. »

1483 Les cavaliers sautèrent bas au milieu des rochers abrupts,
Asmath mit en broche du cerf, et le mets succulent parut.
Ils plaisantaient et s'égayaient, pensant aux dangers encourus,
Rendaient grâce à Dieu qui changea malheur passé en bonheur brut.

1484 Puis ils visitèrent l'abri, transportés, joyeux, réjouis,
Ils découvrirent le trésor que Tariel y enfouit,
Des richesses s'y entassaient incalculables, inouïes.
Les visiteurs les admiraient désintéressés, éblouis.

1485 Tariel offrit des présents tant splendides que convenants,
N'oubliant les gens de Pridon, les choyant, largement donnant.
Il enrichit chaque guerrier qui fut courageux, entraînant,
Mais le trésor paraît intact au bout du parcours étonnant.

1486 Pridon entend : « Je ne saurais payer ton service rendu,
Mais il est dit : « Homme de bien ne sera jamais confondu. »
Désormais ce trésor est tien, puise dedans à fonds perdus,
Emporte-le quand tu voudras, puisque tout entier il t'est dû. »

1487 Pridon remercie Tariel et au remerciement enchaîne :
« Ô roi, me prends-tu pour un fou qui en furie se déchaîne ?
L'ennemi n'est pour toi qu'un brin de paille, soit-il un gros chêne !
Heureux de pouvoir t'admirer, de me dire : « À la fois prochaine ! »

1488 Pridon ordonne à ses valets de lui amener les chameaux
Pour les charger de ce trésor, pour expédier les émaux.
Demain l'Arabie les attend, il faut oublier tous les maux,
Dans l'attente de son soleil, Avtandil est lune aux Rameaux.

1489 Après une traversée longue ils atteignirent l'Arabie,
À leur vue village ou château s'offraient dans un détour subit,
Les habitants les accueillaient : bleus et verts étaient leurs habits.
Soudain ils fondirent en pleurs, ayant reconnu Avtandil.

1490 Tariel envoie à Rostan un homme sage et recueilli,
Mandant : « Ô roi, je te supplie d'être généreux, sans saillies,
Moi, roi des Indes, je me rends à ta cour où j'avais failli,
Je te montrerai un bouton de rose intact et non cueilli.

1491 « Lors tu te fâchas de me voir fouler arrogamment ta terre,
En vain m'avait-on poursuivi, force ou menace ne m'atterrent,
Je quittai tes preux attristé, de me saisir ils se hâtèrent,
J'ai tué de nombreux guerriers qui te servaient et te hantèrent.

1492 « Oubliant mon propre chemin, je me rends près de toi afin
Que tu pardonnes mon méfait et qu'au courroux tu mettes fin.
Je suis démuni de présents, Pridon m'est témoin à ces fins,
Mon seul cadeau est Avtandil, votre disciple fier et fin. »

1493 Quand le messager arriva auprès du roi triste et durci,
À dire la joie de son cœur la langue n'aurait réussi.
Les joues de Tinatine en feu, sa clarté l'aurore éclaircit,
Cristal et rubis coloraient l'ombre des cils et des sourcils.

1494 Des voix jubilent et on bat de cymbales sous les aisselles,
Les preux fougueux de Rostévan l'attente prolongée harcèle,
On amène leurs destriers et on leur apporte les selles,
Plusieurs chevaliers courageux à cheval déjà on décèle.

1495 Le roi et les chefs de l'armée embrase la flamme avivée,
On évoque soleils et preux, et on attend leur arrivée,
La foule rend grâce au Seigneur de l'heur dont elle fut privée,
On dit : « La bonté s'établit, au mal notre âme n'est rivée. »

1496 Quand se rétrécit la distance et les deux parties s'aperçoivent
Avtandil dit à Tariel de sa voix émue et suave :
« Vois-tu ces vaux qui en été deux doigts de poussière reçoivent ?
Ici je quittai mon soleil et ma quête je conçus, hâve.

1497 « Passant ces vaux, mon précepteur se dirige à notre rencontre,
Honteux, je ne puis expier mon action à son encontre,
Mais appelé par mon devoir, je bravai dangers, malencontres,
Toi et Pridon, faites valoir à ses yeux le pour et le contre. »

1498 Tariel dit : « Tu agis bien lorsque ton seigneur tu honores,
Demeure quelque temps ici, de te cacher il est bon ores,
Je dirai au roi Rostévan que ton manquement tu n'ignores,
Tu rejoindras le corps-cyprès, et la joie vibrera, sonore. »

1499 Le lion Avtandil s'arrête et dresse une petite tente,
Nestane-Daredjane y est près de lui calme et éclatante,
Le mouvement de ses cils noirs d'un souffle léger vous évente.
Le roi des Indes marche droit, sans dissimuler sa tourmente.

1500 Pridon va avec Tariel d'un pas ni trop lent ni pressant.
Le roi reconnaît Tariel sur son coursier se balançant,
Pour saluer le lion fier Rostévan à terre descend,
D'un geste ouvert et paternel il accueille le preux puissant.

1501 Tariel inclina son chef, s'approcha avec un salut,
Le roi l'embrassa, et la joie au coin de ses lèvres on lut,
Ébloui, il dit à celui qui lui apporta le salut :
« Tu es le soleil et sans toi la nuit fait du jour son surplus. »

1502 Le roi admire sa beauté que le destin vers lui renfloue,
Il le considère étonné et la dextre du preux il loue.
Au salut de Pridon le roi que peu d'attention n'alloue :
Sa pensée rejoint Avtandil qui son cœur à la douleur cloue.

1503 Rostévan s'attriste en louant du chevalier l'éclat viril.
Tariel dit : « Ô roi, mon cœur s'attache à toi, non puéril,
Mais imagine-t-on louer un autre lorsque de l'exil
Te revient un preux radieux, ton vassal fidèle Avtandil ?

1504 « Ne t'étonne pas du retard de celui qui ton tourment cause.
Je vois une colline verte où avec agrément on cause :
Allons sur l'herbe nous asseoir, et que mon propos caduc ose
Te prier de te prononcer, roi, en connaissance de cause. »

1505 Les rois s'assoient, et les guerriers assemblés à l'écart les cernent,
Tariel éclaire les vaux comme dans la nuit la lanterne,
Qui le regarde, perd raison, les objets lui paraissent ternes.
Tariel entretient le roi, son propos sage le concerne :

1506 « Ô roi, j'estime humiliant de te présenter ce qui suit,
Mais je suis venu te prier, demander, supplier pour lui :
À moi se joint également notre beau soleil qui reluit,
Elle est mon aube, mon espoir, ma clarté dissipant la nuit.

1507 « Nous osons tous deux t'en parler, et chacun de nous te supplie :
Avtandil a pu me guérir, m'ayant tiré de mon repli,
Le malheur qui le subjuguait, comme nous, se couvre d'oubli,
Je ne veux pas être fâcheux, une longue histoire nous lie.

1508 « Ils s'aiment : le preux est aimé, il aime sa belle d'opale,
Je me souviens du preux transi, versant des larmes, le teint pâle.
Tête baissée, je te supplie, éteins le feu qui les ravale,
Donne ta fille au preux puissant que célébreront les annales.

1509 « À part cela je ne dirai plus rien, ni en bref ni en long. »
Tariel sortit et noua à son cou un foulard oblong,
Se releva, plia genoux, ayant épuisé son filon :
Il gravit admirablement de l'entretien les échelons.

1510 Voyant Tariel à genoux, le monarque se sent troublé,
Il recule et le salue bas, se penchant en épi de blé,
Disant : « Ô roi, mon allégresse en un instant s'est envolée,
Ta modestie m'a confondu et ta réserve m'a brûlé.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1511 « Se peut-il qu'un mortel ne cède au plus petit de tes désirs ?
Ma fille j'aurais immolée si tu lui disais de périr,
Un ordre de toi s'accomplit yeux fermés et sans coup férir.
Quel lion égalant ce preux Tinatine pourrait chérir ?

1512 « D'autre chevalier qu'Avtandil je ne souhaiterais pour gendre.
Ma fille reçut mon royaume, héritière digne à le prendre,
Les années flétrissant ma fleur, fleurit la rose que j'engendre,
Et puisqu'elle bénit son sort, puis-je à son bonheur ne me rendre ?

1513 « Pour ma fille tu m'aurais fait accepter un serf comme époux.
Qui te contredire oserait, hormis un délinquant, un fou ?
Si je n'aimais pas Avtandil, son exil me paraîtrait doux,
Je le confirme devant Dieu, je ne mens ni ne t'amadoue ! »

1514 Tariel se sent transporté lorsque ce propos il entend,
Il salue l'interlocuteur, aux pieds du monarque s'étend,
Le roi rend son salut au preux qui de prendre congé attend,
Tous deux se remercient n'étant de leur entretien mécontents.

1515 Pridon saute à cheval, s'en va, d'Avtandil empruntant la voie,
Il veut annoncer à l'ami son incommensurable joie,
Puis il l'accompagne au palais, mais Avtandil, ému, louvoie,
Il pâlit à la vue du roi, et son feu à peine flamboie.

1516 Le roi se dirige vers lui et voit approcher son émule,
Le foulard cache son visage et de phrases il ne formule,
Le nuage glace la rose et le soleil il dissimule,
Mais l'éclipse rend la beauté quoique sa mort elle simule.

1517 Rostévan voulut l'embrasser, le cours de ses pleurs s'arrêta,
Avtandil baissa ses rayons et tête basse il s'y prêta.
Le roi ordonna : « Lève-toi, tu as pavoisé mon État,
Tu n'as pas à t'humilier, à être confus d'un iota ! »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1518 Le roi l'embrasse tendrement, les nuages il répudie,
« En me versant de l'eau, dit-il, tu éteignis mon incendie,
Celle dont le troupeau de cils voile les yeux qui irradient
Rejoindra bientôt son lion, hâtons notre marche hardie. »

1519 Le roi embrasse le héros, le brave lion indompté,
Il assoit près de lui le preux ravi par le sort affronté,
Le soleil récompensera sa dignité et sa bonté,
La joie est d'autant mieux goûtée que les revers sont surmontés.

1520 Le preux dit au roi : « À quoi bon éterniser les pourparlers,
Pourquoi ne pas voir le soleil, pourquoi de lenteur se voiler ?
Accueille-la avec gaîté, introduis-la dans ton palais,
Laisse s'épandre ses rayons, laisse sa clarté déferler. »

1521 Ils joignent avec Tariel la vierge à la solaire enseigne,
Et les joues des trois goliaths aux couleurs du soleil se teignent,
Contents de la visite au roi, le but recherché ils atteignent,
Ce n'est pas en vain ornement que les glaives leur taille ceignent.

1522 Rostévan salue le soleil qui à l'entrée de la cour point,
L'éclair de ses joues l'éblouit, et il s'arrête juste à point,
Elle descend du palanquin et le darde à brûle-pourpoint,
La vierge embrasse le monarque abasourdi et mal en point.

1523 Il dit : « Ô soleil, ta beauté sereine à te louer m'engage,
Les sages perdent la raison sous les rayons que tu dégages,
À quel astre te comparer, solaire et lunaire langage ?
Qui te voit, d'admirer la rose ou la violette ne gage. »

1524 Qui la regardait, s'étonnait de l'effet de sa clarté fière,
Tel le soleil, elle aveuglait, propageant au loin sa lumière,
Les cœurs brûlés, en l'admirant, connaissaient une joie entière,
La foule ne quittait des yeux sa belle silhouette altière.

1525 Ils chevauchent vers le palais somptueux comme dans les fables,
Les sept planètes on compare au soleil amène et affable,
Sa magnificence demeure insaisissable et ineffable,
Le cortège n'est anodin comme dans l'eau l'évasif able.

1526 Ils entrent au palais royal, Tinatine paraît céans,
Tête couronnée, sceptre en main, en manteau pourpre lui seyant,
Sa clarté transforme la salle en un lumineux océan,
Le roi des Indes on y voit, soleil à taille de géant.

1527 En s'approchant de Tinatine, et Tariel, et son épouse
L'embrassent, l'ayant saluée, sur eux les regards font ventouse,
La noble assemblée s'illumine et le clair du couple elle épouse.
Près du doux cristal, du rubis, du jais des cils qu'est l'aigre arbouse ?

1528 Sur un haut trône les convie Tinatine à la grâce extrême.
Tariel dit : « Tu accomplis le dessein du Juge Suprême,
Ce trône sied plus que jamais aujourd'hui à ton diadème,
Soleil des soleils, vois venir le lion des lions qui t'aime. »

1529 Jusqu'au trône l'accompagnant, le couple la prend par la main,
Près d'elle s'assoit Avtandil, l'amour approche de ses fins.
De mémoire humaine on ne vit un aussi merveilleux hymen,
On ne saurait les comparer même aux midjnours Vis et Ramin.

1530 En voyant près d'elle Avtandil, Tinatine devient d'albâtre,
Elle pâlit, son cœur aimant éperdument se met à battre.
Le roi lui dit : « Sur mon enfant la honte ne doit se rabattre,
Les sages disent que l'amour par les maux ne se laisse abattre.

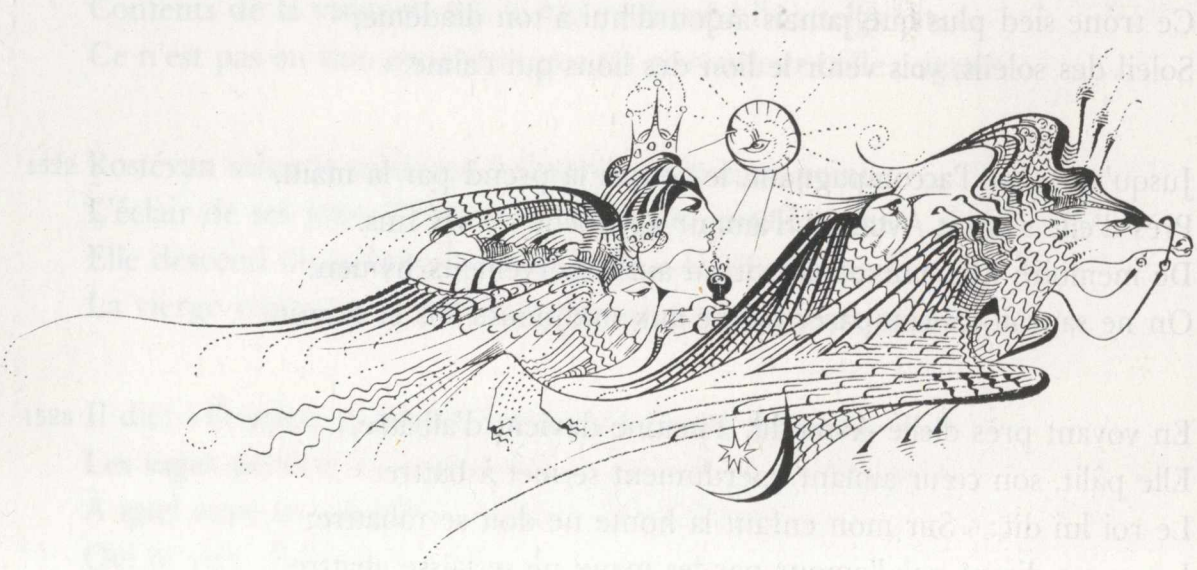
1531 « Que Dieu vous rende, mes enfants, prospères pour un millénaire,
Que votre bonheur soit durable, en malheur qu'il ne dégénère !
Stables à l'image du ciel, que vos âmes dans la nuit n'errent,
Et quand je viendrai à mourir que ce soient vos mains qui m'enterrent. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1532 Le roi ordonna aux guerriers d'acclamer le preux radieux :
« Avtandil est désormais roi, de par la volonté de Dieu,
Le trône est à lui dès ce jour, je suis malade et me fais vieux,
Servez-le comme un autre moi, suivez à la lettre mon vœu ! »

1533 Pliés et le chef incliné, nobles et guerriers le saluent,
Ils disent : « Poussière à tes pieds, nous suivons ton clair melliflue,
Élevant le serf, tu occis celui qui la terre pollue,
Et ta grandeur est admirée des mortels qui n'ont la berlue. »

1534 Tariel loua les époux heureux comme oiseaux en nichoir,
Il dit à la vierge : « Je vous réunis. Ne vous laissez choir.
Ton mari est un frère à moi et en sœur tu devrais m'échoir,
Vos rebelles je confondrai, l'ennemi je ferai déchoir. »



LX. NOCES D'AVTANDIL ET DE TINATINE CÉLÉBRÉES PAR LE ROI DES ARABES

1535 Avtandil siège en souverain au palais entouré d'un jart,
Et à ses côtés Tariel d'aimer incarne le sage art.
Près de Tinatine on assoit l'éblouissante Nestandjar.
Quatre soleils ont atterri, et de leurs cils le bocage ard.

1536 On passe des mets succulents, l'appétit des hôtes s'émousse,
Vaches et moutons on abat plus qu'au bois il n'y a de mousse,
On offre des présents, levant des gobelets de vin qui mousse,
Les visages ont des reflets de galets que quitte la mousse.

1537 Les coupes étaient de rubis et les gobelets de saphir,
La vaisselle flattait la vue de tons blancs à ceux du porphyre,
D'éloges bruissait le festin comme les feuilles de zéphyr,
On se disait : « À vous combler cette splendeur devrait suffire. »

1538 Les musiciens font leur entrée, on entend le son des cymbales,
De l'or, des rubis facettés on distribue et on déballe,
En cent endroits des flots de vin emplissent verres et timbales,
Du soir au matin on festoye et voici que le jour s'installe.

1539 Personne n'est déshérité, ni le boiteux ni le magot,
De fines perles entassées sont distribuées à gogo,
On est las d'emporter la soie, de charger de l'or en lingots,
Le roi de l'Inde et Avtandil pendant trois jours sont des égaux.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1540 Le roi d'Arabie au matin poursuit le banquet de la veille,
Il dit à Tariel : « Ami, ton soleil son rival enraye,
Elle est reine et toi roi des rois, et votre vue nous émerveille,
Les traces de vos pas devraient nous servir de boucles d'oreilles.

1541 « Souverain, ton trône et le mien, il est de règle qu'on disjoigne. »
Rostévan ordonne et les serfs de Tariel le siège éloignent,
Plus bas, à son propre niveau, il place Avtandil, sa compagne.
Tariel reçoit des présents formant bientôt une montagne.

1542 Le roi d'Arabie les distrait, leur parle d'égal à égal,
Avec ceux-ci et puis ceux-là partageant propos et régal,
Il offre généreusement et ne se montre pas frugal,
Pridon est auprès d'Avtandil, lui-même souverain légal.

1543 Le roi rend hommage au soleil venu de l'Inde, à son mari,
Comme gendre et bru il les choie, le flot de présents ne tarit.
Le dixième on n'en fixerait, même pour tenir un pari :
Sceptre, pourpre et couronne d'or on ne voit pas d'un œil marri.

1544 Le roi offre au couple royal des dons qu'on ne confie aux mannes :
Mille joyaux étincelants pondus par la poule romane.
Des perles grosses comme un œuf de colombe d'un coffre émanent,
Des coursiers grands comme des monts complètent la céleste manne.

1545 Pour sa part Pridon recevait dix plateaux qui vous fascinaient,
Dix coursiers pur sang harnachés de leur éblouissant harnais.
Le roi des Indes rendit grâce, en lui la grandeur s'incarnait,
Il parlait avec dignité, le vin bu ne se devinait.

1546 Dois-je poursuivre mon récit ? Un mois s'écoula en chansons,
Sur la table se relevaient mets recherchés, fines boissons,
Tariel reçut des rubis, aux coupes veillait l'échanson,
De l'éclat des pierres, de joie l'hôte récolta la moisson.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1547 Sur la rose de Tariel s'amasse la neige fondante,
Il envoie auprès de Rostan son gendre en mission prudente :
« Ta présence, lui dira-t-il, roi, rend mon existence ardente,
Mais mon pays est envahi, subit une loi dégradante.

1548 « Un savant vivant isolé dans son nid en un lieu pur sis
Combat et confond l'ignorant aigri d'ignorance et durci,
Un preux libère son pays et ne tolère de sursis.
Dieu fasse que je te revoie, que mon jour ne soit obscurci ! »

1549 Rostévan répond : « Sois sans gêne, ô souverain, ne te tracasse,
Agis comme il te conviendra et suis ton esprit perspicace,
Avtandil t'accompagnera, votre armée sera efficace :
Que l'ennemi soit confondu, que votre dextre le fracasse ! »

1550 Avtandil transmit ce propos comme gravé sur des listaux,
Tariel lui dit : « Doux ami, ne desserre pas tes cristaux.
Ta lune à peine retrouvée, la quitterais-tu de si tôt
Pour chevaucher de par les vaux ou pour voguer sur la triste eau ? »

1551 Avtandil répond : « À malin, malin et demi ! Me blâmant,
Tu diras : « Sa femme il chérit, l'ami est trahi par l'amant. »
Pourrais-je demeurer sans toi de l'amitié me réclamant,
Condamnant ma propre action et à tout venant le clamant ? »

1552 Tariel en rit, le cristal de sa rose emplissant son rire,
Il dit : « Mon tourment loin de toi, ami, ne saurait se décrire,
Accompagne-moi si tu veux, mon cœur n'a pas à te proscrire. »
Avtandil somma ses guerriers, et sans mot les armes ils prirent.

1553 Des quatre coins de l'Arabie les hommes parcourent des mille,
Et Avtandil incontinent en rassemble quatre-vingts mille,
Leurs armes du Khorezm étant au flot hostile une ferme île.
Rostévan qu'ils doivent quitter à son bonheur les assimile.

1554 Les deux femmes devenues sœurs la séparation défient,
L'une à l'autre prêtant serment au destin elles se confient,
Cœur contre cœur et cou à cou, la souffrance les purifie,
Et sous les regards des témoins leurs larmes ne se raréfient.

1555 Lorsque la lune a rendez-vous avec l'étoile du berger,
Elles évoluent en accord, leurs voies ne doivent diverger,
L'une partie, le ciel ne veut dès lors sa compagne héberger.
Qui désire les admirer quitte pour le mont le verger.

1556 Le Créateur qui octroya aux corps célestes vie et traits
Décida de leurs mouvements, de la venue et du retrait,
En vain les roses enlacées lancent au désespoir leurs traits.
Celui qui les vit une fois subit à jamais leur attrait.

1557 Nestane-Daredjane dit : « Mieux valait ne t'avoir connue.
J'aurais ignoré loin de toi ce qu'est la peine contenue.
Écris-moi, parle-moi de toi, tes lettres seront bienvenues,
Sache que ton éloignement brûle mon cœur et m'exténue. »

1558 Tinatine dit : « Ô soleil, près de toi on veut graviter.
Comment renoncer à te voir, comment le chagrin éviter ?
Je demande au Seigneur la mort et non pas la longévité,
Que mes pleurs prolongent ta vie, que tes maux soient sans gravité. »

1559 Les deux belles entrelacées sépareront tantôt remparts,
Celle qui reste ne saurait perdre de vue celle qui part,
Celle-ci s'étant retournée, son âme en flammes par trop ard,
De leur souffrance je ne peux décrire la dixième part.

1560 Rostévan se sent envahi par une douleur sans limite,
Mille fois il soupire, en lui se fait un travail de termite,
Un ruisseau de larmes jaillit tel d'une bouillante marmite.
Tariel pâlit, et son teint la blancheur de la neige imite.

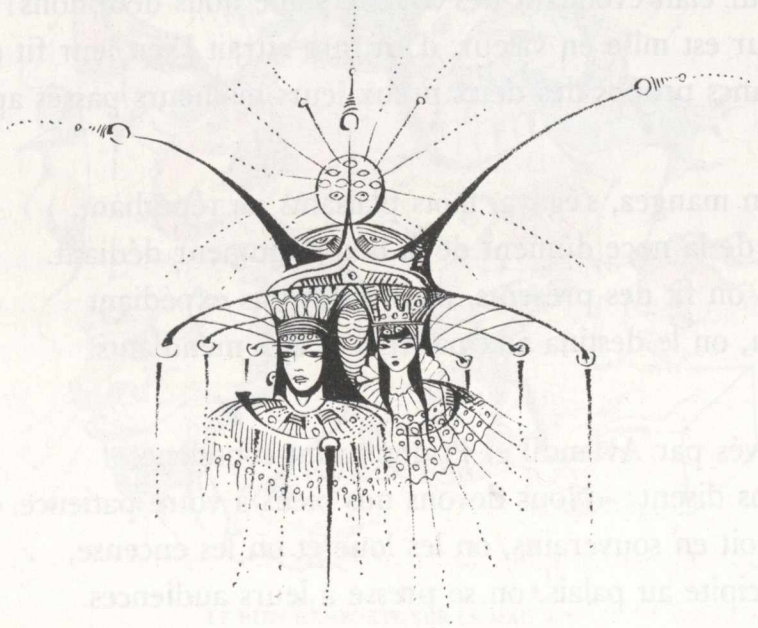
ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1561 Le roi embrasse Tariel, et sa rose il porte au pinacle :
« Pour voir que ma peine s'accroît cent vingt fois, faut-il être oracle ?
Soleil, ton séjour parmi nous paraît à mes yeux un miracle,
Tu donnes la vie et la mort, on t'acclame et on ne renâcle. »

1562 Tariel à cheval est prêt à franchir le dernier jalon,
De larmes ardentes l'armée abreuve coteau et vallon.
« Le soleil t'envie, lui dit-on, mais domine ton gonfalon. »
Il répond : « Je fendrais un roc, dans les pleurs ne nous affalons ! »

1563 On part, de bagages nombreux ayant chargé les dromadaires,
On salue Avtandil, Pridon et Tariel qui s'entraidèrent,
Quatre-vingts mille combattants à l'expédition adhèrent,
Les trois preux conduisent l'armée, trois cœurs nobles et solidaires.

1564 On marcha trois mois : veuille Dieu à d'autres preux donner le jour
Aussi valeureux, accueillis par le respect et le bonjour.
La nuit, descendu dans un champ, on fit la fête jusqu'au jour,
On festoya, buvant du vin, non de l'inoffensif yaourt.



LXI. NOCES DE TARIEL ET DE NESTANE-DAREDJANE

1565 Sa jeune épouse et Tariel, dans une noble effervescence
Obtenant sept trônes royaux, accèdent à la délivrance,
Et l'effet de cette douceur les fait oublier leurs souffrances.
Qui n'a connu le mal amer, de la joie apprend la carence.

1566 Voyez-les côte à côte assis, du soleil dignes rejetons !
Recevant les clefs du trésor, faisant chanter sur tous les tons
Les cors qui le proclamaient roi, les buccins de cuivre ou laiton,
Tariel exaltait les gens. « C'est notre roi ! » s'exclamait-on.

1567 Deux trônes sont aménagés pour Avtandil et pour Pridon,
Louons leur élan évoquant des coursiers que nous débridons !
Leur valeur est mise en valeur, d'un rare attrait Dieu leur fit don.
Par les francs propos des deux preux leurs malheurs passés apprit-on.

1568 On but, on mangea, s'égaya, mots plaisants ne répudiant,
Aux joies de la noce dûment de la bonne humeur dédiant.
Aux hôtes on fit des présents, mais le surplus expédiant
En un lieu, on le destina aux pauvres et aux mendiants.

1569 D'être sauvés par Avtandil et Pridon ayant conscience,
Les Indiens disent : « Nous devons nos biens à votre patience. »
On les reçoit en souverains, on les loue et on les encense,
On se précipite au palais, on se presse à leurs audiences.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

LE BIEN L'EMPORTE SUR LE MAL

1570 Le roi des Indes dit : « Asmath, quand du destin le dé vous ment,
Ni disciple ni précepteur ne montrent pareil dévouement.
Mon septième royaume prends, tiens ferme contre dev ou vent,
Suis-nous, heureux et maîtrisant du temps le doux déroulement.

1571 « Choisis un époux qui te sied, régis tes terres étendues,
Sers-moi, désormais souverain, l'obéissance m'étant due ! »
Asmath baisa les pieds du roi : « Dans cette vie, vers toi tendue,
Que puis-je trouver de meilleur que servitude prétendue ? »

1572 Trois frères jurés réunis, les journées se dissimulaient.
Tandis qu'ils se divertissaient, divers présents s'accumulaient :
Joyaux, étoffes et rubis, coursiers fougueux, écus, mulets.
Mais Avtandil, loin de l'aimée, du tendre amour triste émule est.

1573 Observant qu'en époux aimant le preux dépérit et s'ennuie,
Tariel dit : « Ton cœur, ami, se plaint de l'ami dans sa nuit,
En pensée près de ton aimée, tu changes tes sept maux en huit.
Je serai séparé de toi, l'univers fugitif me nuit. »

1574 À son tour Pridon prend congé : « Il faut que mes gens je rembourse,
Je rentre chez moi, mais souvent vers toi m'amènera ma course,
À ton gré tu disposeras de moi, de mes humbles ressources,
De toi j'aurai soif comme un cerf se penchant sur l'eau de source. »

1575 Tariel consent : « Va, ami, car tu dois gérer tes domaines,
Ne m'oublie pas, de temps en temps que ton destrier te ramène. »
« Tu sais, dit-il à Avtandil, comment sans toi je me démène,
Mais presse ton pas, ô lion, chez toi t'attend ta lune amène ! »

1576 Tariel destine à Rostan des dons que ne livre la vase :
De la vaisselle, des saphirs, des zibelines et des vases.
« Prends, dit-il au preux, le chemin qui se rétrécit, ne s'évase. »
Avtandil lui répond : « Sans toi ma vie s'assombrit et s'envase. »

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

1577 La reine expédie à la reine un manteau, une pèlerine.
Qui de plus digne à protéger du gel, de la brise marine ?
Un bijou dont le possesseur ne dira point : « Il me chagrine. »
La nuit, on le voit de partout, soleil aux rayons qui burinent.

1578 Avtandil se remet en selle, à Tariel fait ses adieux,
Le feu de la désunion les brûle, poignant, odieux,
Les Indiens pleurent dans le champ, et pour d'autres preux ils n'ont d'yeux.
Avtandil gémit : « Le poison du monde me tuera, pardieu ! »

1579 D'Avtandil, de Pridon la route est la même jusqu'à l'orée,
Et puis la bifurcation disjoint les roses éplorées,
Des âmes des triomphateurs la douleur ne fut ignorée.
D'Arabie vient vers Avtandil le souffle chaud, pas le borée.

1580 L'Arabie est fière du preux, et son royaume il embellit,
Il lit dans les yeux du soleil, et dans ses yeux la belle lit
La joie les portant au sommet et les couronnant sans délit.
Le Tout-Puissant bénit le preux et à la royauté l'élit.

1581 Les trois souverains s'entr'aimaient, leur amitié était notoire,
Souvent ils se rendaient visite et convergeaient leurs trajectoires,
Leurs ennemis étaient occis, et les rois remportaient victoire,
Ils affermissaient leur pouvoir et étendaient leurs territoires.

1582 Les biens furent bien répartis, comme en hiver flocons de neige,
Enrichis, veuve, mendiant, orphelin se disaient : « Que n'ai-je ? »
Les malfaiteurs craignaient le mal, les justes louaient l'apenaige,
Chèvre et loup sur le même pré offraient un paisible manège.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

ÉPILOGUE

1583 Leur histoire s'est terminée comme le rêve qu'ils rêvèrent,
Le temps est perfide, certains il blâme et d'autres il révère !
Pour les uns le parcours fut long, et d'autres trop court le trouvèrent.
J'écris ces vers, Roustavéli, de la Meskhétie le trouvère.

1584 Pour David, dieu des Géorgiens, auquel le soleil sert de guide,
J'ai écrit cette histoire en vers délectables, au cours limpide.
En Orient et Occident on craint ce monarque intrépide
Qui ses fidèles réjouit, réduit en cendres les perfides.

1585 Comment glorifier David, comment louer ses faits et gestes ?
J'évoque les rois étrangers dans les détours de cette geste,
C'est la peinture de leurs mœurs, non pas des astres l'almageste,
Je me distrais en distrayant, ne fais point de vers indigestes !

1586 Personne ne peut se fier au caprice d'une seconde,
Le temps d'un clignement de cils — et le monde ne vous seconde !
Que cherchez-vous ? Le sort changeant vous calomnie, se dévergonde,
Il vous est propice une fois et vous délaisse la seconde.

1587 Amiran-Daredjanisdzé fut peint par Mossé Khonéli,
Abdul-Messia fut chanté avec verve par Chavtéli,
Dilarghet fut magnifié par le grand Sarghis Tmogvéli,
Tariel fut pleuré par son inconsolable Roustvéli.

GLOSSAIRE

Le texte de Roustavéli a suscité et suscite de nombreux commentaires. Leur résumé exigerait, à lui seul, un volume. Le titre même prête à controverse : en géorgien moderne le « vepkhi » désigne le « tigre », mais les recherches récentes semblent avoir prouvé qu'il s'agissait de « panthère » à l'époque. Nous nous en tenons à cette exégèse.

Les noms propres, à commencer par celui de l'auteur, ont parfois des graphies différentes, maintenues en traduction : *Roustavéli* et *Roustvéli, Rostévan* et *Rostan, Nestane-Daredjane* et *Nestandjar...*

Nous nous sommes permis d'utiliser quelques mots du français médiéval, plus ou moins contemporains de Roustavéli. Empruntés au « Dictionnaire de l'ancien français » par A. J. Greimas et munis de la mention « anc. fr. », ils sont intégrés au glossaire ci-dessous.

amirbar, ministre des forces navales.
amir-spassalar, généralissime.
apenaige (anc. fr.), partage de biens.
arner (anc. fr.), éreinter.
ate (anc. fr.), bien adapté, convenable.
aule (anc. fr.), habile.
Caïn, proprement Kaïs, l'amant de Leïla dans le poème de Nizami « Leïla et Medjnoun ».
Cathaï ou Cathay, la Chine.
chaïri, vers géorgien de seize syllabes utilisé dans la présente œuvre.
Chavtéli, Ioanné, poète géorgien des XIIe-XIIIe siècles, auteur du poème « Abdul-Messia ».
David, David Soslan, second époux de la reine Tamar.
Denys, Pseudo-Denys l'Aréopagite.
dev, être fantastique, sorcier géant des contes populaires géorgiens.
edjib, courtisan.
émi (anc. fr.), exclamation de douleur.
enne (anc. fr.), particule affirmative de renforcement : n'est-ce pas ! par ma foi ! certes !
eschars (anc. fr.), avare, chiche.
Ezros, il s'agit d'Ezra, poète arabe du XIIe siècle, auteur du « Divan ».
Géon, nom arabe de l'Amou-Daria.

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

jart (anc. fr.), jardin, verger.
Kadji, monstre, esprit malin.
Khonéli, Mossé, écrivain géorgien des XIe-XIIe siècles, auteur d'« Amiran-Daredjaniani ».
mantel (anc. fr.), couverture.
Meskhétie, province de la Géorgie.
midjnour, amant ; mot expliqué à la strophe 22.
montel (anc. fr.), monticule.
nuitel (anc. fr.), nocturne.
ores (anc. fr.), maintenant.
Ramin, voir « Vis et Ramin ».
Rostome, personnage du « Livre des Rois » de Firdûsî.
rule (anc. fr.), règle, principe.
Salaman, personnage du roman arabe « Salaman et Absal ».
spaspeth, commandant des troupes.
Tamar (environ 1160-1213), reine de Géorgie.
Tmogvéli, Sarghis, poète géorgien du XIIe siècle, auteur de « Dilarghetiani ».
« Vis et Ramin », œuvre du poète persan du XIe siècle Gorgani. Roustavéli évoque à plusieurs reprises les deux amants.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

TABLE

La Nuit ensoleillée (Introduction) 5
Prologue 11
I. Histoire de Rostévan, roi des Arabes 16
II. Le roi Rostévan et Avtandil à la chasse 23
III. Le roi d'Arabie entrevoit le Chevalier à la peau de panthère 25
IV. Tinatine envoie Avtandil à la recherche du Chevalier 32
V. Message d'Avtandil à ses vassaux 39
VI. Départ d'Avtandil à la recherche du Chevalier 41
VII. Dans la grotte, Avtandil conte son histoire à Asmath 50
VIII. Rencontre de Tariel et d'Avtandil 58
IX. Tariel raconte à Avtandil son histoire 63
X. Tariel raconte la naissance de son amour 68
XI. Première lettre de Nestane-Daredjane à son bien-aimé 75
XII. Première lettre de Tariel à sa bien-aimée 76
XIII. Lettre de Tariel aux Cathaïens et envoi d'un messager 78
XIV. Nestane mande Tariel 79
XV. Réponse du roi de Cathaï à Tariel 81
XVI. Entrevue de Tariel et de Nestane 83
XVII. Départ de Tariel en Cathaï et grande guerre 87
XVIII. Tariel adresse un message au roi des Indes et revient victorieux 94
XIX. Lettre de Nestane-Daredjane à son bien-aimé 99
XX. Tariel pleure et défaille 101
XXI. Lettre de Tariel à sa bien-aimée 103
XXII. Conseil en vue du mariage de Nestane-Daredjane 104
XXIII. Entretien de Tariel et de Nestane-Daredjane et leur décision 106
XXIV. Arrivée du prince de Khorezm en Inde pour les noces et son assassinat par Tariel 112
XXV. Tariel apprend la disparition de Nestane-Daredjane 116

ეროვნული
ბიბლიოთეკა

Шота Руставели. Витязь в барсовой шкуре.
На французском языке. Редактор Р. Кравченко.
Перевод осуществлён по изданию:
Шота Руставели. Витязь в барсовой шкуре.
Тбилиси, «Накадули», 1974.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Редактор русского текста Р. Кравченко
Контрольный редактор Р. Черникова
Художники Р. Петвиашвили, А. Юликов
Художественный редактор Н. Щербакова
Технический редактор Т. Сафонова

ИБ № 3635

Сдано в набор 23.12.87. Подписано в печать 13.01.89. Формат 60×84 1/8. Бумага мелов. мат. Гарнитура баскервиль. Печать офсетная. Условн. печ. л. 35,34. Усл. кр.-отт. 121,13. Уч.-изд. л. 14,98. Тираж 23 000 экз. Заказ № 20. Цена 10 р. Изд. № 3170.

Издательство «Радуга» В/О «Совэкспорткнига» Государственного комитета СССР по делам издательств, полиграфии и книжной торговли. 119859, Москва, ГСП-3, Зубовский бульвар, 17.

Ордена Трудового Красного Знамени Калининский полиграфический комбинат Государственного комитета СССР по делам издательств, полиграфии и книжной торговли. 170024, г. Калинин, пр. Ленина, 5.

Gaston Bouatchidzé, né en 1935 à Tbilissi de mère française et de père géorgien, a publié : *De Montmartre à Mtatsminda* (1972), un recueil d'études sur l'art en France (théâtre, cinéma, danse) ; *Restif de la Bretonne en Russie* (1972), *Pirosmani ou la Promenade du Cerf* (1981), sur l'œuvre du grand peintre géorgien ; *La Vie de Marie Brosset* (1983), une biographie romancée du célèbre orientaliste ; *Facettes,* I (1983) et II (1986) qui rassemblent des articles sur les littératures française et géorgienne.

Traductions : *Soulkhan-Saba Orbéliani, La Vérité du Mensonge,* POF, 1984 ; *Le Frère de Cendrillon* (Contes populaires géorgiens), POF/Radouga.

Le traducteur dédie sa version de Roustavéli à sa mère, à la France et à la Géorgie.

Roussoudane Petviachvili, née en 1968, fait en ce moment ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Tbilissi. Elle dessine depuis son enfance, découvrant à elle-même et aux autres un monde fantastique, merveilleux qu'elle est seule à connaître. Ses compositions, de plus en plus complexes, s'enrichissent avec le temps d'une grande valeur symbolique.

Le talent évident de Roussiko (diminutif de Roussoudane) ne pouvait rester dans l'ombre. Une première moisson de la jeune artiste est offerte à l'attention du public en 1974. D'autres expositions vont suivre : à Moscou, Paris, Budapest, Madrid...

En gagnant de la maîtrise, Roussiko, de plus en plus, laisse libre cours à son imagination. Elle ignore les retouches : si elle trouve qu'une ligne dévie, elle reprend son dessin du commencement.

L'œuvre de Roustavéli est parmi les lectures préférées de Roussiko. De faire revivre les péripéties des chevaliers du Moyen Âge à l'aide du trait et de la couleur fut pour elle une tâche à la fois ardue et exaltante.

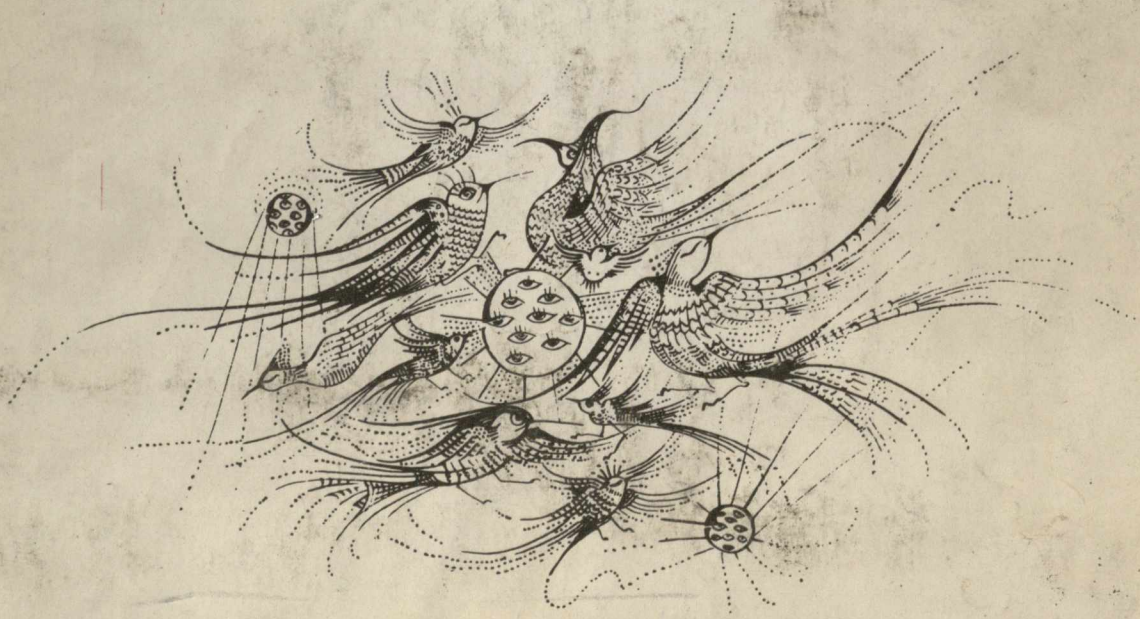
Цена 10 р.

Tariel, Avtandil, Pridon... sont des hommes en chair et en os, constitués selon la nature humaine. Aucune de leurs actions, aucun épisode de leur vie ne sont forcés et tout procède de la nature humaine universelle qui ne reconnaît que ses propres lois. C'est ce qui fait la grandeur du génie de Roustavéli.

ILYA TCHAVTCHAVADZÉ

Tout comme Homère est l'Hellade, Dante — l'Italie, Shakespeare — l'Angleterre, Calderon et Cervantes — l'Espagne, Roustavéli est la Géorgie... Un peuple, s'il est grand, crée un chant et porte en son sein un poète universel. Tel fut, couronné par les siècles, l'élu de la Géorgie Chota Roustavéli qui, au XIIe siècle, offrit à sa patrie sa bannière et son cri d'appel : le *Vepkhis-tkaossani, Le Chevalier à la peau de panthère.* C'est le meilleur poème d'amour, un pont de feu reliant le ciel et la terre.

CONSTANTIN BALMONT

Tout cela tourne, et s'élève, éclate, dans ce poème sans égal, qui à l'aurore du XIIIe siècle, donne à la Géorgie un Dante quand nous en sommes encore à Chrétien de Troyes.

LOUIS ARAGON